

The background of the cover is a painting of a pond. In the foreground, there are several large, round, green lily pads floating on the water. Two white water lilies are in bloom, one slightly to the left and one slightly to the right of the center. The water is dark and reflects the surrounding environment. In the background, there is a dense forest of tall, thin trees, possibly birches, with their trunks and branches visible against a lighter, hazy sky. The overall color palette is dominated by greens and dark tones, with the white flowers providing a focal point.

ISABELLE PESTRE

La rencontre

belfond 

DU MÊME AUTEUR

La Onzième Heure, Belfond, 2011

ISABELLE PESTRE

LA RENCONTRE

belfond
12, avenue d'Italie
75013 Paris

*Nulle trace
De celui qui a pénétré
Dans le bois d'été*

SHIKI

À la mémoire de Bruno Petersen
À mourir pour mourir...

I

12 juin 2003

Le vélo ne tient pas sa droite. Ce n'est pas encore la nuit mais l'affaiblissement violet du jour. La campagne est déserte. Sans doute la cycliste connaît-elle par cœur cette petite route sinueuse. Elle rentre à la maison. Elle est pressée. Son bébé dort là-bas, seul. Elle baisse la tête et pédale plus vivement dans la descente.

Tout à l'heure, dans le long soir d'été, au moment où le jour se penchait sans se résoudre à la nuit, Claire s'est sentie heureuse à n'en savoir que faire. L'enfant était couchée, endormie en l'adorable gravité des tout-petits. Aujourd'hui, quand elle regardait son bébé, elle lui voulait du bien, une gaieté vibrante dans sa gorge, mi-rire, mi-chanson. Elle a refermé la porte de la chambre, d'un bond a descendu l'escalier. Seule et si joyeuse. Au-dehors, elle a ouvert les bras, tournoyé et ri, ri aux éclats. Comme un dimanche au soleil, la joie sans raison. La jubilation courait dans ses veines, un excès de vie, un trop-plein d'énergie à danser quelque part. Le vélo était posé contre la porte de la grange. C'est celui de son père. Un vélo d'homme, rouge et brillant, neuf pour ainsi dire. Elle l'a enfourché, a pédalé sur le chemin avec la rage de vivre fort ce moment-là, puis c'est la route, la pente.

Non, elle ne tient pas sa droite. Le vélo zigzague, tangue et file au milieu de la descente. L'air siffle, soulève ses cheveux, c'est un plaisir encore. Le souffle court, ravie, la jeune femme aborde le virage à travers le petit bois. La voiture surgit en face avec la violence d'une embuscade.

Une étoile explose. Début du monde. Coup au ventre. Elle se plie, ferme les yeux. Freine. Hurle et freine. Une masse crisse, crie, tonne, emplit tout son être. Elle ne savait pas ce qu'est une chute. Du noir, non, la clarté blessante des phares. La haie vient à elle à toute vitesse et si lentement qu'elle y perçoit l'entrelacs de ronces. Interminable, irréel fracas ; rien de connu. Un écho vide, et le sang.

À l'intérieur de la voiture enfin maîtrisée, à l'arrêt, Marie. Ses mains tremblent. Son corps brûle et ce n'est pas le sien. Des images plus que des mots explosent à la surface de la conscience. La musique était très forte, à cause des fenêtres ouvertes et du vent de la vitesse. Elle aime conduire ainsi, enlevée par la pente et le moteur et le rythme, à l'abri du monde et de ses malencontreuses. C'est une ébriété permise, un courant fluide, un emportement qui se tempère d'un geste.

Le choc. D'instinct elle redresse la voiture déséquilibrée. Freine ! Elle fait corps avec cette tonne d'acier emportée, folle. Le crissement interminable des pneus emplit l'espace. Ses yeux saisissent quelque chose de brillant et de rouge, aussitôt englouti dans le noir. L'affolement cogne à ses tempes. Un coup brutal la projette contre le volant ; la voiture est stoppée. D'abord elle n'en ressent qu'une hébétude, puis un vertige de soulagement l'inonde et se retire. La violence du choc vibre toujours dans ses muscles. Jamais elle n'a connu une telle acuité : les nerfs tendus, chaque sensation répercutée, martelée dans le

crâne. Quand elle relève la tête, une giclure étoilée sur le pare-brise la fait hurler.

La terre et le sang mêlés dans la bouche. Maman. Claire bouge, non, à peine. Est-ce possible ? Chaque mouvement, si infime soit-il, se résout, s'épanouit, tressaille longuement en ondes électriques, infiniment douloureuses. Si intense est cette souffrance qu'elle lui semble d'abord détachée d'elle-même, en un étrange répit. Elle regarde sa douleur exploser en corolles de feu, s'avancer en vagues de lave et l'atteindre, la cerner, l'avalier.

Marie a renversé quelqu'un. Un cycliste qui devait rouler sans lumière. La voiture allait trop vite. Je ne l'ai pas vu. Il faut que je sorte. Il faut que j'appelle quelqu'un. Mais elle ne bouge pas ; ses deux mains restent crispées sur le cuir noir du volant. Battement excessif de son cœur à grands coups palpités. Une seconde, elle ferme les yeux. Oh ! Et si elle s'évanouissait ?

— Non, je ne l'ai pas vu, se répète-t-elle à mi-voix.

Une grande lassitude passe en coup de vent. Ce ne serait pas ça. Ou juste un oiseau ébloui par les phares. Ou un chien. Une éclaboussure rouge, ça ne veut rien dire. Sors. Il faut que tu saches. Timidement, elle ouvre la portière sur le silence.

Claire tente de redresser la tête. Un cri s'échappe. Pas un mot, un cri. Celui de la mise bas et du poumon qui s'ouvre, de l'arbre fendu dans la tempête ; hiement du bois sous la masse, bruit de l'os broyé, du nerf torturé. Atroce. Elle tente de bouger, de cracher la terre, ce qu'elle a dans la bouche et qui l'étouffe. Mal. Maman. Toute seule dans le noir.

Au-dehors, la pénombre. Un de ces endroits traversés dans l'indifférence monotone des longs trajets en voiture : sans doute un rapiéçage de champs et de prés, un petit bois qui s'ennuie, une ferme à vendre depuis dix ans et, tout en bas, un minuscule ruisseau étouffé par les ronces. Peut-être pas le bout du monde, mais des propriétés au cadastre, dûment nommées. La route porte le numéro 24. Elle est entretenue par les sept communes qu'elle relie sans se presser. Deux fois par an, le cantonnier passe avec sa machine et taille les haies à vif. Cette route, Marie l'a empruntée par vagabondage. Elle ne devrait pas être ici. Une fois hors de la voiture, elle s'appuie à la portière ouverte. Puis se risque à quelques pas dans le silence étale, la paix et l'ennui de la campagne.

— Quelqu'un ? Il y a quelqu'un ? Vous êtes blessé ?

Bouger. En levant le visage, elle aperçoit les phares. Ici. Vous. Quelqu'un. Je suis là. Je peux lever le bras. Un peu. À nouveau, ce cri étouffé qui n'est pas elle. La douleur cogne, lui ôte le souffle, l'entraîne dans un vertige où se disloque la conscience. Je veux partir. Je ne veux pas avoir mal. Tellement mal. Chienne de vie. Tiens le coup. Appelle. Appelle. Mal. J'ai mal. Oui, mais vivante. Vivante !

Marie s'avance vers le bas-côté. L'arrière de la voiture cache ce qu'il y aurait à voir, ce qu'elle aurait renversé. Le goudron miroite. Pas un froissement d'herbe, ni un souffle de vent, rien que le silence. Ce n'est pas vrai. Surtout, que rien ne survienne. Un gémissement si faible, si ténu qu'elle pourrait ne pas l'entendre monte des ténèbres du fossé. Une seconde suspendue, disparue. Non, rien. Elle a rêvé, ou s'est souvenue d'un truc, qui n'aurait rien à voir, un bout de film ou de roman.

Elle aperçoit le vélo. Rouge, luisant dans le faisceau des phares. La roue avant tourne toujours avec ce chuintement joyeux qui accompagne les grandes descentes. Cela n'en finit pas, une chanson de fou. La valse des rayons projette un éclat blanc sans trêve sur le noir de la route. Pourtant le cadre est tordu, la machine déjetée, un corps abîmé pénible à regarder, obstiné à vivre. Marie reconnaît un de ces vélos de course qu'on achète pour les treize ans du gamin, avec plein de vitesses inutiles, une selle de course, un

beau guidon recourbé.

Claire a perdu connaissance. Revient à elle dans une nausée. Elle est oppressée, halète à chaque expiration. Son corps a glissé au fond du fossé. En tournant le visage vers la droite, elle distingue un bout de lumière. Quelqu'un. Va venir. Je suis ici. Dépêchez-vous. Qui entend ? Sa langue remue des choses pâteuses. Je suis cassée. Je saigne. Attention. Venez, venez vite. Il faut me conduire à l'hôpital. Vous me voyez ?

Marie essaie d'argumenter avec la force des choses, le hasard mal fichu. La vérité, c'est la peur. Une peur honteuse du sang, de l'os, de la chair à l'état de viande. Et de la douleur. Tout ce qu'elle devine, tapi dans l'obscurité en contrebas. La trouille, les chocottes, la pétoche. Autant de mots pour le seul vide noir de son cœur.

À ce moment-là, elle devrait crier Merde ! Merde ! Merde ! ou Putain quel bordel ! avec une colère rageuse, un désir vivant, et se précipiter sur le blessé ou sur son mobile. Mais non. Elle lève la tête, tend son visage vers le ciel. La lune sourit dans la nuit bleue, lavée d'étoiles. Marie n'est pas morte, mais elle ne vit plus.

Encore deux pas vers le fossé, et ce poids insupportable dans sa poitrine. Une main appuyée sur le capot de la voiture. Si quelqu'un venait... Il faut dégager la route. Elle repousse le vélo de l'autre côté avec tant de force qu'il tombe et disparaît dans la broussaille du talus. Puis elle s'approche à nouveau, se penche sur l'amas de noir, étend le bras.

— Je... vous...

Les mots se dérobent. Qu'est-ce que je peux dire ? Le monde se floute, la réalité perd sa consistance. Elle se tiendrait loin d'elle-même, en un demi-sommeil qui mettrait à distance le sang et la faute. Mais elle sait. Et le fil de cette conscience est plus tranchant qu'une lame.

Avec ses toutes dernières forces, Claire s'est redressée quand Marie s'est penchée. Elle croit avoir crié tant elle l'a voulu, mais les sons s'étouffent dans sa gorge. Quand elle retombe, à peine un gémissement. Est-il possible d'avoir si mal ? Mon dos. Il faut que je leur dise quand ils viendront me chercher, c'est le dos. Il faut prévenir... Et ma petite ! La tétée. La petite pleure. Je l'entends. Elle pleure. Elle a faim. Besoin de moi. Faim de moi. Mon bébé. Rien qu'à moi. C'est moi qui décide. Pleure, mon amour, pleure. Un instant ailleurs et à nouveau la douleur, fulgurante.

— Les pompiers... Appeler les pompiers...

Eux savent ce qu'il faut faire. Ils ont l'habitude. Pas elle. Ce n'est pas sa faute, quand même. Son téléphone. Oui. Dans son sac, dans la voiture. Volte-face. Elle trébuche, tombe sur le siège conducteur, se cogne au volant, tâtonne à la recherche de son sac. Marie s'est fait si mal que les larmes lui montent aux yeux. Le téléphone. Quand elle l'ouvre, il vibre, fébrile et familier. Un message. C'est Philippe. *Tu me rappelles ?* Elle a lu le texto. Pris le temps de le lire. Les mains tremblantes : le 18 ou le 17 ? 18. Juste glisser le pouce sur la fonction d'appel, ce n'est même pas un geste, à peine un mouvement. Dans sa poitrine ça cogne à faire mal.

Elle ne dit pas non. Elle se rencogne comme une bête enfumée au terrier, au bout du sombre. Ne bouge pas. Elle croit les voir ces pompiers, ces gendarmes, le vacillement glauque des sirènes, les bottes noires et les questions. Qu'est-ce qu'ils vont me faire ?

— Que s'est-il passé ?

— Je ne l'ai pas vu. Pas moi, vous comprenez. Je n'étais pas là. Ce n'est pas ma faute. Non.

— Vos papiers ? Vous avez bu ? Vous alliez où ? Pourquoi passiez-vous par ici ? Il avait un phare ? À quelle vitesse rouliez-vous ? Vous l'avez heurté de côté et traîné sur quelques mètres, ou a-t-il été

éjecté aussitôt ? À quelle heure a eu lieu l'accident ? Vous avez appelé immédiatement les secours ? Vous avez touché à quelque chose ? Bougé le corps ? Et le vélo ? Vous l'avez déplacé ? Vous allez nous suivre. Vous ne pouvez pas rentrer chez vous. Pas maintenant. Quelqu'un à prévenir ? Votre contrôle technique ? Et vos freins, vos pneus ? Êtes-vous malade ? Aviez-vous pris un médicament ? De l'alcool ? Étiez-vous fatiguée ? Pourquoi ? Pourquoi ?

Les questions vrombissent, violettes, mouches de cauchemar. Ce n'est pas juste. Ce n'est pas ma faute. Le destin. Le hasard. Mais ce n'est pas moi. Pas moi. Laissez-moi tranquille !

Il y aurait une lumière, dit-on, au bout d'un tunnel. Elle serait aussi vive, impérieuse que les phares immobiles de la voiture. Des mots y flotteraient. Peut-être la voix lointaine de cette femme, qui tout à l'heure se penchait et paraissait ne rien voir ? L'épuisement tourne à la douceur. Quelque chose s'en va, s'éloigne, se dissout. Les derniers échos se fondent en silence. Un grand sommeil.

Le téléphone est tombé sous le siège. Marie tourne la clé, et le moteur lui répond, comme si de rien n'était. Elle est de plomb. Elle a choisi cette peur et cette honte. Elle est devenue celle qui dit non. Elle dénie ce quasi-mort, dans les ténèbres du fossé. Elle deviendra ce qu'exige ce refus.

La route est d'abord droite, tel un adieu qui se lit dans les yeux. Au premier tournant, elle accélère.

2

L'enveloppe est en cartoline crème. Elle a été affranchie à la machine. La raison sociale de l'expéditeur et son adresse sont indiquées en haut à gauche. À l'intérieur, des photos en noir et blanc de qualité professionnelle, ainsi que des papiers, des lettres funèbres et des coupures de journaux.

La vieille main de l'homme défroisse une feuille de petit format. Il la lit rarement. Elle faisait partie du dossier médical qu'il a réclamé quand ils sont sortis – ensemble – de l'hôpital. Elle a été rédigée par le médecin des pompiers à l'intention du service de réanimation.

Femme de trente ans environ. Double fracture de la jambe droite. Au moins deux vertèbres cervicales (C5 et C7) et une vertèbre thoracique endommagées. Contusions aux bras. Diverses blessures. Trois dents cassées. Une plaie profonde à la tempe gauche, entraînant une forte hémorragie et une perte de substance crânienne. Commotion. Inconscience, précoma.

12 juin 2003 23 h 32

Le reste du dossier, il l'a brûlé dans la cheminée.

3

Tous les dimanches, il neigeait du silence. Marie a cinq, sept ou dix ans, c'est sans importance car, au long de ces années elle se lève la première et se tient debout, seule, face à la fenêtre vide. Pas un bruit, même lointain. L'appartement, l'immeuble, la rue, feutrés de sommeil. Peut-être a-t-elle froid, peut-être s'ennuie-t-elle ? Quelle est la différence de ce jour-là ? Les gestes sans hâte rendus à eux-mêmes, la ville quasi déserte, je ne sais quoi de blanc et de doux embrumant les heures d'avant déjeuner. Un de ces matins-là, elle a demandé à son père :

— Est-ce qu'il y a des jours qui comptent plus que d'autres ?

Drôle de question. Dans la quiétude assourdie de sa vie, tout s'ordonne et s'achève en gestes familiers. On rentre de vacances, Noël a un lendemain, et, à la mort de son grand-père, après les larmes et le grand trou, il y a eu à dîner un poulet rôti. L'ordinaire, finalement, escamote les joies convenues ou les chagrins exceptionnels. Sans surprise advient le dimanche, sa paix molle et confinée préparant le retour de la semaine.

Son père ne sourit pas. Il n'a pas beaucoup de joie à gaspiller en général, et il n'y a pas de raison que le dimanche lui réussisse mieux. Il se lève tard, ne se rase pas, et ses yeux sont plus pâles qu'à l'ordinaire. Un peu plus de temps devant lui pour savourer ses dépit.

Dans la pièce étroite, grisailleuse, les meubles ne prétendent qu'à servir. On s'assoit, on mange, on regarde la télévision, on bavarde de temps en temps. La fatigue accorde aux objets une usure tenant lieu d'agrément. Mais, au centre de la table, il y a cette coupe de porcelaine, bleu et blanc, intensément fragile, venue de régions de la vie plus opulentes et mystérieuses. Marie ne la touche jamais ; il lui semble que son regard suffirait à l'altérer. L'extrême finesse, cette improbable transparence fait battre son cœur plus vite.

— Bien sûr que certains jours sont plus importants !

Son père parle comme si les mots avaient un goût amer.

Il parcourt du regard le séjour et ces choses qu'il déteste deux fois : pour ce qu'elles sont, et pour les avoir quand même choisies.

— Le jour où tu casseras la coupe, par exemple, parce que ça va arriver, ça, hein, toi ma fille, parce que, tu es bien ma fille, hein ! Ce jour-là, tu le sentiras passer, crois-moi ! Écrase, bousille, vas-y, et tu te sentiras vivante, je peux te le garantir, au moins grâce à la truille et au regret. Compris, petite merlette ?

Les paroles de son père martèlent son cerveau, se gravent dans sa mémoire.

« Mon père avait raison », pense Marie. Elle le répète à voix haute, et les mots tournent et virent dans le silence de la voiture, ce même silence atone des dimanches passés. « Donc, voici le jour le plus important de ma vie. » Elle conduit avec une précaution appliquée, rejoint la départementale à deux voies menant à la petite ville où elle a réservé son hôtel. Devant et derrière filent d'autres voitures. Les choses

ressemblent à ce qu'elles sont, et cette familiarité la rassure, déréalise l'accident.

Un matin d'ennui plus profond, elle s'est emparée de la coupe. Entre ses mains la porcelaine bleu et blanc est bien plus légère qu'elle ne l'imaginait. La pâte n'est pas d'un ton pur, mais d'une pâleur comme bleuie par le froid. Marie la tend à la lumière sans joie de cet hiver-là. Rien ne tremble. Non, il ne s'agit pas d'un simple objet, mais d'une présence, d'une flamme fragile et contenue. À sa merci. Il pourrait se passer quelque chose, n'est-ce pas ?

À cet instant-là – et aujourd'hui encore –, il lui semble dormir. Ses sentiments sont engourdis, les sens indifférents. Le monde extérieur existe à grand-peine, prisonnier d'un mauvais sort et privé de couleurs comme en un royaume de conte. Ainsi doivent vivre les morts si ténus dans l'enchaînement du passé et du présent.

— Qu'est-ce que tu fabriques encore ? s'exclame son père en ouvrant la porte.

Il n'est pas habillé ; il ne s'habille plus le dimanche depuis que maman est rentrée à l'hôpital. Pose ça. Tout de suite.

Marie se souvient. Elle s'est tournée vers lui en un geste vaguement théâtral, prenant le temps de chacun de ses mouvements. Mais elle ignore encore ce qu'elle fera.

— Tu m'entends ? Petite garce, tu sais ce que ça vaut, ce machin ? Un jour, on n'aura peut-être plus que ça pour bouffer !

D'une main il retient son pantalon de pyjama trop large depuis qu'il n'en finit pas de maigrir. Ses yeux brillent avec une étrange avidité.

— Arrête. Tu ne peux pas faire ça.

Les traits s'affaissent, le coin des lèvres tremble. Le regard se voile.

« Ça m'est égal, pense-t-elle. Il peut pleurer ou me frapper. Je m'en fous. »

Blanc de rage, son père s'est encore avancé. Il n'ose pas lever la main sur Marie qui tient la coupe du bout des doigts, en un geste ancien, une espèce d'offrande. La colère paternelle se déchaîne. L'enfant mesure son propre détachement et s'y abrite, tranquille et curieuse, comme l'on regarde la tempête derrière le carreau noir battu de pluie.

Les gens disent : « Ce jour-là, ma vie a basculé. »

— Tournez à droite.

La voix sans timbre du GPS fait sursauter Marie. Clignotant.

— Continuez tout droit pendant deux cents mètres. Au rond-point, prenez la troisième sortie.

Docilement, la voiture remonte une avenue de la République soigneusement fleurie.

— Vous êtes arrivé. Vous êtes arrivé.

« Finalement, j'ai écarté les mains, la coupe s'est brisée. En mille morceaux, pulvérisée sur le sol carrelé de la pièce. Mais il ne s'est rien passé d'autre. Enfin, rien dont je me souviens. Papa m'a probablement giflée. Aimait-il cela ? Puis nous sommes restés face à face, parfaitement immobiles et assez semblables. Son expression me paraissait indéchiffrable. Qu'espérais-je ? La dissipation de cette apathie, cette torpeur qui me glaçait le cœur ? J'avais imaginé qu'un geste pouvait être irrémédiable, fléchirait le cours des choses, me toucherait, enfin. Ma mère est morte quatre jours après, je crois. »

Elle gare sa voiture derrière l'hôtel. En sortant sa valise du coffre, elle remarque que le pare-chocs est enfoncé, l'aile droite éraflée et cabossée. Une trace de peinture rouge raye la portière. Rien ne reste, cependant, de cette éclaboussure sur le pare-brise qui l'avait fait crier. Il a fallu tout le contenu du lave-

glace.

4

Il ne voit pas pourquoi il aurait besoin de ce papier-là, hâtivement plié en quatre. Pourtant, en transparence, il distingue encore l'en-tête en caractères gras : Certificat de décès.

Une petite écriture soigneuse complète les pointillés. La date est indiquée au tampon, l'encre bleu clair s'effacera sans doute la première. Il s'agit du 13 juin 2003.

Le docteur en médecine soussigné : *docteur Béatrice Paulin, hôpital de Saint-Freux* certifie que la mort de la personne désignée ci-contre survenue le : *12 juin 2003 à 23 h 49* est **réelle** et **constante**.

La première fois, en lisant le nom de la « personne désignée ci-contre », il a gémi.

Nuit du 12 au 13 juin 2003

Non, Marie ne dînera pas. Non. Elle n'a pas de valise, juste un sac de voyage et l'ordinateur. Elle suit l'hôtesse, ronde et rose, babillant dans l'escalier. Dix ans qu'elle a repris la maison ; toutes les chambres ont été refaites.

— Vous aurez celle des marguerites.

Elle ouvre la porte avec l'orgueil satisfait d'une mère dont l'enfant se lave les mains avant le repas. Un papier pâle et des rideaux à fleurs bleues, jaunes et mauves. Moquette et coussins. La télévision et le Wi-Fi. Une douche à trois fonctions et la lumière progressive.

— Voilà, j'espère que vous vous plairez chez nous. N'hésitez pas à sonner si vous avez besoin : le 1 pour l'accueil, le 2 pour le bar, et le 0...

Le pas trotinant de la petite femme décroît dans le couloir. Marie est immobile, figée, son sac à l'épaule, la sacoche noire de l'ordinateur pesant à son bras. La tranquillité de la chambre l'apaise comme une eau tiède. Ses bagages tombent à ses pieds. Elle va à la fenêtre, soulève un lourd rideau doublé. Rien de distinct au-dehors, le lieu et ses anecdotes sont anéantis dans le noir.

Que faire, maintenant ?

Téléphoner ?

Comme d'habitude, elle va laisser un message sur le répondeur du bureau :

— Salut, c'est Marie. Tout est OK. Je rencontre le responsable achats demain après-midi. J'ai un problème d'Internet. Je vous envoie le dossier CPA dès que possible. On se voit jeudi.

Mentir à peine pour gagner du temps.

Elle raccroche, chancelle, ôte ses chaussures à talon. Ses pieds nus s'enfoncent dans une moquette aussi douce que du sable d'une plage d'enfance. Éteindre le plafonnier, ne garder que la lampe de chevet. S'allonger sur le lit entrouvert, ne pas s'accorder le repos du drap frais. Juste glisser les yeux ouverts dans l'hébétude d'un sommeil de bête blessée.

Plus tard, c'est encore la nuit. Elle s'éveille. La pénombre assoupie cerne la chambre. Ni oubli ni silence. Elle discerne le jeu lointain du vent dans les arbres, et ce battement presque douloureux du sang à sa tempe. Vivante, si vivante.

Que faire ? Délit de fuite. Non-assistance à personne en danger. Cela se résume à quelques paragraphes dans le code pénal. Un peu d'emprisonnement, une punition somme toute légère, un casier judiciaire et une ligne supplémentaire dans son dossier d'assurances. La lâcheté est un crime à bas prix. Ce monde si bienveillant entre pardon et marchandage l'aiderait à renouer le fil de sa vie. Elle paierait

quelqu'un pour l'écouter, ça irait mieux, et le manège des jours ordinaires grinçant à peine reprendrait ses tours.

Imperceptiblement, ses mains se sont ouvertes, laissant glisser la porcelaine. Elle a mis le contact, à son insu, et a disparu dans la nuit. Et là, maintenant, dans son cœur, son esprit, sa raison, rien. Ou alors un vide où se frôlent des pâleurs moites, quelques ombres noyées.

Marie se lève et va à la salle de bains. L'eau coule dans la baignoire dans un fracas excessif. Il n'y a pas grand-chose dans son sac, trois hauts légers, une robe de dîner, de la lingerie trop délicate.

— Heureusement, j'ai un jean.

Elle traverse la chambre deux ou trois fois de long en large, se déshabille en marchant. Les vêtements aussitôt fanés tombent de son corps. Être nue n'est pas un soulagement, malgré les incertitudes de soi, et ramène à l'essentiel. Elle s'assoit dans la baignoire avec réticence, ne consent plus à rien, ni aux larmes ni à la bienveillance de l'eau chaude sur la peau. Elle se lave avec soin, se savonne avec une méticulosité enfantine, qui n'oublie pas les genoux et « derrière les oreilles ». Longtemps elle rince ses cheveux, finit à l'eau froide, comme elle ne le faisait plus depuis des années, et l'eau glisse en filets le long du ventre et des cuisses, du frêle de la nuque, dans le secret des replis. Enfin, elle s'accroupit la tête entre les genoux, les bras ployés. Les parois d'émail luisent, blanches et humides. L'eau claire, innocente, glisse en tourbillonnant en mille gouttes étrangères à ce qui arrive. Qu'espérer ?

À quoi s'est-elle apprêtée en observant ce rite de suicidé ou de kamikaze ? Quand elle s'enroule dans le peignoir blanc de l'hôtel, elle affronte la grande glace accrochée à la porte. Si indifférente à tous ces reflets de passage.

— Et maintenant, je fais quoi ?

Marie parle à voix haute. Les mots se dissolvent dans l'absence de bruit, le mutisme des choses. Dans le froid glacis du miroir, elle s'attarde sur son image.

Marie est une fille déterminée, rigoureuse, qui respecte les règles, les lois. L'ordre. Il n'y a là ni réflexion ni morale, seulement la politique d'une solitaire. Les conventions, le juste milieu, le travail bien fait, le crédit sans excès et un brushing toutes les six semaines la mettent à l'abri des incohérences du monde. Farouchement, elle s'est construit une vie en étant celle que l'on attendait, celle dont la société a besoin. Elle y a gagné un boulot, l'indépendance, son appartement à Paris, son Livret A, les vacances aussi. C'était son chemin pour être libre, échapper aux folies du père, aux enfances mortes trop vite. Et cette vie-là, cette vie tant bien que mal glisserait à l'abîme ? Pour rien, pour n'importe qui ? Une seconde d'inattention ? Un coup de peur comme un coup de soleil ? Ce n'est pas juste. Dieu ne jouera pas aux dés avec elle.

— Non.

Elle ne crie pas, tout juste un chuchotement. Elle répète à mi-voix, non, non, non et cela bat au rythme de son cœur. Non, non. À peine un mot, le son du refus, et cela creuse à l'intérieur, tête, cœur ou corps. Elle marche en elle-même ainsi en une maison vide et froide et noire, soudain inconnue.

Plus tard, elle tentera de revenir sur ce basculement, de l'expliquer par la logique des faits et des sentiments, ce langage partagé des hommes, l'unique parole recevable. Sans doute dira-t-elle que la violence du choc n'a pas seulement tué un inconnu, elle a ébranlé le soigneux édifice de sa propre existence, fêlé ce personnage efficace, cette jolie femme pressée qu'elle croyait être avec une sincérité frôlant le désespoir. Elle dira cela ou à peu près. À la surface du miroir, son souffle a brouillé son reflet.

J'ai choisi, penchée sur le fossé. Je continue. Chaque instant qui passe... tout ce temps où je n'appelle pas au secours je tue. Moi. Maintenant. À jamais sortie du jardin de l'innocence.

La ceinture du peignoir se défait. Seule et glacée. Elle se souvient d'un tableau où dans la tempête et l'obscurité fuient, nus et blancs, Adam et Ève. Moi. Ma faute originelle.

Dans la même seconde, il lui vient qu'elle est coupable et qu'elle est libre.

Ou libérée.

Dénier le monde pour la première fois. Se défaire. S'en aller. Disparaître.

Soigneusement, un à un, elle dénoue les fils. Ce sont des gestes tranquilles, méthodiques. Ceux qui plient, machinaux, les vêtements, le soir ; des gestes auxquels elle n'avait jamais réfléchi et qui auraient été préparés depuis longtemps, répétés à son insu dans le mystère de soi. Déjà, elle respire plus aisément.

La mémoire de son téléphone, des noms et messages qu'elle n'écouterait pas ; un centimètre carré de plastique découpé aux ciseaux à ongles et évacué dans un jet d'eau froide. Dans son portefeuille, des photos et ses papiers plastifiés et durs, où le visage paraît congelé dans une peur sourde. Marie retrouve une application d'écolière en les découpant sans hâte en rognures égales. Quelque chose d'informulé la retient encore de les détruire tout à fait. Ce genre, ce nom, cette date de naissance appartiennent à l'état civil, non au sentiment persistant de soi, ce pays noir.

Puis l'ordinateur. Elle réfléchit, hésite ; après tout il suffit de le plonger dans la baignoire pleine pour détruire les données, décourager la curiosité de ceux qui le retrouveront. L'écran familier s'allume, la connexion est rapide. Elle ouvre l'une après l'autre ses trois messageries. Il y a aussi les actualités, la météo, l'horoscope, les flux d'infos spécialisées auxquels elle est abonnée. Enfin le monde des hommes qui lui fait signe et place. Un bref instant, elle se souvient du goût de l'énergie des matins au travail, des liens jetés à travers le monde, la maîtrise de cet être qu'elle invente face à l'écran et qui lui ressemble un peu. Un peu ?

Il lui faut du temps pour supprimer ses adresses électroniques, désactiver les comptes commerciaux et de réseaux sociaux, ses inscriptions à quelques forums, enfin tout ce qu'elle s'était accordé d'existences virtuelles. La machine refermée, elle se sent tranquille. Il ne suffisait pas de ne plus répondre. Il s'agit de renoncer à la tentation du retour.

Enfin, la dernière carte, celle qui est bleue et dorée. Demain, elle ira tirer quelques centaines d'euros puis la détruira. Cet argent-là sera sa peau de chagrin, le bout de vie qui se consume, avant... ?

La jeune femme parcourt du regard les objets qui habitent la chambre aux marguerites. Un dessin bleu, le miroir sans tain de la télévision, vaguement menaçant tel un œil mi-clos, un faux dormeur ; deux chaises assorties et la table. Un décor pour un temps machinal.

Le petit jour emplit la chambre en une fumée pâle. Marie disparaîtra en franchissant sa porte. Fugitive, soulagée d'elle-même, d'une vie aux banlieues de soi.

Et pourtant, malgré elle, dans le secret de la cendre, un espoir étincelle, le peut-être d'un autre destin.

6

Je soussigné Émile Fombeau, né le 25 avril 1936 à Champigny (Val-de-Marne), retraité, domicilié au lieu-dit La Feuillaume, 49349 Beuvron-la-Mercy, identifie formellement le corps de Claire Fombeau, ma fille, née le 31 octobre 1985, à Chartres (Eure-et-Loir), domiciliée au lieu-dit La Feuillaume, 49349 Beuvron-la-Mercy, et décédée le 12 juin 2003. Une autopsie ayant été effectuée à fins d'enquête sur les circonstances de sa mort, je sollicite de M. le Substitut le permis d'inhumer.

Beuvron, le 17 juin 2003

Il a fait deux photocopies de ce courrier. Il le relit de temps en temps. Il goûte une pauvre douceur dans ces quatre mots : « Claire Fombeau, ma fille ».

18 juin 2003

L'angoisse des premiers jours n'a pas été insupportable, juste tenace, une espèce de chien malheureux et méchant collé à ses basques. Après avoir vidé son compte, Marie disposait de deux mille vingt-quatre euros et quarante-six centimes en liquide. Dans un magasin de sport, elle a acheté un sac à dos, le plus léger possible, puis s'est autorisé un sac de couchage. Ensuite, elle a pris la route.

Elle conduit sans penser ni rêver. Sa voiture l'abrite du monde. Elle glisse au hasard d'autoroutes presque vides. Elle double des camions en troupeaux, des cars où des enfants tirent la langue et agitent la main. Il ne fait pas beau ; elle écoute la radio. À gauche et à droite, le paysage coule. L'horizon recule et se referme dans les rétroviseurs. Elle pleure des larmes machinales, insensées ; une pluie d'octobre. Au sommet d'une colline, de loin en loin, un arbre ample et solitaire lui fait signe. Elle sursaute, le rejoint, le dépasse, l'oublie. Le ciel transporte des nuages. Puis un rire d'écolière lui monte aux lèvres parce qu'elle se souvient du RER et des heures dociles. Il y avait un endroit, aussi, qui était sa chambre, avec un lit devant la télé et ce placard où chaque soir elle mettait à pendre des tailleurs-pantalons noirs. Aux petites heures de l'insomnie, elle ne pouvait détacher les yeux de ces ombres ressemblant aux pauvres filles égorgées des contes – toutes celles qu'elle ne serait pas.

Les deux mains immobiles sur le volant, à dix heures dix comme on le lui a appris à l'auto-école, elle ne s'arrête qu'au bout du réservoir, dans des stations-service attristées, des restaurants déserts où des serveuses en tablier rouge poussent entre les tables des balais chuintants. Elle boit des cafés, se nourrit de biscuits et de pommes, ne parle à personne. Elle a dormi deux nuits sur des parkings, dans la lumière brutale d'un lampadaire.

Peu avant la frontière espagnole, elle sort et reprend l'autoroute dans l'autre sens, puis un embranchement, et ce sont d'autres voies rapides. Le soleil se lève très vite. L'éclat métallique des glissières lui blesse les yeux. Désormais, elle roule lentement, tout à coup apeurée par ces masses d'acier et le reflet des phares dans les rétroviseurs. La vitesse des autres l'effraie. Elle remonte vers le nord. La route se jette à travers des étendues vides, des forêts de pins noirs où le soleil pose d'implacables reflets. À l'horizon s'ouvrent des déserts, la terre nue, des plateaux caillouteux, une chaîne de montagnes à peine adoucie par la distance.

Il fait terriblement beau. La lumière est jeune, étincelante, et dans le ciel d'un bleu puissant voguent les nuages d'été. Ici, rien d'incertain. Surtout pas cette route qui affirme la force d'un juste calcul et la résolution humaine. Marie traverse un interminable viaduc, haubané, suspendu plutôt qu'enraciné, fin et fragile ; beau à faire peur. La voiture glisse le long d'une immense courtine de béton vers le ciel seul. Marie essuie sa paume moite contre sa cuisse, se mord les lèvres, y reconnaît la saveur de son vertige : ni s'arrêter ni revenir.

Elle n'écoute plus la radio, parfois un des CD qui traînent dans la boîte à gants où ils s'abîment. Elle n'écoute plus rien. Dans les stations, elle fait seulement le plein. Elle s'en va tout le temps et pourtant ce n'est jamais un départ. Encore une nuit, mais elle ne s'arrête pas. Elle n'a plus de larmes pour elle-même. Enfin. Son cœur est harassé d'angoisse, le sommeil impossible. Elle traverse la fatigue comme un désert, roule depuis des kilomètres derrière un camion vert. Il lui semble être arrimée à sa remorque. Les yeux fixés sur les feux arrière elle le suit dans les courbes de la bretelle d'une sortie. Au péage, devant elle, quand la barrière se lève, le poids lourd démarre, ahane, la remorque brinquebale, s'enfonce lourdement dans la nuit, avalée.

Seule. Elle roule encore, s'engage au hasard dans la banlieue d'une assez grande ville. Il est deux heures du matin. Ce sont des petites rues d'ancien faubourg, chichement éclairées, des pavillons et des jardins en mouchoir de poche, les chats y pleurent d'amour sous les lilas. Dès que possible elle s'arrête, se recroqueville sur le siège, ferme les yeux. Le sommeil fait grâce.

L'aube en juin est d'abord une nuit moins bleue, une lumière songeuse. Et puis des oiseaux. Marie ouvre les yeux sous une averse de trilles, une pluie gazouillée. Ça gicle, cascade et rebondit, et la jeune femme sourit. Pas un muscle de son corps qui ne soit courbatu ; elle a froid et faim. Le matin touche sa joue lorsqu'elle abaisse sa vitre ; fraîcheur.

La voiture restera ici, devant cet arrêt de bus. On l'emmènera à la fourrière. Marie a entendu dire que des gens abandonnaient ainsi leur véhicule. Qui s'en inquiétera ? Il faudrait qu'une enquête soit ouverte, qu'elle soit recherchée dans l'intérêt des familles ; hypothèse improbable, elle n'a pas de famille. Elle rebondit de cause en conséquence, ne fuit pas. Pareille à un tout petit enfant, n'obéissant plus qu'aux nécessités et aux menaces de son propre cœur, elle va au désert.

Elle sort le sac du coffre et l'ajuste sur son dos puis s'en va. Les rues s'entrouvrent sous ses pas. Pas encore le soleil, mais déjà des passants se hâtent vers la gare, le travail, la vie enfin. Elle les rejoint, avise une douche publique, s'y lave en fermant les yeux, en se pinçant les narines – la voilà toute petite dans les lavabos de l'école ; les murs bleus qui s'écaillent, la boule de savon suspendue au-dessus du robinet d'eau froide, et là-dessus cette même odeur jaune qui fait le corps pauvre et pas tout à fait propre. Devant les miroirs, une femme aux yeux tristes se maquille comme on enfle une tenue de travail. À côté, chez les hommes, il y a des bruits sourds et un discours ensommeillé d'ivrogne. Deux jeunes Américaines en short entrent et ressortent vite, leur joli nez plissé de dégoût. Marie leur sourit et s'en va.

Elle marche : quitter la ville, trouver la campagne d'été. Ça ne lui ressemble pas. Autrefois, les promenades l'ennuyaient, les paysages filaient à l'horizon sur un même air monotone ; tous les arbres se ressemblaient. D'ailleurs, elle n'a jamais voulu dormir dehors à cause des araignées, des tiques, et même des lézards. Elle marche, achète du pain et une canette de jus d'orange. Et un croissant. La boulangerie sent le caramel et le pain chaud ; rangées de petits gâteaux à la parade, rouge à lèvres carmin de la vendeuse. Dans une corbeille, sur le comptoir, des petits sachets d'œufs de Pâques en sucre à moitié prix. La porte tinte.

— Bonne journée !

— Bonne journée.

Elle marche dans la joie instinctive du commencement. Un passant lui sourit parce qu'il lui trouve les yeux gais, parce qu'elle mange avec appétit. La petite ville s'achève dans un chapelet de ronds-points. Encore un supermarché, un entrepôt, un lotissement tout propre, tout neuf. Les maisons sont crépies de jaune et de rose tendre, les toits pointus, les fenêtres carrées. Et des piscines gonflables. Des ballons çà et là. Des arbres maigres comme des balais. Cela attriste aussitôt ces bonheurs prêts-à-porter. La campagne vient peu à peu. Les champs plus vastes, de vieilles fermes fondues aux croupes des collines, l'onde des blés et le ciel offert au sommet du coteau. Elle marche. Sans doute a-t-elle mal aux épaules, ses chevilles gonflent et une crampe lui tire les mollets. Marie respire plus largement, cela l'étonne. Elle

ne se dit rien, elle ne pense même pas, ne se souvient pas. Son souffle s'unit au vent dans la haie. Les herbes du bas-côté lui égratignent les jambes. Elle marche. Elle respire. Son pas dessine la route.

Non, Marie ne savait rien d'elle-même. Elle vivait avec, un peu à côté, pas tout à fait une inconnue, une sorte de colocataire ou de cousine, enfin un voisinage. Elle a trente-deux ans habite seule à Paris ; dans le XV^e, un coin sympa, derrière la rue du Commerce. Bon, l'appart n'est pas très grand, la cuisine est dans un placard, mais il y a une vue sur les toits zingués. La nuit, on entend bruire les lumières de la ville. Paris. Elle travaille, non, elle bosse beaucoup. Une vie au téléphone. Sa boîte propose des stands clés en main pour les foires et salons. Des clients surexcités, des ronds de café sur son bureau. Elle réduit les fournisseurs au désespoir ; on est content d'elle. Les foires se succèdent, tout s'expose : robes de mariée, baignoires à remous, caniches nains et prêts immobiliers. Les veilles d'inauguration, elle ne touche plus terre. Il y a toujours une bannière foirée, un plantage informatique ou l'attachée de presse des baignoires en alerte rouge. Les jours filent ainsi. Elle *fin*it les soirs où l'on démonte. Elle s'attarde à regarder les hommes démembrer les enseignes et les comptoirs. Ils travaillent vite, anxieux de tenir les délais. Le vide gagne peu à peu. Résonne la chute d'un tube de métal. Au-delà du hangar, il fait nuit on le sait. À contrecœur, elle s'en va quand arrivent les techniciens de surface.

Elle déjeune avec des copines, s'amuse, claque trop d'argent en fringues, en restos, en cafés et en verres le soir. Elle a bien un coiffeur, un patron, un club de gym mais ni chat, poisson rouge ou philodendron, pas même une concierge, parfois une femme de ménage passe l'aspirateur et ne lui jette pas un regard quand elle descend l'escalier. Et puis les soucis de tout le monde, enfin des gens qu'elle connaît : un peu à court d'argent pour vivre exactement comme on le voudrait, les copains qui font défaut dès qu'il s'agit de faire un bout de chemin, une plomberie désastreuse et les vacheries du bureau, les clients emmerdeurs. Tout va bien. Le week-end, elle fait du shopping. Elle dépense, elle existe. Elle achète beaucoup, des vêtements inutiles, des objets pour faire joli – ainsi, enfant, elle suçait des bonbons acidulés. Un plaisir doux, pointu, délicieusement inachevé. Elle dit aimer la ville qui danse, le fourmillement des choses. Son être vibrant, égaré, électron dans un champ magnétique pris dans la trame de millions d'autres, agités, repoussés sans trêve. Elle est une minuscule charge d'énergie, diluée en forces invisibles, en immenses galaxies tournoyantes. Être à la hauteur, s'obstiner, gagner de temps en temps, connaître les codes, s'accrocher, jouer à la vie comme au poker, bluffer, être dure et drôle. Jusqu'à ce que le temps l'emporte, que les forces manquent et que d'autres arrivent, plus jeunes, avec un langage neuf, et raflent la mise.

Un jour, il y aura un bébé ou deux ou trois. Elle aura sa famille, une maison et l'homme qu'il faut, une année sabbatique, des voyages. J'irai en Bolivie, à Nossi-Bé, et jamais à Périgueux. Elle ravale sa déception. La vie, ce ne serait que ça ? Non, aucune plainte n'est recevable.

Elle a été amoureuse, une fois, à vingt ans. Après, après... Elle passe la main dans ses cheveux : quand même suis-je belle ? S'il te plaît. Et ce qui palpète dans sa gorge, entre oiseau et sanglot, elle l'étouffe déjà.

— Ma mère est morte. Il y a longtemps. J'avais douze ans.

Elle hausse les épaules.

— C'est comme ça. Je suis partie tôt de la maison. Mon frère est plus âgé. Mais on ne se voit jamais. Ou alors pour rendre visite à papa, à Noël. Il n'est pas bien, mon père. Ce qu'il a ? On ne sait pas trop. De la dépression, tendance paranoïaque.

Actuellement, il s'appelle Philippe. (Elle cherche un regard, souhaite qu'il se penche vers elle, lui prenne la main, la retienne, maladroitement, une première fois, entre les verres tachés de vin. Elle séduit, cela l'étonne. Un brouillon de l'amour. Finalement, c'est toujours pareil : l'ennuyeuse grammaire des gestes et des désirs.) Et le ciel, par la fenêtre, aussi blanc, inutile que ce lit où il dort trop longtemps.

Sans doute choisira-t-elle une vie par fatigue, une fois pour toutes ou au moins pour un bout de temps. Elle ne s'aime pas dans les miroirs ; comment croirait-elle à autre chose ?

Le soleil est monté dans le ciel ; la chaleur pèse sur sa nuque, elle marche vers l'ouest. Un instant, elle ferme les yeux. Elle est seule. Avance. Maintenant ses pieds brûlent, et une douleur têtue s'attarde dans ses reins. J'ai soif. Elle s'arrête. Une alouette s'élève droit vers le bleu pur, si vaste que cela fait presque honte. Vivante, comme elle, et tout autre.

— La dinde glougloute. La mésange zinzinule et l'alouette grisolle. Oui, Marie ?

Elle s'est levée. Dans son école privée, on se lève pour poser une question. Elle porte une blouse beige, boutonnée, avec son nom brodé en anglaises sur le sein gauche. Ce jour-là, elle se sent très gaie, et légère, insolente. D'ailleurs, elle aime bien son prof, croiser son regard et lui arracher un sourire un peu complice. C'est un jeu ; elle a onze ans. Maman va mourir et papa... papa... Alors elle vole des regards, des cristaux de neige fondus au bout des doigts, gaspillés.

— M'sieur ?

Elle se dandine derrière sa table. Elle déteste la classe. Des mots inutiles, les mots sont toujours inutiles et les oiseaux aussi.

— On s'en fout, M'sieur.

Ses insolences sont sans objet. Elle a la révolte distante, attire l'attention pour mieux s'enfuir. Plus tard, elle évitera les rébellions étudiantes, les cuites du samedi soir, les virées bruyantes et les petits spasmes entre amis. Histoire que personne ne sache... mais quoi, quoi donc ? Et celui qui prétendait qu'elle n'avait de constance que dans la digression, elle ne l'a plus revu.

Cependant, il est vrai que grisolle l'alouette. Un chant éperdu, qui voudrait ne pas revenir, enivré de lui-même telle une flamme jetée dans un puits. Un long moment, Marie est restée au bord du champ. L'oiseau ne peut se suivre des yeux dans l'éblouissement matinal du soleil. Quand elle reprend la route, son pas est plus lent. Elle s'éveille au silence. À ce qui attend dans ce silence

Le papier journal jaunit vite. L'article faisait la moitié de la page 5. La photo de Claire est floue, c'est celle de sa carte d'invalidité.

L'Ouest libre, 25 juin 2003

Beuvron-la-Mercy. Les obsèques de Claire Fombeau ont suscité hier une vive émotion. L'église de Beuvron était pleine. On se souvient des circonstances particulièrement odieuses de la mort de cette jeune maman. Claire Fombeau était employée comme gardienne au parc de l'Yprée, qui accueille actuellement une exposition de photographies (notre édition du 3 juin). Elle laisse une petite fille de six mois confiée provisoirement à la garde d'Émile Fombeau, son grand-père. Celui-ci est une figure bien connue du canton, émule du célèbre facteur Cheval, pour avoir réalisé un « Paradis » et des « Grottes merveilleuses ». Nos lecteurs se souviennent du reportage que nous avons consacré à ses réalisations d'art naïf le 23 novembre 2002. L'ensemble de la rédaction présente à la famille Fombeau ses sincères condoléances à l'occasion de ce tragique décès.

Un encart complète ce compte rendu. Habituellement, il ne le relit pas.

Progression de l'enquête.

Le service scientifique de la Gendarmerie nationale a livré ses premières conclusions. Les traces de pneus et les résidus de peinture prélevés sur le vélo de la victime permettent d'identifier le véhicule impliqué, une Clio blanche. L'accident s'est produit à plus de 120 km/heure et la violence du choc a très probablement impacté la voiture sur son aile avant droite.

Juillet 2003

Radioux est l'été en bord de Loire. Le vagabondage se révèle plus facile qu'elle ne l'avait imaginé. Elle marche très tôt dans le frissonnement humide des petits matins. Elle suit lentement, le long du fleuve, le chemin des levées. À cette heure-là, il n'y a que brume. Elle monte en fumées lourdes, villes entrevues, rêves approchés. Qui y goûte réfute d'autres ivresses. Des forêts émergent en masses floues où seuls les arbres morts sont intelligibles. Quand le soleil est haut, tout se dissipe en poussière dorée, en belle aurore joyeuse et rose. Les barques filent doucement, toutes fières. Marie s'arrête alors. Elle passe des journées paresseuses, dort beaucoup. Il y a d'autres gens parfois, des randonneurs hollandais, des familles et des amoureux en pique-nique, des promeneurs de chiens, des femmes énergiques et vieillissantes en chaussures de sport qui parlent fort, la prennent en pitié et lui donnent de l'argent ou des sandwiches. Elle s'allonge dans l'herbe rêche, tavelée de fleurs minuscules. Là-bas, des bancs de sable telle l'échine de grandes bêtes endormies. L'eau est parfaitement immobile, elle ne reflète même plus le bleu de juillet. Ni grise ni claire, une pâleur liquide. C'est une province horizontale, un pays d'étain.

Elle a encore de l'argent, prend des douches dans les campings, se mêle aux gens, faisant mine d'être celle d'à côté, et reste parfois un jour ou deux. On mange ensemble, on joue aux boules avec les enfants, aux cartes l'après-midi. Elle raconte ce qui lui passe par la tête. Elle s'invente un pari, un défi, une déception sentimentale, un entre-deux de la vie. À force, ce doit être un peu vrai. D'ailleurs, on lui parle d'autres gens, sur la route quelque temps puis revenant sages, au moins apaisés, dans l'enclos d'une vie sans surprise. Un matin, elle s'esquive. Oh ! C'était une drôle de fille, n'est-ce pas ?

Voilà. J'ai cru fuir pour protéger en moi le salarié, le contribuable, petit bonhomme sans trop de cheveux ni chagrins, en règle, qui paie ses traites et prend l'autobus jusqu'au métro tous les matins. Un de ceux qui n'a jamais de place assise et vacille dans les tournants. Il est fatigué et content d'être ce rouage, satisfait de son courage silencieux. J'ai foutu le camp, je l'ai irrémédiablement détruit. Je le haïssais. Il éreintait ma vie, usait mon espoir jusqu'à la trame ; tous mes jours rabotés, prévisibles. Je l'ai jeté dans le fossé.

Marie ferme les yeux, serre les poings. La chaleur l'inonde. Elle est toute à l'été. Dans son cœur vide, cette vie débarrassée, récurée d'elle-même croît, imperceptible et lourd, le souvenir de l'autre, l'inconnu précipité dans le noir de l'ornière.

Son visage et ses bras ont pris ce hâle brique des gens du grand air. Quelques piqûres d'insectes s'infectent et ses jambes sont égratignées. Ses ongles se cassent. Elle ramène ses cheveux assez bas sur la

nuque tel un nid d'oiseau embroussaillé. À force d'être au soleil, ses yeux se plissent, ses traits se tendent ; le sommeil n'ôte plus la fatigue. Elle se tord la cheville, ses règles sont douloureuses. Une journée entière elle reste à somnoler sur une plage artificielle. Elle n'a plus faim. Juste boire ou se soulager dans les toilettes en ciment. Elle appuie son front contre le mur frais ; les cris d'enfants qui s'éclaboussent sous la douche extérieure explosent comme des fusées de 14 Juillet. Rouge, bleue. Oh la belle verte ! Elle suit du regard un rideau d'étincelles tombant dans la mer, la nuit, le noir, la paix.

— Ça va ?

Marie tressaille, se retourne avec un sursaut coupable. La voix est si douce qu'elle a cru à une main sur son épaule. C'est une femme. Obèse. On ne voit que cela, comme si le regard était fondu, absorbé dans les replis. La chair débordante lui dérobe son âge, sa beauté, jusqu'à la singularité des traits.

— Ça va. Merci.

Mais la femme ne bouge pas, fait barrage de son corps massif. Elle se dandine un peu, contrainte de répartir continûment son poids sur ses deux jambes.

— Tu peux me dire, tu sais.

Elle a une voix gaie – d'une gaieté acquise non sans peine. Son immense tee-shirt éclatant, son rouge à lèvres orange et ce vernis à ongles violet lui donnent un air de fête sous la pluie. Marie hésite-t-elle ? Elle secoue la tête, tente un vrai faux sourire pour justifier les larmes qui lui montent aux yeux.

— Tous des salauds, hein ?

On sait bien pourquoi les femmes pleurent seules dans les lavabos. Cela soulage Marie, ces vieux souvenirs de cœur déçu et l'amitié d'une inconnue. Elles rient ensemble, d'un rire de sœurs de misère et de fierté.

— Allons, passe-toi la figure.

Marie inonde son visage d'eau froide sous le regard patient de la grosse femme qui, ensuite, lui tend son rouge à lèvres couleur lampion, un orange à danser sur les tables. Allons ! Marie n'ose refuser et, dissimulant sa répugnance, pose sur ses lèvres le fard bon marché, goûte sa saveur crayeuse. Elle ne se regarde pas dans le miroir ébréché, non, le regret de ce double maquillage, oui, pour la première fois, la honte du mensonge, de la confiance offerte et trompée.

— Merci.

Un silence.

— Je m'appelle Marie.

Qu'elle lui donne au moins une parcelle de vérité. Quand elle se retourne, la grosse femme n'est plus là. Disparue ; songe esquivé à l'éveil. Un long moment Marie demeure immobile, interdite, le rouge inutile à la main et, pour la première fois depuis son départ, elle se souvient que le monde est plus vaste et plus mobile que son chagrin.

La mouche sur sa main. Le crapaud bondissant à son approche. S'éveiller à la pure surprise, à ce qui est hors d'elle, n'a pas besoin de son ombre.

Dès le lendemain, elle quitte le bord du fleuve et s'enfonce dans la campagne. Il fait chaud. Les moissonneuses battent des champs trop étroits pour elles. Leurs bourdonnements remplissent les torpeurs de midi. Viennent des heures métalliques, un soleil intraitable, des ombres brèves. Marie marche lentement, soucieuse de ne pas exciter la tension douloureuse de sa cheville. Elle passe beaucoup de temps à réfuter de multiples petites douleurs, des écorchures, des piqûres d'insectes ou d'orties, des ampoules, l'irritation continuelle de la sueur, de ses vêtements raidis par la poussière, des lanières de son sac. Elle tente de se rafraîchir dans de vieux lavoirs, aux dernières pompes. Cinq cent soixante-cinq euros et quatre-vingt-neuf centimes. Parfois, elle s'effondre dans des restaurants de village. Des représentants en complet usé déjeunent à côté de tablées d'ouvriers venus d'un chantier voisin, de petits vieux prudents aux yeux vifs, ou de quelques touristes venus là pour les châteaux et jardins de la région et

qui s'étonnent des rillettes tartinées avec du beurre. Marie prend le plat du jour sans regarder, commande des carafes embuées. Un mauvais vin rosé. Elle boit avec reconnaissance, jusqu'à ce que la tête commence à lui tourner. Les voix résonnent fort dans la salle, elle mange sans goût ni appétit, dans une ivresse veloutée. Des cercles humides s'inscrivent sur la nappe en papier quand elle pose son verre. Il lui semble parfois perdre conscience, quelques secondes. Elle se souvient de bouquets en plastique, de canevas encadrés et du vrombissement des mouches prises à un gluau de papier jaune. Et c'est à nouveau la route, éblouie de poussière, l'ombre pauvre, et chaque pas qui rechigne.

Désormais, elle patauge dans un malaise continu, hérissé de petites douleurs qui la dispensent de l'inquiétude ou du remords.

Elle s'en va dormir au couvert du premier bosquet. Les heures sont pâteuses. Elle soulève ses paupières et voit tourner des taches irisées entre les feuilles et le ciel. Ça fait mal, ça valse jusqu'à la nausée puis l'oubli. Puis rien n'y fait, l'éveil est là. Elle ferme encore les yeux, à l'orée de l'angoisse vertigineuse. Juste à temps elle remonte d'une inconscience terrifiée, telle une somnambule qui sentirait soudain le froid et supposerait le vide. Se lever. Reprendre le sac. Boire deux gorgées tièdes. L'après-midi s'allonge sur les prés où ruminent de grands bœufs tristes. Marie reste un moment à regarder leurs yeux noirs harcelés de mouches puis s'en va, presse le pas ; ah si le soir l'attendait ! L'errance s'est achevée comme un sommeil. Il lui semble être entrée dans une autre histoire, au-delà d'un invisible gué. Elle a mal de ce qu'elle a fait, peur de ce qui vient. Et d'être si terriblement vivante.

Rien de plus seul qu'un piéton sur la route. Elle n'est pas de ce temps-ci, ne va pas d'une allure convenable. Une voiture ; elle ne prend plus la peine de se ranger sur le côté. Quand la frôle son passage à peine tressaille-t-elle ou détourne-t-elle le visage. Parfois, rarement, on s'arrête.

— Je vous emmène ?

Marie sourit très haut, très gai, détourne la tête.

— Non-merci-beaucoup-c'est-très-gentil.

Leur voiture est une parmi d'autres, un peu plus fatiguée peut-être, avec un rétroviseur cassé et un moteur atteint de tachycardie dans les raidillons. Elle l'entend haleter dans son dos, à travers un brouillard de musique syncopée. Le soir tombe à contrecœur, la lumière mousseuse, toutes les feuilles sages, les oiseaux invisibles. Ils sont trois ou quatre gamins à s'entasser dans la carcasse épuisée de la petite Peugeot. Ça tapage, tangué, lui fait signe.

— Monte ! Allez ! Tu vas voir !

Marie sourit, ils sont si jeunes ! La musique cogne dans leurs veines, se mêle à leurs peurs et chagrins. Leurs joues sont ravinées par l'acné, noircies d'un méchant duvet. Ils sentent la bière et la fumée.

— Non, ça va. On m'attend.

Elle secoue la tête. Ils protestent en criant. Le moteur halète, ça redémarre. L'un des garçons se penche et n'en finit pas de lui faire des adieux grotesques, puis ils disparaissent, avalés par la descente. À nouveau, la paix du soir en juillet vire avec les hirondelles. Recommencement du silence. La pulsation de leur fête résonne toujours en Marie, cette fusion électrique des nuits vécues hors du cours ordinaire. La musique tape dans son crâne, lui parvient comme un cauchemar, un mauvais voyage, une ivresse vomie dans la solitude. Elle s'arrête, ferme les yeux, respire l'air saturé d'effluves – terre chaude, paille, goudron fondu, foin coupé, suint de troupeau. Elle reprend sa marche jusqu'au sommet de la colline. La route s'en va, toute droite. Leur voiture est en bas. Ils l'attendent. Ils crient. Deux d'entre eux courent à sa rencontre, et soudain Marie n'est plus qu'épuisement. Ce sont des gamins qui jouent, pas tout à fait méchants, excités, si tristes de leur sort, un peu partis, déjà égarés. Le mépris de soi comme assuétude. Rien de grave. Rien que de très banal.

— Surprise ! T'es contente ? Allez, tu peux le dire !

— Une belle fille, ça fait quoi sur la route... toute seule ?

— Viens, tu vas kiffer.

Disent-ils cela ou autre chose ? Sans importance. Ils l'entourent, l'effleurent. Elle fait semblant de rire pour donner le change. Je suis trop vieille. Ils rient plus fort, lui passent une cannette, un joint. Non. Je ne veux pas. La voiture a fait demi-tour, remonte à sa hauteur. Toujours cette musique qui lui parvient tels un cri et un battement d'artères. Ils jouent encore. Elle est si fatiguée ! Elle se fâche. Laissez-moi ! Ne me touche pas ! Ça les fait rire : dans leurs chimères, ils sont heureux et tout consent à leurs désirs. Ils l'entraînent. Non ! Non ! Je vous dis non ! Là. Soudain. Quelque chose change. Ils savent tout à coup leur force et sa vulnérabilité à elle. L'exercice de leur puissance est une irrésistible revanche ; presque une fatalité.

La panique survient tel un orage dans les blés. Ils l'entourent, la harcèlent, se collent à ses jambes et s'éloignent, suivant un rituel indéchiffrable. Elle est encore debout. Pas pour longtemps.

Une autre coupure de presse, froissée celle-là. Il l'avait jetée puis s'était ravisé et l'avait glissée dans l'enveloppe. Tout de même.

L'Ouest libre, 5 juillet 2003

Un témoin dans l'affaire de la D 24

« La déposition de Jocelyne Metsu, gérante de l'Hôtel d'Amsterdam, à Beaufort-sur-Noyen, constitue un témoignage capital », a déclaré le major Holder, de la gendarmerie de Saint-Freux. En effet, la nuit de l'accident qui a coûté la vie à Claire Fombeau, une cliente est arrivée à l'hôtel dans une Clio blanche à l'aile droite abîmée. « En traversant le parking de l'hôtel, le matin du 13 juin, j'ai remarqué des éraflures de peinture rouge. J'ai pensé à un accrochage sans importance. » La cliente, une jeune femme en déplacement professionnel, est repartie le lendemain dans la matinée.

3 août 2003

— Sont des petits cons, hein ! Ça va ?

On voit bien que c'est une bavarde, elle, Denise Méry, veuve et propriétaire, née le 8 février 1933 à huit kilomètres de ce bout de route. Les mots ne sont pas pris au sérieux, mais les choses doivent passer par sa bouche pour exister. Cela laisse soupçonner une avaricieuse, une regardante qui cause parce que c'est gratuit et qu'il serait dommage de laisser perdre un détail.

— J'ai vu la Peugeot en bas de la descente. J'ai cru que c'était le père Rabin qu'était allé pisser. Remarquez, il ne s'agit pas de faire tort, mais il n'a plus toute sa tête et il s'arrête n'importe où quand ça lui prend. Bon, c'est la vieuseté aussi, on en viendra tous là. Ces gamins, je les connais, ça crie plus fort que ça n'est méchant.

Elle a un geste de ménagère essuyant ses paumes, besogne faite.

— Bon, c'est pas tout, il faut y aller.

Elle va se remettre au volant, considère la jeune femme maigre au bord de la route.

— Quand même, je suis passée au bon moment.

Elle se retourne, une jambe à l'intérieur du véhicule, prête à s'asseoir.

— Ça ira ?

— Oui. Merci, merci beaucoup.

Marie tremble, à moins qu'elle ne claque des dents. Ou les deux. Là, son corps est une coquille fragile que les seuls battements du cœur vont briser. Elle voudrait tirer ses cheveux en arrière mais ses mains sont folles ; elles lui échappent. Les doigts s'accrochent dans les mèches, laissent des traces noires sur son front. Elle a froid. La tête lui tourne ; un manège d'oubli, une eau enroulée en tourbillon. Le vertige se résout enfin en une âcreté qui l'étouffe et l'oblige à se plier dans l'herbe.

— Voilà, ça va aller mieux, note la femme avec satisfaction tout en s'approchant et en contemplant de près Marie à genoux dans le fossé. En fait, j'm'étais pas tellement trompée puisque c'est le fils Rabin qu'avait pris la voiture à son père. Bon, c'est pas un méchant gars, mais il a de mauvaises fréquentations. Ils s'ennuient, les jeunes, par ici. Faut pas vous frapper pour des conneries de gamins.

Marie devrait être en colère. Mais pour le moment elle est juste mieux, avec cette pâleur qui lui tire les traits comme un fard de clown.

— J'ai failli pas m'arrêter bien que je n'étais pas vraiment pressée. Je rentrais de chez Claudine, je m'étais dit : « Je vais faire un tour par La Béraudière. » Ça fait six mois que je demande à Alain d'aller y récupérer les piquets. Mais les garçons de cet âge n'écoutent rien quand c'est leur mère qui cause. Je me suis dit que je ferais mieux d'y aller moi-même. Les piquets depuis six mois y sont dans l'herbe, doivent être pourris à l'heure qu'il est. En plus on nous annonce de l'orage pour ce soir. Cela dit, j'y crois pas. À

l'orage. Ma douleur, elle s'est pas réveillée. Bref, pourri pour pourri, y avait pas urgence. Donc j'ai ralenti, histoire de me rendre compte. D'abord, j'ai cru que vous rigoliez. Mais bon, ces gosses y sont pas comiques à ce point-là.

Maintenant, on ne l'arrête plus. Marie se surprend à l'écouter avec un intérêt à peu près neuf.

— On sait pas où ça peut aller ces histoires ; enfin, c'est ce qu'on dit quand ça va mal. J'ai tout de suite repéré le Johan, celui de Simone, celle de La Lauraie, même pas quatorze ans ! Y a trop de choses à la télé et sur Internet qui leur donnent des idées... Quoique pour les conneries personne n'a jamais eu besoin de personne... Vous irez voir les gendarmes ?

Marie sursaute, frissonne. La fraîcheur du soir essuie sa joue. La jeune femme considère, silencieuse, cette silhouette massive enveloppée de polyester fleuri. Soudain, il lui semble voir pour de bon celle qui lui fait face : les épaules sont larges, les bras nus, tannés, criblés de rougeurs. Là-dessus un visage plissé, surmonté d'un casque de boucles empesées, teintées en blanc bleuté, l'œuvre d'un coiffeur de chef-lieu de canton, sans coquetterie, aussi convenue que la coiffe des temps perdus. Son âge paraît s'être fixé définitivement entre une ménopause précoce et une vieillesse pas tout à fait acceptée. Derrière les lunettes, épaisses, la fixent des yeux étroits, bleu jour, et le regard va où il veut, sans tristesse, sans bonté et sans joie.

Tout à l'heure, quand Denise a donné un coup de klaxon brutal et prolongé, les garçons se sont figés. La petite Renault blanche a pilé au milieu de la route. La portière s'est ouverte, sans hâte, et, sans hâte, elle s'est extraite de son siège. Denise n'avait pas plus de colère qu'une femme qui fait le ménage et remet de l'ordre, et cette tranquillité a désarmé la violence et sa griserie, comme une lumière crue, le silence après la musique. Les gamins sont revenus à eux, pas tout à fait penauds, encore ricaneurs.

— T'inquiète, mémé. On fait que rigoler.

Pourtant, ils ont reculé. Le menton du petit tremblait. Elle n'a pas grand-chose à leur dire.

— Ouste, dégagez, les gosses. Assez de conneries pour la journée.

Ils se sont regardés à la dérobée pour savoir qui serait le premier à reculer, ont retrouvé leurs aises tels des petits animaux stupides et cruels dès qu'ils se croient à l'abri. Ils se sont engouffrés dans leur voiture et ont arraché au moteur un démarrage en trombe. Pendant ce temps, Marie s'est relevée toute seule.

— Les gendarmes ? Oh, non, surtout pas !

Elle a répondu vite. Denise ne sourcille pas.

— Vous n'êtes pas du genre à demander un coup de main, si je comprends bien ? Je vous fais quand même un petit bout de conduite, le temps que vous vous remettiez ?

Marie hoche la tête ; elle a un de ces sourires, une plaisanterie qui sert à tenir les larmes en respect. Une nausée la saisit à nouveau alors qu'elle marche vers la voiture. L'autre la regarde se pencher et cracher un peu de bile avec de grands efforts, puis tire un mouchoir bleu de sa poche et le considère avec sévérité. Elle l'enfouit dans les profondeurs de sa robe, arrache une poignée d'herbe et la lui tend gentiment.

— Prenez ça. C'est propre.

Maladroitement, Marie passe ses lèvres sur le tampon d'herbes et de tiges sèches et tente de s'excuser.

— C'est bête d'être autant secouée pour une bêtise.

— Une belle fille comme vous ne devrait pas voyager seule. Peut-être qu'une douche vous ferait du bien. Et un vrai lit, pour dormir...

Puis un silence qui réfléchit. On ne se méfie pas assez, se rappelle Denise. Non pas des gens, mais de l'enchaînement des presque riens. Comme tout le monde, elle n'a guère envie d'inattendu. Ce n'est jamais

le moment. Ou alors... ?

— Vous devez aller quelque part ? On vous attend, peut-être ?

— Non, madame.

C'est sans doute ce madame-là qui a rassuré la veuve. Cette politesse enfantine qui prenait congé d'avance. Et puis ce regard dont la transparence semblait un gage.

— Alors, feriez bien de venir dormir chez nous. Ça vous changerait et les idées se remettraient en place toutes seules. J'ai une chambre, celle de mon mari quand il était malade. Il est décédé en septembre dernier, j'y ai pas touché. Vous serez au calme. Et puis Alain – c'est mon fils Alain – sera content de voir un peu de jeunesse. C'est pas toujours très gai, nous deux.

— Tout de même, c'est dommage pour les piquets, conclut-elle rêveusement en démarrant.

Encore un peu, Marie en aurait eu des remords.

Le lit du défunt mari est un lit d'hôpital, très haut avec des bat-flancs métalliques. Il a été bien malade avant de passer, et il a fallu payer cet attirail pour le soigner avec commodité. La pièce est tapissée du sol au plafond d'un papier peint à fleurs orange donnant l'impression d'être couchée à l'intérieur d'un cadeau de Noël. Les volets sont clos, et les rideaux, feutrés de poussière, soigneusement tirés. Cependant, la belle lumière d'août irradie imperceptiblement et poudroie l'ombre de la chambre. Marie reste immobile, gisante, les bras le long du corps, les mains entrouvertes. Le sommeil a roulé sur elle et la voilà échouée sur un rivage encore inconnu. Se redresser, se rassembler avec la maladresse des survivants.

Je ne veux plus mourir.

Sa petite voix nette l'éveille tout à fait. Elle ouvre, ferme les yeux, et son cœur bat plus vite. Elle s'assoit et ramène ses genoux sous son menton ; aussitôt, la chose familière, pointue et méchante, s'agite et la fait saigner.

Coupable. Meurtrière. Lâche.

Pas d'injures. Juste ce qui est.

— Maintenant, tu arrêtes.

Une voix d'enfant sévère et résolue.

— Ça suffit, papa. Tu te bouges maintenant.

Marie parlait de loin, de l'autre côté de la pièce. Parfois, son père se relevait, lourdement, en s'appuyant des deux mains au dossier d'une chaise, et parfois il ne remuait pas, prostré sur le sol – la moquette beige et sale. Elle lui disait des choses qu'elle ne comprenait pas, comme on dispense un remède dont on ignore la composition. Elle avait cette même voix, sérieuse, de l'enfance, appliquée à survivre. Cette voix qu'elle entend enfin vient à son secours.

Hier, en un éclair, dans l'étourdissement de l'agression – le dégoût de leurs mains, l'obscénité des bouches, le vacillement brutal de leurs gestes –, elle a compris qu'elle ne voulait pas mourir ainsi. S'endormir, oublier, revenir à je ne sais quel bercement amniotique, oui, mais pas cela, pas cette violence, pas cette mort déchirée parce qu'on se défend trop.

Le fermier est mort dans ce lit-là. Sans doute les volets avaient-ils été repoussés, le carreau reflétant un bout de ciel et son petit coin de terre. Si peu d'importance, on meurt les yeux fermés, finalement. On tombe dans un fossé noir et d'autres se penchent ; ils ne peuvent rien pour vous.

Mais toi, tu pouvais tendre la main. C'était un gosse. Tu te rappelles le vélo, dis, tu te rappelles, Marie ? Rouge chromé et bien graissé. Le garçon devait acheter l'huile lui-même. Il la gardait dans sa chambre : une boîte à chaussures avec les chiffons et un compteur, glissée sous son lit. Il était fou de son vélo. Il avait essayé toutes les vitesses, descendu les côtes les yeux fermés pour avoir peur deux fois. Il

glissait dans le vent, prenait les tournants au plus ras. Il tâte ses mollets durs, deux noyaux de pêche lui a dit quelqu'un ; il pédale avec une furieuse véhémence, file à fond de train dans des rêves de course, de liberté et de victoire au sprint. À bout de souffle, chaque coup de pédale va plus au bout de lui-même.

— Moi, je ne veux plus mourir.

Est-ce qu'elle va se réveiller pour de bon ? Vivre, ce sera désormais repousser tous les matins ce demi-mort qui est peut-être ce gamin ou peut-être un autre. Elle se juge et se condamne à la plaie ouverte, à la souffrance vivace. Ne rien dire, jamais. Seule coupable, toujours.

Ténue, la petite voix reprend :

— Tu ne veux pas mourir... très bien, tu fais quoi ?

Elle a fui, faute de mieux.

Un coup à la porte. Marie s'est habillée. Elle allait sortir quand on a frappé. Elle ouvre si vite qu'il sursaute, et elle s'amuse de le voir rougir.

— Salut.

— Salut. T'as bien dormi ? Je m'suis dit parce que le café est chaud. Alors... je vais te montrer.

Peut-être que vous vous souvenez pas où est la cuisine.

Hier, il ne lui a pas serré la main ni fait la bise. Est-ce qu'on se tutoie ?

— Voilà mon fils, a fait Denise un peu trop haut.

Et lui s'est levé à l'injonction de sa mère. Quand il l'a regardée, Marie a compris qu'il lui souriait, bien que ses traits n'aient pas bougé. Un mouvement esquissé des mains, une paume ouverte désignant une chaise. Il doit avoir son âge. C'est le petit dernier, le ravisé, celui qui reste avec les parents.

— Alain.

— Je m'appelle Marie.

Il la fait asseoir au bout de la table. Il a posé un bol sur la toile cirée – un treillage où grimpent des fleurs roses et bleues. La lumière est belle, Marie s'en souviendra ; on dirait un accord de violon. Toute la clarté du matin ruisselle par la fenêtre ; voilà pourquoi les hommes sont sur la Terre.

— Je suis allé vous chercher du pain, je me suis dit que vous aimeriez mieux ça que les biscottes.

Il a coupé des tartines aussi larges que la main. Le café clair refroidit vite dans les deux bols de faïence. Marie le regarde sans bouger, sans mot dire.

— Merci, j'aime pas beaucoup les biscottes, finit-elle par murmurer.

— Je comprends. Ça fait des miettes, les biscottes.

Il s'est assis de l'autre côté de la table, les yeux baissés. La jeune femme réprime un fou rire. Décidément, ce doit être le soleil, le ciel clair comme l'eau à travers les deux fenêtres. Elle remue le café, avale une gorgée et croise le regard au qui-vive du jeune homme. Il essaie un sourire. Elle a porté une main à son cou, comme sur la défensive. Il caresse machinalement son bol, ses doigts vont et viennent, rêvant sans doute. Marie boit, le visage happé par la coupe en faïence.

— Et puis les miettes ça attire les fourmis. Et les souris.

Il se risque à lever les yeux, encaisse un sourire de Marie, et elle se remémore la saveur d'une gaieté chatouillée dans la gorge, des rires sous cape, des sorties du collège et des prénoms de garçons chuchotés à l'oreille sous l'abribus.

— Alors, faut tout le temps passer le balai. C'est comme ça à la campagne.

La cuisine devait déjà être démodée sous Pompidou. Une cuisine sans buffet, avec des placards en formica blanc à poignées métalliques. Une cuisine de ville, installée par Denise à son mariage, et dont elle a usé avec un soin si précautionneux que rien n'est abîmé. Rien de vraiment usé, juste fatigué, dépoli. Cela fait penser à ces gens qu'une timidité soigneuse tient à l'écart, au balcon d'eux-mêmes. Leur histoire serait mélancolique, elle est cruelle. Leur vie se passe à durer.

Marie aime bien ce silence, et la gaucherie de cet homme la rend belle. Oui, c'est l'été, un matin de

capucine, l'instant d'être heureux, là, tout de suite, et l'heure vous invite à danser.

— Tu ne vas pas travailler, aujourd'hui ?

Elle a vidé son bol, fini la première tartine, beurre la suivante. Chaque fois qu'elle relève la tête, elle rencontre les yeux d'Alain. Son regard s'accroche, persiste et se détourne avec peine. Alors Marie lui sourit gentiment et se penche pour caresser le chat. Alain boit une gorgée de café froid, soulagé un instant d'avoir une contenance, puis s'en retourne la contempler. Elle renouvelle sa question.

— Tu n'y vas pas aujourd'hui ?

Il n'a pas écouté, pas entendu.

— Où ça ?

— Au travail.

— J'vais y aller. La mère m'attend. Cet après-midi, on ira chercher la batteuse.

Marie hoche la tête mais persévère :

— Et la laiterie ?

Hier soir, il lui a dit travailler comme cariste là-bas. La ferme ne suffit plus.

— Ben non, c'est dimanche aujourd'hui.

Ça la fait rire. Bien sûr. Elle avait oublié les jours de la semaine ! Elle ne connaissait que cette fuite du soir au soir, les ombres qui s'inclinent et le soleil qui monte. Ou sa fatigue, la faim, la demi-veille, le temps somnolé du corps.

— C'est dimanche !

La fête modeste, la trêve de Dieu ou des hommes c'est selon. Il a repoussé le banc, il est debout. Il tient son bol et le pose dans l'évier.

— Bon, je vais y aller.

Il fait couler de l'eau, rince le bol et la cuiller. Sur l'appui de la fenêtre, devant lui, l'ombre d'un buisson et l'éclat rouge d'une fleur en pot. Il lui tourne le dos, s'essuie les mains au torchon accroché dans l'embrasement.

— Tu peux rester un peu de temps avec nous, si tu veux. Si t'as rien d'autre de prévu...

Les petits carreaux découpent la lumière, on ne voit pas le ciel. La confusion des feuilles et le clair de la cour.

— C'est vrai que j'aimerais bien.

Dans le contre-jour, Marie ne distingue pas le visage d'Alain. Il s'en va tout de suite.

— J'vais prévenir la mère.

Seule à la table vide, le cœur lavé de quiétude.

Août 2003

Marie s'est mise d'accord avec Denise. Cinq euros pour la nourriture et deux euros pour la chambre. Elle restera le temps de se reprendre. Malgré la confusion de son esprit, elle s'avoue être restée pour Alain. Ou plutôt pour ce désir assourdi, cet amour têtu et maladroit dont il l'a enveloppée au premier regard.

Minutieusement, il fait avec elle le tour du propriétaire. La ferme est une longère badigeonnée d'un crépi beige, à quatre fenêtres. Les anciennes étables, accolées à la maison, ont été transformées en remises. De l'autre côté de la cour, un poulailler coiffé de tôle et une grange ancienne, immense, beaucoup trop haute, avec un mauvais portail qui branle et un trou dans le toit. Les nouvelles étables ferment la cour : la stabulation, l'enclos où les bêtes attendaient, et la salle de traite mécanique. Vides, sinon cette odeur désinfectée. Alain explique les trayeuses, les tuyaux, le circuit du lait et le grand tank en acier inoxydable. Marie frissonne. Elle n'aime pas ce hangar aveugle, ces carreaux antidérapants, les barrières de sécurité en métal. Pour elle, une étable, c'est la chaleur de la paille et des bêtes, même la bouse tiède et les naseaux humides. Elle n'en dit rien, gênée par sa propre puérilité.

Alain raconte leur dernière crise, en novembre. Le prix du lait n'avait cessé de chuter, jusqu'à devenir moins cher que l'eau en bouteille. Chaque litre produit leur coûtait un peu plus de dix centimes. Ce n'était pas la première fois. L'année d'avant, dix-huit bêtes avaient déjà été vendues à la boucherie, et le remboursement des traites avait été suspendu. Mais au dernier Noël, la banque a exigé qu'ils reprennent les versements. Le père s'était endetté quinze ans pour le matériel ; à sa mort la ferme était déjà hypothéquée. Il fallait être raisonnable...

Marie l'écoute avec attention. Elle a posé ses mains sur ses genoux, levé les yeux vers son visage d'homme timide. Je peux au moins faire cela, se dit-elle. Et pourquoi pas sa main sur celle d'Alain ? Son cœur, un jardin tranquille, un enclos modeste d'où l'on regarde sans peur tomber la nuit...

Le jeune homme s'attarde sur le petit matin du massacre. Le grincement de freins du camion le réveille. Il a un instant d'hébétude et se souvient qu'il ne se souvient pas. Puis il se jette hors du lit où il s'était allongé sans se dévêtir. La veille au soir il ne voulait pas dormir, car le sommeil aurait déjà été un consentement à cette chose qui arrivait, cahotante et inexorable. Il a juste enlevé ses chaussures, et maintenant les cherche à tâtons. S'asseoir. Cette maladresse pour glisser le pied. Ses mains tremblent en nouant les lacets.

Déjà Denise est dans la cour et serre la main du chauffeur. Un nouveau. Il a de l'avance : à peine deux heures. La lanterne est allumée et le camion a gardé les pleins phares. Cela efface les étoiles.

— On y va ?

— On y va.

Rien à dire que l'on ne sache déjà. Hier soir, ils n'avaient pas fermé les portes de l'étable. Ça sent la paille et le fumier, l'herbe coupée, l'animal et le caillé. La chaleur est douce jusqu'à l'écoeurement, lourde, remuée de bruits confus et amicaux.

— Ce sont les 2008 ? demande l'homme en feuilletant le bon de transport.

Alain hoche la tête. La plupart sont nées ici. L'insémination avait coûté cher. Une race à haut rendement, lui avait-on dit. C'est vrai. Il serre les poings. À ce moment-là, la colère l'enivre, l'exalte, se mêle à d'autres sentiments plus obscurs.

Les vaches se pressent les unes contre les autres. Elles savent et pourtant ne comprennent pas. Leurs grands corps puissants se heurtent en une confuse inquiétude. L'homme braque sa lampe sur les étiquettes fixées aux oreilles. S'allument leurs regards humides, limpides, ourlés de cils très longs. Elles sont jeunes, avec des touffes frissottantes de poils blancs sur le chanfrein. La mère ouvre la barrière. Les bêtes reculent avec une précipitation maladroite, s'acculent d'elles-mêmes à l'autre bout de l'étable. Un meuglement, puis deux, cinq, dix. L'air vibre de peur soumise, d'une horrible colère étranglée. L'odeur de fumier chaud prend soudain les hommes à la gorge.

— Ça fait toujours drôle. On dirait qu'elles devinent.

— On dirait... Vas-y Alain, elles te connaissent.

À son tour, il s'est avancé dans l'enclos. Il se dit qu'il aurait dû mettre ses bottes.

— Allez, viens ma belle, montre-toi.

Des mots doux, ceux qu'il ne dit jamais aux filles. N'aie pas peur. Gentille ma toute belle. Viens. C'est ça. Sa main s'enfouit dans le poitrail en une caresse bourrue. Il chuchote des petits noms. Il a toujours donné un nom aux bêtes. Comme avant. Quand les vaches restaient longtemps dans les étables. Qu'on avait le temps de se connaître. Il était petit, il appuyait son front contre le flanc, tirait les pis rose et noir. C'était si chaud et maternel. Elles s'impatientaient parfois, chassaient une mouche d'un grand coup de queue qui l'effleurait, raclaient du pied. (Oui, il pensait cela. Le pied et non le sabot.)

— Tout doux. Oui, tu es belle. Tu es une bonne fille.

S'avouer le cœur battant cette excitation du ventre et du sexe ? Sentir le poids d'un couteau dans la main. En finir lui-même comme un chasseur. Elle l'a laissé s'approcher ; il la flatte, sa paume le long du cou, si proche du battement de l'artère. Un désir de tuer le traverse, fugitif et sacré.

La vache le suit, hochant le mufle, sa queue balancée ; il la mène de l'autre côté de la barrière métallique. Là est son piège, un couloir étroit, bordé de rails trop hauts pour qu'un bestiau timide rêve de les franchir, et qui conduit habituellement à la salle de traite. Marcher ici lui est familier. Elle en oublie cette chose vide qui s'approchait tout à l'heure du troupeau. Ainsi avance-t-elle, rassurée, jusqu'au cœur noir du camion dont les parois impitoyables suintent une crainte aveugle.

— C'est la 67 ? crie le chauffeur prêt à cocher une case sur le bordereau.

— Oui.

— Vérifiez bien les deux boucles.

— Ça roule !... C'est bon !

Il faut presque deux heures pour transférer les dix-huit bêtes dans le camion. Le ciel ne pâlit pas, la nuit est opaque. Ni Denise ni Alain ne bronchent. Il ne restera rien s'il n'y a plus de courage. Un beau gâchis, voilà ce que c'est. La dernière est une jolie bête, affolée, blanche avec ce genre de taches noires qu'aurait dessinées un enfant.

— J'aurais bien voulu qu'elles se battent, qu'elles ne se laissent pas faire, tu vois ?

Alain frotte ses mains l'une contre l'autre. Il ne sent en lui-même que l'instinct réfréné de tuer et cette curiosité inavouable, morne, étrange aussi, pour ce qui va mourir bientôt.

Le chauffeur arrime solidement le hayon. Il leur tend le bon de transport à signer. La mère et le fils hésitent ensemble, puis Denise gribouille quelque chose. Des mufles humides se collent aux barreaux. Un

beuglement comme un cri terrassé. Les deux hommes se serrent la main. Il faudrait proposer du café, mais l'envie fait défaut. Voilà, c'est fini. Le chauffeur remonte dans la cabine, la portière claque, le moteur ronfle, couvrant la voix des condamnées. On distingue encore des yeux noirs, des yeux fixes. Leur regard est un reflet : le ciel, les champs familiers, les haies vives et l'ombre immémoriale du grand chêne à midi.

La mère et le fils calculent et se taisent, une lumière blême est montée à l'est. Tous deux repoussent le grand portail de l'étable, et le silence referme l'aube.

Son travail à la laiterie n'a pas rompu l'isolement d'Alain. Il s'y soumet, le cœur honteux. Les ordres du contremaître, la pointeuse, le salaire même, qui achète ses forces et son temps, mais rien de ce qu'il sait faire, lui sont autant d'humiliations. Bon, il a eu de la chance de trouver ce boulot. Avec la mère, en faisant attention à tout, ils honorent chaque fin de mois. Il faut tenir, on verra ensuite.

— Et toi ?

— Moi ? Comme tout le monde.

— Tu habites à Paris ?

— Oui. Mais j'ai perdu mon travail.

— Tu faisais quoi ?

— Chef de projet.

— Ah !

Il n'insiste pas. Les mots remporteront-ils la jeune femme loin de lui ? Il voudrait savoir, pourtant, il souffre de ce silence et craint ce monde, irrémédiablement étranger.

Quand elle descend le matin, ils sont déjà partis. La baguette sur la table est pour elle. Marie ouvre grand la porte, le chat se faufile en lui frôlant les jambes. La cour lui paraît joyeuse, fraîche et nette, avec ses bordures d'œilletons d'Inde et sept pots de géraniums. Pourtant, la niche est vide, traînent des sacs de potasse contre le mur et, çà et là, des bouts rouillés de tôle ondulée, toutes choses trop lourdes pour Denise et qu'Alain néglige.

Marie s'avance, pieds nus dans le falun, vers l'ombrage d'un grand laurier-sauce qui a poussé tout droit et par hasard. Si bleue, l'étoffe de ciel tendue au-dessus d'elle ! Si dorée la lumière où se baignent à cor et à cri des martinets noirs ! La chaleur naissante glisse de ses épaules, elle respire le parfum âcre et velouté des feuilles sombres qui couronnaient les vainqueurs, elle ferme les yeux. Le chat patiente sur le seuil de la cuisine.

— Bon, ça va, j'ai compris. Tu as faim.

Le désir amoureux d'Alain l'irise d'une gaieté confiante. Marie prend ce chemin-là puisqu'il se présente. Elle aime voir dans les yeux du garçon un reflet d'elle-même – la passante, la rescapée mystérieuse. En vertu d'une loi très féminine, elle retrouve dans cette tendresse la joie de vivre et le désir de plaire. Qu'importent la maladresse des gestes du jeune homme, le cours morne de ses pensées, son corps lourd et sa nuque épaisse, ses joues briquées de soleil ! Une telle absence de charme finit par être attirante. Elle ne s'alarme pas de la fixité fugitive et sournoise dans les yeux bruns. Elle goûte le simple triomphe d'être aimée par hasard, à la ridondaine. Cela pose une escarville dans son regard, irradie ses gestes d'une énergie toute neuve. Elle se laisse aller, comme l'on soupire d'aise, la peau chauffée par le premier soleil. Elle a envie de le séduire tout à fait, juste pour être inondée d'amour et de désir, sentir le poids d'un regard sur ses mouvements. Il la voit. Marie est de retour.

— Tu t'appelles comment ?

— Marie, tu le sais.

— Non, je veux dire, ton nom de famille.

— Je ne te l'ai pas dit ?

— Non.

— C'est drôle, ça.

— Quoi ?

— Que je ne te l'aie pas dit. Tu as dû l'oublier. De toute façon, qu'est-ce que ça peut faire ? Il va falloir que je parte bientôt.

— Non. Pas tout de suite. Tu sais, j'ai réfléchi. J'ai une idée.

— Ah bon ?

— Tu pourrais trouver du travail ici. On te logerait. Ça ne te coûterait pas cher, tu aurais le temps de voir venir.

— Il n'y a pas de travail ici.

— Si, à la laiterie. La comptable part en congé maternité.

— Je ne suis pas comptable. Tu voudrais que je reste ?

— Tu sais bien.

— Non, je ne sais pas.

Il soupire, lui prend la main. Il va le dire. Elle a envie des mots qu'il va prononcer sans se demander ce qu'elle en fera. Elle a quinze ans. Une première fois. L'éternel retour de la première fois. Elle attend, dans une tension bienheureuse, la parole qui révélera l'éclair dans son être, une intime vérité qu'elle ne peut atteindre seule.

— Je vais nourrir les poules. La mère va pas tarder.

Il faut bien faire quelque chose de cette vitalité toute neuve. Denise est en ville pour le marché, elle passera à la banque et à la poste dans la foulée. Marie s'ennuie, ôte les feuilles sèches du géranium rouge. Une colonne de fourmis s'échappe d'un tiroir, cela lui donne une idée : vider les placards de la cuisine, frotter la poussière grasse, rincer casseroles et plats à l'eau chaude. Chaque objet étincelle dans le rayon de onze heures, celui qui traverse la fenêtre au-dessus de l'évier. Elle chantonne, passe un doigt rêveur sur les bouquets de fleurs du « beau » service, essuie les assiettes avec une douceur précieuse et les range en jolies piles dans le placard. Puis elle ouvre le tiroir à couverts ; il y a toujours des miettes dans ces tiroirs-là. Elle se rappelle sa mère agacée, vidant à fracas couteaux et cuillers, un trait de souci se creuse entre les sourcils. Le moindre débris était traqué à l'éponge. Finalement, elle tapissait le fond du tiroir de ce papier blanc qui recouvrait aussi les livres de classe de sa fille.

— Maman.

Marie a parlé à voix haute ; aussitôt se dissipe le fantôme, et son énergie ménagère la déserte. Pourtant, elle nettoie, s'applique. Où trouver du papier ? Il y a de vieux journaux dans une caisse sous l'escalier. Celui qu'elle rapporte est daté du 14 juin. Alain et Denise lisent l'édition locale du journal du Grand Ouest. Qui s'ouvre tout seul aux faits divers de la région. Elle déchire la page, la plie à peu près aux dimensions du tiroir, voit le titre de la une et reconnaît le nom de la petite ville qu'elle avait traversée après l'accident. Elle ne lit pas : les phrases jaillissent comme le sang giclé sur le pare-brise. Délit de fuite. La victime est une jeune mère de famille. Travaille à l'Yprée. Décédée pendant le transfert à l'hôpital. Ouverture d'une enquête de la gendarmerie. Des traces de pneus sur la chaussée et de peinture sur le vélo. Peut-être des empreintes digitales. Le conducteur activement recherché. Appel à témoins. Un numéro de téléphone.

Un cri lui échappe quand la mère pose la main sur son épaule. Brouillard devant ses yeux. Denise porte sa blouse et ses sabots de jardin. Sans doute est-elle rentrée depuis longtemps. Bientôt l'heure du déjeuner. Elle considère les placards entrouverts, les couverts à sécher dans l'égouttoir. Le journal

ouvert, étalé sur la table.

— Pourquoi avez-vous fait cela ? lui chuchote-t-elle.

C'est presque une affiche. Le papier est épais, et, aux quatre coins, les trous laissés par les punaises sont bien visibles. Un angle s'est déchiré quand Émile s'est emparé de cette feuille à Saint-Freux, à la gendarmerie une fois de plus.

AVIS DE RECHERCHE – APPEL À TÉMOIN

Dans l'intérêt d'une enquête diligentée par la brigade territoriale de Beaufort et avec l'accord de Mme le juge d'instruction près le TGI d'Angers (49), il y a lieu de rechercher :

MARIE LESBRE

Cause : Disparition de personne majeure.

Signalement : Femme de type européen âgée de 32 ans, taille 1,71 m, mince, yeux clairs, cheveux châtain clair mi-longs.

Signes particuliers : Néant.

Tenue vestimentaire : Au moment de sa disparition, portait un jean et un tee-shirt blanc, des sandales plates.

Circonstance de la disparition : L'intéressée a été vue quittant l'Hôtel d'Amsterdam, à Beaufort-sur-Noyen (49), le 13 juin 2003, au volant de son véhicule professionnel, une Clio blanche immatriculée 249 EKG 92. Elle n'a plus donné signe de vie ensuite. Elle est soupçonnée d'être impliquée dans un accident ayant coûté la vie à une cycliste la veille de sa disparition et d'avoir pris la fuite.

Émile a découpé la photo qui illustre l'avis de recherche.

— C’était pas la peine, vous savez. Si t’as envie de travailler, j’t’emmène aux haricots.

Marie regarde la femme avec hébétude, sans relever ce passage au tutoiement. Elle jette les couverts pêle-mêle sur le journal et referme le tiroir.

— Je vous suis.

Le potager est une pièce de terre assez loin de la ferme. Un minuscule ruisseau coule en contrebas. Denise y consacre le plus clair de son temps et y fait régner un ordre strict – laitues à la parade, jeunes poireaux disciplinés, melons sous cloches, tomates pincées. Au bout de chaque ligne, un ébouriffement d’œillets, des touffes bleutées de thym. Des glaïeuls à peine fleuris bordent les planches de haricots. La mère se courbe, fourrage dans un pied, en cueille une poignée.

— Pas plus petits que ceux-là, hein ? Faut laisser pousser. Tu fais la deuxième rangée.

À son tour, Marie s’accroupit. Elle n’a jamais fait ça. De prime abord, elle distingue mal les fines gousses vertes entre tiges et feuilles. Le soleil coule sur son corps, chauffe sa nuque et son dos. Elle tente de se concentrer, non loin de Denise qui bine ou sarcle (elle ne connaît pas trop la différence) de l’autre côté des pommes de terre. Ça vient tout seul : la cueillette ressemble à un jeu et s’accumule dans le panier tapissé d’une feuille de journal.

Mais, tout à coup, les yeux de Marie s’emplissent de larmes ; sa vue en est troublée. Toujours à croupetons elle se déplace d’un plant à l’autre. Des gouttes s’écrasent sur sa main, sur les feuilles lancéolées où dorment les coccinelles. On dirait ces commencements de pluie d’été qui éveillent la terre, lui prêtent un parfum d’orange bien avant l’éclair. Ses cuisses s’ankylosent, un coup de soleil lui brûle l’épaule ; elle n’est pas arrivée au premier tiers de la rangée. Ses joues ruissellent, aussi impassibles que celles des madones miraculeuses au visage de plâtre. Pas un sanglot, pas un reniflement. Plus rien de l’attendrissement sur soi. Fin du désespoir visible. Un instant, Marie soulage ses jambes crispées. Ses mains, elles, ont déjà du métier ; elles rebrousse les feuilles, débusquent les gousses. Celle qui pleure, on la croirait à côté, semblable au soldat qui va ramasser des bouts de morts, des morceaux de gens dans la ville même que son armée occupe et dévaste.

Denise lève la tête, sort un brin de ficelle de sa poche inépuisable, et s’en va lier quelque chose.

Marie essuie ses joues. Puis toute son attention retourne aux haricots. L’averse n’a pas encore cessé, les pleurs emportent l’indifférence et son étonnement solitaire. Enfin elle consent à savoir, à se pencher sur le fossé, à poser son doigt sur la blessure et à habiter la douleur. Aboutissement du chagrin.

— C’est-y bientôt terminé ? intervient brusquement Denise, dont la voix sonne rauque.

— Oui.

Marie se relève en vacillant, courbatue. Dans le contre-jour, les larmes luisent comme la sueur. Les regards des deux femmes se croisent et se refusent.

— J’ai pas fini.

— Je vois ça, mais c'est pas trop mal pour une première fois.

Cette sorte d'approbation fait absurdement plaisir à Marie.

— Je finirai tout à l'heure.

— J'y compte bien, grommelle la vieille. Avec cette chaleur, ça pousse tellement vite que demain ils seront trop gros et qu'il y aura des fils. Bon, c'est l'heure de table, maintenant.

Le même soir, Marie gratte à la porte d'Alain. Quand il vient lui ouvrir, elle s'empare de sa main et prend son regard. Il l'attire contre lui, la serre si fort que cela la fait rire.

— Chut, murmure-t-il.

Aussi brusque qu'une paume sur la bouche.

Il va fermer la fenêtre encore ouverte sur une nuit si claire que cela fait l'effet d'une indécision.

— Tu veux, alors ? lui chuchote-t-il.

Les mots se perdent dans les cheveux. Il ne la touche pas autrement. Il ne faudrait pas que la mère entende.

— Je suis venue, répond Marie.

Elle s'est assise au bord du lit. Il fait très chaud dans la chambre close. Seule la fraîcheur de la lune de l'autre côté de la vitre. Alain la rejoint, appuie sa main sur son épaule, la pousse ; elle bascule, il se penche, ne l'embrasse pas. Il ne lui refuse pas ses lèvres mais sa bouche et sa langue. Marie n'insiste pas, elle se laisse conduire. Après tout, il est chez lui. Doucement, elle effleure son visage, ne tente rien sinon la nuque ; ses doigts patinent la peau rêche tannée par le grand air et l'indifférence à soi-même. Il bouge à peine, les yeux ouverts, et se relève.

— Déshabille-toi.

Lui-même se dévêt, tranquillement, comme s'il était seul, plie son pantalon sur le dossier de la chaise, devant la fenêtre. Elle s'allonge, se blottit dans le drap, attend qu'il vienne la chercher. Un moment, immobiles. Elle se retourne et lui sourit. Il ne dit rien, le silence est vide. Ses mains vont et viennent sur le corps de la jeune femme, maladroitement, machinalement, selon un rite dont il aurait oublié le sens. Pourtant, Marie commence à espérer. Elle tente encore un baiser. Il détourne le visage, suspend ses caresses, et elle devine une espèce de soulagement. Elle bouge auprès de lui, à nouveau il se dérobe. Pourtant, elle sent le raidissement de son désir et cela l'émeut, creuse enfin un manque dans ses reins.

— Dis-moi quelque chose.

Il accorde des petits mots stupides, une grêle de baisers minuscules sur la joue, et la promenade de sa main au long des cuisses. Le relent triste des draps monte jusqu'à elle quand il s'éloigne, s'agenouille, écarte ses cuisses, la pénètre et la prend avec application. Il n'est pas exactement brutal, il va tout seul à coups réguliers au-devant de son propre plaisir. Elle ne se souvient pas d'avoir été jamais plus séparée de son corps, parfois elle le regarde aller et venir au-dessus d'elle, parfois elle ferme les yeux. Elle s'agrippe, espère vaguement. Il grogne.

— Bouge pas.

Loin, si loin. Une terre labourée. Prise et niée à la fois. Désirée ? Dépossédée ?

— Lève les jambes. Plus haut.

C'est long. Elle se surprend à s'ennuyer. Est-ce que je devrais faire semblant ?

Il s'élançait, la traverse de coups de boutoir pressants, jouit enfin sans un cri et s'abat contre elle. Cela la touche malgré tout, ce poids qui l'écrase. Elle y voit une tendresse ancienne, presque animale, de petit enfant repu. Lui se détache aussitôt, se lève, lui tourne le dos.

— J'vais me laver.

Alain parle tout seul, avec une sorte de violence dégoûtée contre lui-même et ce besoin gluant et sale dont la femme est une complice sans vergogne. Il met du temps. Elle ferme les yeux, se souvient du bienfait des larmes et cela la jette dans le sommeil.

En moi, il y a un abîme où tournent de grands poissons aveugles, pense Marie en ouvrant les yeux. Non pas des mots mais une image intraduisible, une conversation commencée en rêve qui se poursuivrait à mi-voix, des choses qui fraieraient leur route jusqu'à sa conscience avec l'obstination d'une eau souterraine. Marie repousse le drap. Alain dort à côté d'elle. Sa respiration remplit la chambre d'une vie chaude. Elle s'assoit au bord du lit et se lève avec précaution. S'accoutumant à l'obscurité, ses yeux effleurent les maigres possessions du jeune homme : la petite commode en pin avec son bric-à-brac d'enveloppes déchirées, de médicaments entamés, un nounours élimé, un pot à crayons, le téléphone. Son bureau d'écolier, et sa chaise paillée, les vêtements empilés dessus. Une vieille armoire en pitchpin entrouverte.

Au moins, celui-là, je ne lui aurai pas fait de mal.

À tâtons, sur la pointe des pieds, à peine vêtue d'un tee-shirt, elle descend l'escalier dans la pénombre. Dans la cuisine, elle se penche sur l'évier, boit de l'eau froide au robinet et la laisse couler sur son menton. Le chat s'enroule autour de ses chevilles, arque le dos, quête une caresse. La nuit laiteuse baigne d'une ombre adoucie la grande salle. Il est trois heures vingt-six. Puis vingt-sept. Et vingt-huit. Les chiffres verts de l'horloge du micro-ondes scintillent sans éclairer pour de bon. Soudain, la fenêtre vibre, le sol tremble, la salle s'illumine au passage d'un camion au tournant.

Je ne me rendais pas compte que la route était si proche.

Ni refuge ni repos qui ne soit illusoire.

Vas-y. Fais-le.

L'obscurité prête à chaque objet une extrême immobilité. La fleur, à l'appui de la fenêtre, est aussi fragile qu'un flocon. Sous l'escalier, Marie s'accroupit, tire à elle la caisse de journaux et en extrait ceux datés du 13 au 26 juin. À peine son cœur bat-il, sinon dans la crainte qu'Alain ou Denise ne la surprennent et ne l'interrogent. Elle n'allume pas, feuillette les pages bruisantes à la froide lueur de la lune pleine. Dans le numéro daté du 22, elle retrouve le compte rendu des obsèques de la jeune femme. Elle s'appelait Claire Fombeau, vivait avec son père et sa petite fille de six mois à Beuvron-la-Mercy (Maine-et-Loire). Était employée comme gardienne de parc. L'entrefilet est illustré d'une mauvaise photo où se distingue un visage féminin encadré de longs cheveux.

Beuvron-la-Mercy n'est qu'à une centaine de kilomètres d'ici. L'errance a été une route vaine, un de ces jeux où l'on marche à reculons sur ses propres traces.

Marie a replié les journaux et repoussé la caisse. Désormais, le silence est aussi profond et noir qu'au bord d'un étang. L'être dans le fossé n'avait pas plus de visage que le fœtus avorté. Un mort aussi anonyme et indifférent que ceux des guerres lointaines. À cause de ce vélo rouge et naïf, Marie avait imaginé un gamin, un fou de courses et de Tour de France. Oui, il ne tenait pas sa droite, pédalait encore dans la descente, fonçait comme un sourd. Rien à faire. Il aurait eu un accident un jour ou l'autre. Ce récit, son mensonge s'éparpillent en morceaux déchirés, en lettres illisibles. Cendres ? Non, rien. Il n'a jamais existé.

C'est d'elle qu'il s'agit. De Claire. Laquelle est allée à la rencontre de l'autre pour mêler en un confluent leur vie et leur mort ? Marie entre dans l'ordre d'une justice cachée. Sa vie en gage. Quelque chose frissonne, elle a froid tout à coup. Ses pieds nus, peut-être ?

— Maintenant, je sais, chuchote-t-elle en collant son front à la vitre.

À la fois mystérieuse et offerte, déjà familière, la cour s'étend sous la molle clarté des belles lunes d'été. Sans doute Marie pourrait-elle rester ici. Avec ce garçon. Ce serait une possibilité, une vie par défaut mais consentie. L'orgueil du courage quotidien, assourdi, étouffé même, tant il est invisible... Un amour frustrant de cœur et de corps. Elle se consolerait avec sa seule générosité, se donnerait pour qu'Alain trouve en elle le repos et la force. Elle l'aiderait à affronter les dettes, les crédits béants, le

retour à l'usine, les étables vides. Et l'espoir, chaque jour, amenuisé. Ils se lèveraient tôt. Chaque matin, mal débarbouillés de sommeil, entre l'évier et la table, ils se diraient au revoir avec un baiser qui ne réchauffe guère et un café tiède. Cet amour-là serait du pain pour la route. Ni bonheur vrai, ni devoir aveugle, juste la gaieté requise. Et peut-être qu'à force d'à peu près viendrait une amitié entre les silences faciles et les phrases ordinaires. On se fait l'un à l'autre, on s'use au quotidien et le cœur élimé ne souffre qu'à peine.

Elle se laisse aller à cette rêverie douce-amère. Elle ferait de son mieux, il ne poserait pas de questions ; elle s'arrangerait avec ses remords et ses meurtrissures. Ils tenteraient de continuer à vivre ici, des bêtes, de la terre, du soleil qui se lève tous les jours sur le même horizon.

Elle a ouvert la porte un long moment et se tient sur le seuil. De temps en temps, des cris de bêtes mystérieuses fusent dans l'obscurité. Elle marche pieds nus dans la cour. Derrière la maison, il y a un champ de maïs que la sécheresse met à mal. Rien ne dort tout à fait dans la nuit d'août. Frôlement, froissement d'insectes et de feuilles, chiffonnement de lattes meurtrières, battement d'ailes invisibles, danse agitée de chauves-souris, et la palpitation humide de l'aube proche.

Le glissement feutré de jours à peu près semblables, les menus événements, la montaison des blés, les tomates chaudes pruinées de poussière à cueillir avant le déjeuner empliraient sa vie plus sûrement, lui semble-t-il, que les rendez-vous importants, les clients à séduire, les coups d'adrénaline et de téléphone, les voyages de dernière minute. Elle joue avec cette idée-là et la caresse. Se rappelle l'odeur moite d'Alain ; frissonne. Oui, telle est la tentation de Marie : régler sa dette absurdement, à un autre. Vivre mal aimée, se bricoler une existence au hasard. Se dire « quand même » pour continuer. Jouer au « c'est pas si mal », « c'est mieux que rien ». N'être jamais soi. Jeter par terre la coupe précieuse.

Camper sur son cœur brisé ainsi une ville bâtie en hâte au bord d'un lac salé.

C'est fini. Elle a eu peur du sang de la chair ouverte, de l'autre et d'elle-même, de sa lâcheté, du vide et de la nausée. Peur de la vie bien plus que de la mort, là où Claire l'attend. Le corps de Marie se dilate, son cœur prend toute la place de l'horizon. Elle a croisé ses mains sur sa nuque, relevé ses cheveux ; son pas est dansant. Liberté neuve de l'air au petit matin.

Je pars. J'arrive.

25 août 2003

Le déjeuner est lent et silencieux ; Marie n'y prend pas garde, remue des pensées, prépare sa décision. Quand la table est débarrassée, elle se lève, fait chauffer de l'eau, verse un café clair dans les verres en Pyrex et s'assoit à côté d'Alain. En se poussant pour lui faire de la place, il lui sourit, à la fois complice et péremptoire. Lui prendra-t-il la main ? La mère a posé sa cuiller sur la toile cirée et les considère tous deux. À cette heure il fait si chaud que même les mouches sont fatiguées. Leur bourdonnement continu s'alanguit, et le reflet blanc de la cour éblouie de soleil blesse les yeux à travers la vitre. Comme d'habitude Denise énumère les travaux de l'après-midi.

— Tous les haricots sont cueillis. Je te montrerai les sacs pour la congélation, annonce-t-elle à Marie.

Un grand bac blanc aussi profond qu'un sarcophage a remplacé les bocaux Le Parfait avec leurs rondelles orange. Marie ne boit pas de café. Des fourmis s'abreuvent aux gouttes tombées de la cuiller. La jeune femme puise dans leur manège un étrange réconfort. Les coudes sur la table, les mains jointes à la hauteur des lèvres, elle répond :

— Je pense que je n'aurai pas le temps de terminer les haricots. Je pars ce soir.

Épaisse est la chaleur. On mesure ses gestes pour s'y mouvoir ; cela ôte le goût de la surprise ou de l'émotion. Alain s'est figé. Les mots, pierres tombées dans un puits, éveillent un remous, des vibrations heurtées de bord à bord avec une violence croissante.

Pourquoi ? Où tu vas ? Tu ne m'as rien dit ; c'est toi qui es venue, cette nuit ! Alors ça veut dire quoi ? Au revoir ? Tu t'es foutue de moi ? Tu savais que tu partais, hein ? Tu vas revenir ? Quand ? Qui t'appelle ? Tu ne peux pas faire ça. Plus maintenant !

Bien sûr, il ne dit rien. Il ne saurait par où commencer. Il baisse la tête, humilié. Son cœur bat à coups noirs et secrets. Denise s'est levée. Lentement, sa douleur dans les reins s'est réveillée. Elle plante ses yeux myosotis étrécis dans le visage de la jeune femme, un filet de regard entre rides et paupières qui ne lâche pas prise, scrute puis renonce.

— C'est comme tu veux. Tu es assez grande pour savoir ce que tu fais.

Marie hoche la tête. Lui montent aux lèvres des paroles machinales. Les remercier de l'avoir accueillie, aidée à remonter la pente. Il lui faut être raisonnable, rentrer chez elle, chercher du travail, reprendre le fil du quotidien. On l'attend, on doit se demander ce qu'elle devient. Mais elle ne les oubliera pas. Non. La mère reçoit ce flot d'amabilités sans broncher, comme un présent trop luxueux, inutile, un cadeau qui la mettrait à distance et dont elle se tient quitte.

— Je vous laisse, les jeunes. Tu viendras me dire au revoir, petite.

Dans sa voix, qui n'entendrait à la fois le regret et le soulagement ? Son verre teinté de café reste sur la table. Sans qu'elle le veuille tout à fait, le battant de la porte claque derrière elle. Ensemble, Alain et Marie suivent des yeux son pas de vieille alerte.

Alors, Marie se lève à son tour. Debout derrière Alain elle se penche et enlace ses épaules. C'est un gamin avec une odeur d'homme.

— Pousse-toi. Il fait trop chaud.

Elle recule. Le corps d'Alain s'appuie lourdement sur la table. Sa tête s'est enfoncée dans ses épaules et il contemple son verre à moitié vide. Est-ce que c'est sa faute à lui ? Est-ce qu'il l'a déçue ? Pourtant elle est bien venue le chercher, quand même, et dans sa chambre, encore. Il ne veut pas en parler, ne veut pas savoir. Il est tombé sur une fille qui couche, voilà tout. Il est trop bête, aussi. Il croyait autre chose. Ce qu'on n'a jamais. Ce qui ne vient pas. Ce qui n'existe pas, sauf tant qu'on a une mère et pour ceux qui croient au Bon Dieu.

— Il faut vraiment que je parte, lui chuchote Marie. Il y a quelque chose que je dois faire depuis longtemps. Je n'arrivais pas à me décider, mais maintenant c'est le moment. J'ai trouvé le courage, tu vois.

Elle se rassoit, étend la main sur la toile cirée près de la sienne à lui, immobile. Bientôt deux heures. L'étales de lumière suspend le temps, fige les objets, récuse l'ombre. Le géranium à la fenêtre : une tache sanglante. Les angles sont plus aigus, la poussière est désespérante. Le corps, moite.

— Je voulais te dire... J'ai bien aimé. Enfin, pas seulement cette nuit (surtout pas cette nuit, songe-t-elle dans un éclair d'ironie), mais, tu sais, quand on parlait. Le temps... ensemble.

Une colère tourne en lui, amère, impuissante, les cent pas rageurs d'un prisonnier innocent. Il regarde Marie, devine ses cuisses sous la jupe, le velouté du genou. Elle est belle. Mais il ne s'agit plus de cette beauté meurtrie de petite sœur qui l'avait touché au premier soir quand, à la suite de la mère, elle avait franchi la porte. Oui, c'était ça, ce qui lui avait plu : cette beauté fraternelle d'humilié, d'enfant épuisé, l'idée qu'ils feraient halte ensemble et s'aimeraient d'être également dépouillés d'avenir. Une beauté qu'il croyait pouvoir prendre sans crainte, avec sa gaucherie et son démon.

— Alors pourquoi tu dis ça si tu pars ? Je t'ai dit, tu travaillerais à la laiterie. On aurait une vie à nous. T'avais compris quand même ?

Elle dit oui. C'est vrai, elle a eu cette tentation morose d'une existence où la souffrance s'éteindrait peu à peu dans le constant reniement du désir.

— C'était un rêve, Alain. On faisait comme si, on jouait. Je crois que j'étais heureuse. Tu ne sais pas qui je suis. Je ne peux pas te le dire.

Il n'a pas envie d'entrer dans son secret. Juste de la posséder de temps en temps, de la plus simple manière, et surtout de vivre en compagnonnage. Il voudrait qu'ils se tiennent à deux contre les vents contraires, pour que prenne sens la fuite des jours, pour exister dans ses yeux. Elle serait la revanche et l'exutoire de ses défaites. Il veut une femme qui ne veut que lui. Et surtout pas le bonheur. Ou l'amour. Enfin ces mots qui chantent à tue-tête, stupides comme des moineaux. Mais qu'en sait-il ? Émois, manques et désirs s'agitent en lui, pauvres bêtes insensées, sans paroles, sans poèmes. Chaos.

— Tu t'amusais.

— Non. Enfin pas comme tu l'entends.

— Ah bon ?

Son rire est bref. Il avale le café, pose le verre et s'essuie la bouche d'un revers de main exagérément vulgaire. Bien en face. Il est en colère, une brume rouge lui emplît le cerveau, brouille ses idées.

— Je ne voulais pas te faire de mal.

— Tu te crois capable de me faire du mal ? T'es une vraie conne, en plus !

Marie soupire. Pourquoi les gens se mentent-ils ? Pourquoi déguiser son cœur ? Quel gaspillage !

— Alain.

— Merde !

Sa chaise est tombée avec fracas quand il s'est mis debout. Il tient toujours son verre, le jette violemment à terre. Une deuxième fois, il hurle :

— Merde !

Il a empoigné le siège et le fracasse contre le sol. Dans le silence qui suit, très loin, une tourterelle lance à deux reprises un chant inutile. Marie s'est approchée. Elle n'a pas peur, au contraire. Une paix étrange descend sur elle et l'habille d'une tranquillité presque solennelle. Elle pose sa main sur l'avant-bras du jeune homme.

— S'il te plaît, écoute-moi. Ne gâche rien. Souviens-toi juste de ce qui a été. Ne cherche pas à savoir. Ne me connais pas. Je t'aime bien, Alain.

Ce sont des paroles murmurées, douces, trop douces, semblables à celles qui endorment les petits enfants. Il n'écoute pas, ne peut pas écouter. Marie a levé les yeux, elle tend son visage comme à un souffle d'orage. Il prend le temps de la regarder. Il voit des joues hâlées, les tempes étroites, le front un peu trop haut, déjà griffé de lignes chagrines, la splendeur nue des épaules. Évidemment, elle se croit trop belle, trop bien, trop... jusqu'à ce regard indéchiffrable à force d'être transparent et qui le défie muettement de la retenir.

— Alain, je ne veux pas que tu sois malheureux. Je ne peux pas te dire ce qui se passe, où je vais. Ça te mettrait dans une situation impossible. On a eu de bons moments, tant mieux. C'est tout. C'est fini. La vie, quoi.

Il s'adosse à l'évier. Elle lui fait face, lui a posé les mains sur la poitrine. Décontenancé, le chat s'est glissé entre les débris de bois et de verre brisé pour sauter sur la table et les considérer avec gravité. Marie appuie son front contre l'épaule d'Alain, elle parle toujours dans une sorte de transe : les mots palpitent telle une petite flamme jaune qui se fraierait un chemin têtu dans le noir.

— J'ai fait quelque chose, tu comprends, Alain ? Une de ces choses après lesquelles on ne veut plus vivre comme avant. Quand on a mal, on fait des trucs étranges. J'ai été lâche. Immonde. Dégueulasse. Je me suis enfuie. J'ai menti, tout à l'heure : il n'y a plus rien derrière moi. Je ne cherche pas de boulot. Je ne rentre pas chez moi.

Les mots meurent sur ses lèvres, se tarissent. « Tais-toi ! » Au fond que veut-elle ? Réparer ? Payer sa dette à la société ? Se dénoncer ? Être jugée ? Il ne s'agit plus de lâcheté, de fuite ni d'elle-même, mais du fait irréductible : l'irréremédiable disparition de Claire Fombeau. Marie frissonne, enfouit son visage dans la chemise du jeune homme, se blottit contre son corps pour fuir ce vertige, cet attrait du vide qui la submerge et ne lui accorde que le droit de se haïr.

Mais Alain ne l'entend pas plus que le grondement des tracteurs sur la route derrière ; pas plus que l'inlassable confiance des mouches ou le froissement des rideaux dans le courant d'air. Il ajoute cette déception à d'autres amertumes, savoure cette nouvelle tristesse qui altérera chacun de ses souvenirs.

— Pousse-toi, je t'ai dit. Tu me donnes chaud.

Avant même qu'elle ait pu s'écarter, il répète dans une colère redoublée :

— Pousse-toi. Tu colles. Tu sues. Ça me dégoûte.

— Alain s'il te plaît...

— Fous le camp ! C'est simple, non ? Fous le camp !

Il l'empoigne par les épaules et la repousse avec violence. Déséquilibrée, projetée en arrière, Marie chancelle, tend la main, s'agrippe au bras d'Alain. Il se dégage, brutal, emporté par ce chagrin qui justifie soudain toute sa fureur. En un instant, il la voit tomber, le coude dressé devant le visage, les cheveux défaits. La dérouté du corps entier enfin livré, enfin vaincu. Il jouit brièvement de ce regard désarmé qui n'a encore ni peur ni mal. Elle est déjà à terre, à ses pieds quand il décoche les derniers coups qui achèvent sa rage.

Le chat file par la porte entrouverte, et dans le silence leur parviennent la rumeur froissée du grand

laurier, des bourdonnements, les petites voix râpeuses de l'été.

Il s'est penché, la relève et la prend dans ses bras. Plus de tendresse qu'au lit partagé. Des éclats du verre brisé tout à l'heure font saigner le visage. Il a frappé au ventre, ça fait mal ; une nausée et des élancements. Ils se taisent encore. Marie ne pleure pas, elle reprend son corps peu à peu ; chaque mouvement éveille une douleur, une meurtrissure. Juste ce sentiment entêté, triomphant, d'être vivante. Il l'assoit, lui tend un linge humide, des glaçons, balaie les débris, repousse dans un coin les morceaux de la chaise. Aux toilettes, elle vomit dans un spasme. Il l'attend derrière la porte, lui essuie les lèvres. Elle ne le déteste pas, ne repousse pas ce bras autour de sa taille. Elle voit le petit garçon qui voudrait se faire pardonner. Il écarte ses cheveux, passe sa main sur la joue meurtrie. Je vais avoir un bleu. Elle grimace. Dans un tiroir, il cherche une pommade. Ils devraient recommencer à se parler, non ? Il la regarde boire le verre d'eau qu'il lui a donné. C'est elle, à nouveau, la petite sœur vulnérable du premier soir. Il s'émeut de son amour pour elle. Elle voit briller ses yeux, et le pli implorant des lèvres.

— Marie, ouvre-moi ! C'est moi, ton papa – papounet, ma petitetoute, mon bébé. Ce n'était rien. J'étais en colère. Ouvre cette porte. Je ne t'ai même pas fait mal. Hein ? Est-ce que tu peux me dire en face que je t'ai fait mal ?

Les yeux fermés, les volets clos, pas de lumière ; les battements de son cœur au galop. Les poings et les lèvres serrés. Je n'ouvrirai pas cette fois-ci. Il suffit de ce battant, de cette planche en bois pour être à l'abri, étouffer les cris de son père aussi sûrement qu'une longue distance, une vaste plaine. Plus que les coups – ces gifles lancées de toutes ses forces d'homme vaincu –, elle craint son amour, ses mots et ses soupirs, ses hoquets muets, ce désir béant, incompréhensible. Je déteste son amour. À la longue, pourtant, elle ouvre la porte.

— Tu me fais de la peine, murmure-t-il. Tant de peine !

Il tend la main.

— Ne me touche pas.

Elle ne prend pas la peine de répondre, ni même de se détourner. Déjà, elle s'en allait.

— S'il te plaît, répète Alain. S'il te plaît !

Peut-être un pardon supplié, peut-être des larmes ou des baisers. La pitié, c'est un précipice. Rester, consentir seraient la punition et le secret de Marie. Une vie médiocre, un amour frustré, des coups forcément, une expiation radicale. Donner sa vie. Non pas sa mort, mais sa vie tous les jours s'écoulant d'une blessure cachée. Est-ce que je ferais ça ? C'est un pauvre garçon, un brave garçon. Si ce n'est pas moi, il n'y aura personne, pas une femme pour vivre avec lui. Une longue patience, aucun espoir.

Un oiseau traverse vivement le cadre de la fenêtre. Ce mouvement l'éveille. Tout à coup, Marie se souvient.

Claire. Claire Fombeau. Elle m'attend. Et cela encore, qu'elle n'ose s'avouer, une palpitation incompréhensible : elle me sauve.

Marie a un grand sourire, et le garçon y voit un pardon, peut-être un rendez-vous.

— Tu peux me conduire à la gare ?

L'amour des solitaires est immobile et dangereux, de vrais sables mouvants. Alain s'est penché, a caressé la joue de Marie où le sang séché forme de petites croûtes brunes. Il dit oui. Il ira avec elle à la gare. Mais ce n'est qu'un au revoir. Elle reviendra, n'est-ce pas ? Sinon, il ira la chercher. N'importe où, ma chérie, n'importe où.

26 août 2003

— L'Yprée, ça vous irait bien.

L'homme s'est redressé, l'index pointé sur un papillon jaune ; il attend l'approbation de Marie.

— Ah ?...

Domage. Ce nom devrait dire quelque chose à Marie. Elle frissonne – probablement est-ce la fraîcheur du petit matin d'août, déjà une couleur de septembre. Hier, son train est arrivé peu après le départ du dernier car pour Beuvron-la-Mercy ; elle a passé la nuit à somnoler sur un banc de la gare routière. Les chauffeurs l'ont réveillée. Ils vont et viennent en petits groupes qui s'interpellent. Leurs voix réchauffent le petit matin, aussi sûrement que les gobelets fumants qu'ils tiennent à la main. Elle s'est levée d'un bond et s'affaire, les mains gourdes, à serrer les lanières du sac à dos. Elle fait semblant. Mais ne sait pas de quoi.

Bleue la brume venue du fleuve flotte au-dessus des hangars, des parkings vides, de l'asphalte luisant de rosée et de froid. Marie se dirige vers l'étroit bâtiment où l'on vend du café, les billets, les journaux et du tabac. Elle pousse la porte, pénètre dans un hall vivement éclairé, une salle d'attente déserte. Il y fait bon. Gentille et ronronnante une machine lui délivre un thé brûlant et sucré. Ainsi qu'elle en a désormais l'habitude, elle soustrait mentalement le prix de ce qui lui reste d'argent. Une petite flamme s'allume dans son corps engourdi. Elle parcourt en sa compagnie l'étroite salle d'attente, s'attarde devant les affiches, les horaires, les petites annonces.

Un homme entre avec du froid, et derrière lui l'on distingue les pâleurs de l'aube.

— Salut !

Ce doit être un familier pour lancer ainsi son bonjour à la cantonade. Il sourit en grand car il faut prendre la vie du bon côté quand on se lève tôt, et s'en va serrer la main de l'employé qui ouvre le guichet. Marie répond à voix haute, sans réfléchir puis se détourne. Tiède la dernière gorgée de thé. Elle contemple le gobelet vide, cette trace de sucre au fond ; une vague de sommeil attardé vient lui rompre les reins. Ne pas penser. Prendre un peu de temps au chaud. Elle déchiffre les petites annonces. On cherche des ouvriers agricoles, des nounous diplômées, et un chat gris nuage, tatoué, aux yeux jaunes.

— Et la petite jeune femme, où va-t-elle ?

L'homme s'est approché d'elle, il porte la veste des chauffeurs, sous un gros blouson. Il se frotte les mains avec vigueur, et curieusement, le geste est amical, presque bienveillant.

— Beuvron.

Elle dit cela avec précipitation, et se retourne, souriante. Il fait comme s'il ne voyait pas les écorchures de la joue, et la paupière meurtrie, seulement cette petite lueur inquiète et douce dans les yeux.

— Tiens, c'est drôle. Je vous voyais pas dans un petit patelin. Le trou du... excusez-moi.

Car Beuvron-la-Mercy – Maine-et-Loire. Arrondissement de Saint-Freux –, c'est ça : 8,3 km². 272 habitants aux dernières funérailles. 43 morts en 14-18. 5 en 39. 2 en Indochine/Afrique du Nord. 1 maire. 0 instituteur. 0 médecin. 1 café-bureau de poste-épicerie. 1/21 de curé (il dessert vingt et une paroisses). 72 RMI et RSA. 52 % d'inactifs et retraités. 50 maisons au bourg, 22 fermes. 35 % de résidences secondaires. 1 gîte rural. 1 002 euros de revenu mensuel moyen. 44 ans et 2 mois de moyenne d'âge.

— Donc vous cherchez quelque chose dans le coin, reprend-il en désignant le tableau des annonces d'un mouvement du menton.

Ce n'est pas une question.

— Oui, un emploi.

Une seconde auparavant, Marie n'y songeait pas. Elle s'était imaginée sur une autre rive.

Non. L'argent va lui manquer. Et cela commence à faire peur.

— À Beuvron ? Vous êtes sérieuse ?

Puis il se ravise, car il est un homme gentil, n'est-ce pas ? Son front se plisse, il hoche la tête. Deux rides de souci se creusent dans ses joues. Il sort une paire de lunettes, en frotte les verres sur sa manche et l'ajuste soigneusement.

— Ah ! Par ici, c'est pas facile pour les jeunes.

Il s'est penché vers le panneau, laisse courir ses doigts sur les papiers épinglés. Derrière eux, des gens arrivent, la machine à café bourdonne, la porte va et vient. L'aurore se fait tiède et rose.

— À Beuvron-la-Mercy, voilà. C'est bien ce qui me semblait. Du gardiennage. À l'Yprée. Ce n'est pas dans le village, mais sur la route de Dissay. Ça vous irait bien.

— Pourquoi ? C'est une drôle d'idée.

— Parce que c'est joli ! C'est un parc, il a été complètement refait. Deux ans de travaux, il paraît. Ils ont ouvert à Pâques avec une expo d'art, de photos, je crois. La gardienne a eu un accident. C'est sûrement payé avec un lance-pierre mais vous serez logée. Et quelque chose me dit que vous en avez besoin.

Il a replié ses lunettes, et considère Marie avec une gravité inattendue. Que sait-il ? Fugitive, coupable, cela se voit-il ? « Je dois me cacher. » Aller à Beuvron n'est-ce pas une folie ? Et pourtant n'est-elle pas ici pour prendre ce car ? Qu'espère-t-elle ? « Retourner sur les lieux du crime. Je ne sais pas pourquoi et pourtant je ne peux pas faire autrement. »

— Vous devriez essayer. Vous savez ce qu'on dit, qui ne tente rien n'a rien. Beuvron-la-Mercy c'est mon secteur. Je vous emmène. On part dans vingt-deux minutes.

Son portefeuille est en cuir marron élimé et taché. Il ne l'ouvre pas souvent, le garde dans une des poches de son treillis, celle qui se boutonne par-devant. Sa carte d'identité est périmée, son permis de conduire désormais inutile. Ni carte bancaire ni timbres. Juste les billets nécessaires pour l'épicerie. Des feuilles arrachées d'un carnet avec des noms de plantes. Une photo de Claire, à l'école, elle a peut-être six ans, un pull rouge, un chemisier à col rond. Il se rappelle que sa femme avait tricoté ce pull, au point mousse disait-elle. Il s'en foutait bien du point mousse et c'est resté coincé dans sa mémoire, stupide petite bête piégée et souffrante.

L'autre photo est celle qu'il a découpée dans l'avis de recherche, elle est pliée en deux, dans le sens de la largeur, proprement. Il la regarde de temps en temps. Ce n'est pas un véritable portrait, mais un agrandissement du visage de Marie Lesbre prise dans un groupe. Puis, il replie le papier, le met à la place où il sait le retrouver. Dans sa poche, avec son portefeuille, il garde aussi sans savoir pourquoi une cartouche usagée.

II

1

Marie n'écoute pas ce que disent les noms de lieux. Elle ne les entend pas rêver, évoquer, égarer, décevoir. Quand le cœur est moins encombré, les noms parlent tout seuls, aux pliures des cartes routières, au tableau d'affichage de petites gares étourdies. Elle l'avait lu sans y prendre garde. On lui a dit sans qu'elle l'entende : l'Yprée. Pas plus de bruit que cela. Elle s'est endormie dans le car. Elle va dormir pendant cent ans ou à peu près, le temps de rejoindre cette histoire qui va devenir la sienne.

Le domaine de l'Yprée s'étend sur moins de vingt hectares à cheval sur les territoires des communes de Beuvron-la-Mercy et Dissay. Il est exactement situé au lieu-dit La Mercy. Entre Maine, Anjou et Touraine, l'endroit est secret, frontalier, loin des grandes routes et des fleuves, mais bien desservi par les cars rouge et bleu du conseil général.

De la maison, il ne reste qu'un énorme colombier rond, coiffé d'ardoises en écailles, et une conciergerie à colombages. Au début du xx^e siècle, un incendie a réduit en cendres jusqu'au souvenir du château et des dépendances. Cent ans plus tard subsistent un mur interminable, des arbres immenses et le tracé italianisant d'un jardin en terrasses. Ni charmilles, ni glacis ; des bassins comblés de vase, des champs, des jachères et un vaste pâtis où rêvassent cinq ou six vaches noir et blanc... Le mur est, ici ou là, effondré. Parfois, un tracteur dégage un morceau brisé de balustre, imprécis et songeur comme un débris antique.

Deux ans auparavant, un homme riche appelé Maury a acheté ces dix-sept hectares clos de murs. Le bien est original et surtout défiscalisé, dans le cadre d'une politique européenne de réhabilitation des parcs et jardins. C'est moins cher que les vieilles pierres, moins fragile que les voitures de collection ; cela le change des sculptures gonflables et des acryliques 1970.

Au printemps, Maury, en bottes et veste huilée, arpente son acquisition. Il a soixante ans et on dit de lui qu'il est un homme de poids de toutes les manières. Avec des poches sous les yeux, la chair soignée, abondante et encore ferme, il exsude une puissance secrètement minée. À force de connaître les règles et les non-règles du jeu, l'ennui le gagne. Et cependant rien de plus impossible que de quitter la table. Dans sa main comme d'habitude, les cartes sont bonnes. L'excitation bat machinalement à ses tempes. Passe. Manque ?

Oui, tout devrait s'arrêter en avril. Maury marche, solitaire et souriant, à son insu. Le jardin a la grâce ébouriffée d'une petite fille au réveil, son appareil défait. Un endroit avec du lilas comme en banlieue – bleu au soleil, violet à l'ombre –, lui chuchotant qu'*il existe encore des noisetiers*, des chênes frisés, le repos d'une province naïve. Il caresse ces jolies images qui n'empêchent pas de réfléchir. Différentes propositions pour rentabiliser l'Yprée lui ont été soumises. Un parc animalier ? Un conservatoire de plantes improbables, coloquintes et giraumons ? Un musée en plein air ? Un parc d'art

contemporain ? Une salle verte de théâtre ? Une serre de papillons amazoniens ou de sauterelles polynésiennes ?

De quoi a-t-il envie ? Il est parvenu au verger : arbres tordus ; pommiers douloureux, leurs branches écartelées sur un fil de fer. À cette saison, on ne peut distinguer les moignons morts des rameaux vifs. Maury soupire. Il connaît bien cette tristesse, le vieux démon qui lui ressemble comme un frère, l'ennui des désirs assouvis.

Ainsi en ces petites aubes où il se réveillait dans un lit étranger avec une fille dont il cherchait le prénom en ouvrant les yeux. Plus de plaisir mais les ennuis à venir. Et surtout ce qu'il n'avait pas considéré mais pèse désormais dans sa poitrine : une dispersion de l'être. Qu'elle dorme ! Il y a des bruits au-dehors, une porte qui claque, des voix inconnues. Et cette odeur suave jusqu'à l'écoeurement de draps remués et de cheveux répandus. Il se levait, rassemblait ses vêtements. Le soulagement venait en s'habillant. Il embrassait la fille dans son sommeil, et dans l'escalier, soudain, vif, heureux, était rendu à lui-même. Il gagnait la rue avec allégresse, remontait gaiement les boulevards luisants de pluie.

Les chiffres ont toujours le dernier mot. L'Yprée sera restaurée, en respectant le tracé historique afin de bénéficier de l'approbation des inspecteurs du Patrimoine et des Monuments historiques. Des expositions d'art seront organisées une fois par an, afin d'attirer le public, et de conforter la posture de Maury en mécène de la création contemporaine. Les deux opérations sont à la fois prestigieuses, sympathiques et fortement dégrevées d'impôt. La première exposition, inaugurée en mai 2003, présente les œuvres d'un photographe aussi célèbre que contesté, Luis. La restauration du jardin avait été conduite par un paysagiste légendaire, Gaspard Davrière.

26 août 2003

Gaspard Davrière vole au-dessus de ses jardins ; cousus bout à bout, ils forment un pays, une toile immense tendue aux berges de l'horizon. Les étangs, les glacis, les drèves et les bosquets se déploient comme une vivante étoffe vert et or, brodée et fleurie. Mais, sous l'invisible effet d'un grand vent, ces tempêtes traversant le vide, elle s'effrange à l'ourlet, s'effiloche, se déchire, se défait en fils soyeux, en brins de lumière rouge ou bleue. Alors, Gaspard s'élance d'un bout à l'autre, pauvre araignée dont la toile serait percée. Péniblement, il tire un fil extrait de lui-même, reprise et ravaude. Encore là et là, et là, d'autres trous, d'autres accrocs. La toile va se rompre, elle n'est plus que lambeaux tenus ensemble par une résille frémissante. La bouche de Gaspard est desséchée, ses mains, ses bras tremblent d'épuisement. Tout autour de lui tourbillonne une charpie mordorée avalée par le néant. Il distingue encore quelques pièces intactes, s'y précipite. Non, plus rien : ni floches, ni brins, ni toile. Il se débat et le fil s'allonge, s'étire. Tout son corps se dévide. Ultime filament. Le noir.

Gaspard Davrière ne dort plus. Profonde est l'obscurité de sa chambre d'hôtel parisienne. Il porte la main à sa poitrine pour apaiser l'animal affolé qui vit là. Un cauchemar, voilà tout. Calme-toi. Il abaisse ses paupières afin d'habiter ce vide. Il pourrait chercher la lampe à tâtons mais craint sa maladresse. Son corps est devenu très encombrant. Juste se ramasser sous le drap solitaire.

— Gaspard, viens faire un câlin à maman.

Pelotonné contre sa mère, son visage dans les plis de la robe. Ils s'aiment. Il ne sait pas ce que cela signifie, sinon la douceur de sa peau mêlée au chantonement des filaos, la chaleur égale du sable sous ses pieds nus et la tendresse inépuisable. Ils s'aiment. Ils jouent sur la plage, parlent ou se taisent. Elle dessine son visage du bout des doigts. Mon petit garçon a un grand nez ! Il rit, s'échappe, elle le laisse aller et le suit des yeux, l'offre à l'ivresse de vivre. Elle rit tout le temps et cela saupoudre d'or son univers d'enfant. Des montagnes arrondies encerclent le lagon. Là-bas, un lointain de cannes, un ondoisement vert et luisant. Il écarte, écarte ses maigres jambes et se penche jusqu'à faire tourner la terre. Le lagon est-il l'eau du ciel ? La maison marche sur son toit rouge. Il tombe, chavire. Maman est là, elle le saisit et l'emporte en dansant. Tout à l'heure il s'endormira dans sa tendresse fraîche et ombreuse. Que savait-il alors de l'indifférence à venir des soleils de midi ?

C'était le refrain d'une chanson. *Je veux être un homme heureux*. Il l'a été. Dans la lignée de sa mère, un fondateur de paradis. Je suis un jardinier. Il a quitté l'île de l'enfance, il croyait au bonheur, il l'a fait. Il a dessiné des parcs somptueux pour Républiques et familles royales, des jardins publics où toutes les femmes sont belles et les clochards, célestes, des balcons pour les forêts, des bois jardinés. On l'a aimé. Il ne s'en étonnait pas ; ç'avait toujours été ainsi. Il est très grand, maigre, maladroit et gentil.

Dans les photos de groupe, il se tient de côté, légèrement penché, et souriant. Il n'a l'air de rien parce qu'il est toujours gai. On lui pardonne son talent à cause de sa naïveté. Il croit aux clairières et à leurs félicités, à la lumière inépuisable.

(Le chuintement d'une voiture dans la rue l'a tout à fait éveillé. Machinalement, ses doigts lissent le drap ; il n'y a personne avec lui. S'il se lève, il doit faire très attention.)

Le temps passe. Gaspard n'y prend pas garde, il croit l'avoir de son côté. Ne plante-t-il pas des arbres ? Ne tient-il pas en respect la sauvagerie des choses ? Aux jardiniers manque souvent le sens du désastre. On lui commande des enclaves municipales à toboggans en plastique fluo, des aires de repos dans des lieux où le repos est impossible. Il accepte tout, il dessine : tranches dérisoires de nature forcée, mensonges impuissants à dissimuler les champs industriels, les moissons noires de panneaux solaires, le paysage labouré de routes, loti en zones d'activité et en parkings. On lui demande des exploits : rivières détournées, arbres séculaires transplantés, labyrinthes éphémères et terrifiants, gazons toujours verts, centaines de fleurs épanouies pour trois jours de vanité.

Et, désormais, peu à peu, la marée montante de cet autre chagrin.

(Debout, quelque part. On dit le noir, ce n'est pas vrai. Non. Une absence. Le néant immédiat et tout à sa place. Son corps plus seul qu'une île. Gaspard ne sent rien. Où est-il ? Quelque part des objets, des meubles, des angles, des choses ennemies retenant leur souffle. Je me suis perdu. Pour la dixième fois il tend les mains, cherche le mur qui devrait être là et n'y est pas. Sa jambe droite heurte le lit. Les paumes en avant, la porte est à droite. À droite. Tu es dans ta chambre, ne t'affole pas. Pas de porte, ni de mur. De combien de pas a-t-il progressé ? Debout, quelque part.)

Un jour, on perd ses clés ou ses gants, on cesse d'être amoureux ou de croire en Dieu. Un jour, Gaspard n'espère plus que les jardins puissent sauver le monde, à peine consoler les pauvres le dimanche. Mais il est célèbre et riche, et cela tient chaud quand on se découvre nu. Alors il s'amuse à faire des effets ; il se déteste, on l'applaudit. Je suis un maquilleur. Bientôt, j'enverrai des jardiniers peindre les roses, teindre les pelouses. Personne ne lui résiste, c'est à pleurer. D'abord, il sait ce qu'il tue : l'esprit du lieu. Puis il l'oublie. Les plantes soumises, filles trop sages qui, pourtant, consentiront au reste dès le premier baiser. Il prodigue l'eau et l'engrais, pille les serres, taille follement. Savoir-faire et volonté. Ni semaison ni silence. Parfois il se répète, toujours il se vend, absurdement cher pour se convaincre de sa valeur et se haïr deux fois plus. Quelque chose le regarde et ricane.

Finalement sa catastrophe est une « espèce de solution ». Pas de meilleure raison pour se mettre en vacance – à l'éternel singulier. C'est encore un secret. Au-dedans de lui seul il ausculte sa peur, sonde la blessure avec le plaisir doux-amer d'un homme trompé qui regarderait sa femme s'habiller pour un autre.

Donc, en 2001, il a accepté un dernier chantier : l'Yprée. Maury l'avait prévenu, il y aurait une exposition pour inaugurer le parc. Des photos de Luis. Allez le voir. Vous comprendrez. Gaspard se rappelle le vernissage, dans un entrepôt de la banlieue nord : les invités traversent en file indienne d'anciennes zones de chargement des camions, ceintes de barbelés. Ils suivent des murs aveugles et furieusement tagués. Un sol en béton, quelques chariots élévateurs comme autant de trophées empaillés ; partout de la poussière, des amas indistincts de bâches et de ferraille. De jolies femmes y tordent leurs talons très hauts en cherchant quelque chose à voir. D'immenses toiles tendues de haut en bas tiennent lieu de cimaises. Luis a étreint Gaspard dans une effusion fraternelle d'après Caïn.

— Je t'adore, coco. Tu es venu.

Autour de lui, les gens déambulent, incisifs et chuchoteurs. Les photos sont accrochées deux par deux – l'exposition s'intitule *Diptyques*. À gauche, l'image d'un jardin, des enclos de curé, des cloîtres ou des alhambras, des jardins de paradis – un carré, deux traverses, un bassin au centre appelé œil d'éternité –, des jardins chinois et savants, un labyrinthe et des entrelacs de charmes ou de buis, des carrés potagers et leurs cabanes plus étroites qu'un lit, des jardins d'absolu, en roche et sable ratissé et encore d'autres d'immenses paysages songeurs. Ce sont des poèmes, une beauté advenue, la présence écrite d'autre chose, une surface traversée. Le cœur battant, Gaspard en oublie la menace et les reniements. Oui, c'était cela qu'il aimait. Et cela existe toujours. Il y a encore des gens pour vivre le cœur nu.

Il sourit, passe ses longs doigts dans ses cheveux noirs et bouclés qui ne sont plus de son âge.

À droite, une blessure. La chair ouverte ou écrasée, la défiguration, le viol exposé, le déchiquetage de la balle, le flétrissement d'une nécrose, les lèvres violettes de la plaie. Des membres disloqués, un œil pendant, un crâne à vif, des lambeaux indéchiffrables. Parfois une bataille sanglante et visqueuse, un champ opératoire, parfois une balafre ouverte sur un visage ou un sexe, les mains muettes du moribond, l'ultime cachexie et le regard noyé. Rien de clinique cependant dans le regard du photographe, mais la curiosité avide, secrètement sensuelle du badaud. Il tient la main de sa femme, assiste à une exécution, traverse la place à peine éclaboussée de sang et de cris, franchit les grilles du parc pour se réjouir de la douceur de l'air. Au bas-ventre, un plaisir remue, ensommeillé, délicieux.

Une légère claudication ne sauve pas Luis de l'ordinaire : c'est un petit homme gris, aux cheveux ternes, autrefois roux, l'épaule voûtée. La paupière est lourde, l'œil jaune ; il sourit peu. Il écoute la tête basse ; juste une jubilation bien cachée dans la main crispée sur une tasse – il boit constamment un thé vert, très rare et très amer.

Les amateurs s'attardent, ils grignotent avec détachement les petites nourritures du buffet, se penchent les uns vers les autres en se murmurant des choses difficiles. Ils feuilletent le catalogue. Une jeune fille le tient serré contre elle, et cela fait une tache de sang sur sa poitrine.

— Salaud ! Espèce de salaud ! Comment peux-tu faire ça ?

Luis recule d'instinct puis éclate d'un petit rire sec sous l'invective de Gaspard.

— Ça fait mal, hein ? C'est exactement ce que je voulais. Le coup à l'estomac. Si ça donne envie de vomir, c'est bon.

Le projet est simple : à l'Yprée, seules seront exposées sur de vastes panneaux les photos de sang. Elles seront *mises en situation* dans le paysage même. L'œuvre de Gaspard remplacera les images de tous les autres jardins.

— Jamais.

— Tu me flattes ; je vais finir par croire que tu as peur.

— Je suis un jardinier.

Puis il se tait.

Oui, les jardins, comme l'amour ou l'enfance, lui sont un temps séparé, la possibilité de l'innocence malgré la violence du réel. Non. Une consolation dérisoire, inaccessible à ceux qui en ont besoin. Mais ils dispensent cette joie si humaine d'avoir mis au monde un ordre, une plénitude intelligible qui approche cette réalité cachée, cette mer inconnue, invisible et improbable où se jettent pourtant tous nos désirs.

Voilà ce qui explose dans la tête de Gaspard. Ses mains tremblent, son cœur bat à se rompre. Je suis de retour. Il ne mourra pas encore. Il ne se laissera pas faire, même s'il n'a plus beaucoup de temps. Si peu de lumière... L'Yprée. L'Yprée, donc, sera son œuvre maîtresse. Enfin la dernière. Il se livrera à l'essentiel. Il s'aime, il sait. Enfin il donnera bien plus qu'il ne prendra, ce qui est juste ; et ce bout de terre, entre ses mains, reflétera le paradis. Il s'est emparé d'une bouteille de champagne, la vide dans leurs deux coupes, en renverse à côté. Il en prend une autre. Il va leur montrer. Les jardins vaincront, la terre sera si belle que les dieux seront jaloux !

— Viens exposer tes petites boucheries quand l'Yprée sera finie... Personne ne les regardera. Je te mets au défi. Tu ne feras pas le poids, en plein air. La vie gagne toujours. Elle mange les cadavres. Tu verras, petite mouche à merde. Tu verras.

Luis ne se fâche pas, une sorte de rire le secoue tout entier. Ils boivent jusqu'au départ du dernier visiteur, se perdent dans le terrain vague autour de l'entrepôt. Ils chantent et rient aux larmes. Larmes. Gaspard vomit dans le taxi du retour. Le chauffeur l'engueule, le jette hors de la voiture. Il est au bord de la Seine, il marche, il tangué. Il sait pourtant. Il a si peu de temps. Tel est son secret. Mais il veut jouer encore, renvier sur le noir. Jusqu'à la dernière lueur. Il attendra le jour pour rentrer chez lui.

26 août 2003

Gaspard vit à Paris, il dort à l'hôtel à l'année, passe le plus clair de son temps dans son atelier, sous les toits d'un immeuble célèbre du boulevard Saint-Germain. Des livres, des tissus, une table, des papiers, des croquis, des plantes. Un chat enfin, de ceux qui ne connaissent que les toits en zinc et les gouttières. Seul ? Oui. Non. Pas d'enfant, ni de mariage, ni d'amours déclarées. Homosexuel ? Cela se saurait. Un homme imprévisible, du goût pour le sérieux et les gamineries ; ni cynique ni théoricien.

Il y avait des années qu'il rusait. À force de mentir au destin, peut-être celui-ci se laisserait-il ? Il vivait à plus petits pas, contraignait ses mouvements. Tant que le diagnostic n'était pas posé, on pouvait croire à la fatigue, à une distraction, un virus. Dans le cercle étréci de ses nouvelles habitudes, presque rien ne changeait. Mais, en 1999, au milieu du printemps, Gaspard avait su que l'avenir tenait en deux mots :

— *Retinitis pigmentosa*.

(En latin, aussi, fut son premier nom botanique, un bouquet de syllabes à la fois proches et mystérieuses, celui d'une fleur bleue dans un pot de terre cuite).

L'ophtalmo est derrière son bureau, elle fixe Gaspard avec la résolution crispée d'un plongeur débutant qui s'avance sur la planche.

— Cette fois, les résultats de vos examens sont clairs. Il n'y a plus de doute. Je suis désolée.

(Combien de fois va-t-il entendre la désolation d'autrui alors que le soleil se couche pour lui seul ?)

La lumière est tamisée, les fauteuils, confortables. Un vaste bureau, un Léthé sépare le patient de son médecin. L'écran plat, un beau stylo, une sorte de galet en bronze poli. Au mur un tableau abstrait préfigure avec goût et sophistication le sérieux des honoraires. L'ophtalmo est une femme compétente, mesurée, raffinée. Un des meilleurs spécialistes. Gaspard demeure silencieux, abasourdi, encore sceptique. Elle parle longuement. Telle est la procédure pour annoncer les mauvaises nouvelles. Délivrer des vérités fragmentaires, l'une après l'autre, supportables. Expliquer, détacher le malade de sa maladie. La lui présenter comme objet d'étude. Éluder ses questions. Égarer son attention. Le projeter dans un autre temps, un interminable présent. Oblitérer l'avenir, le réduire à la « meilleure qualité de vie possible ».

— Je vous accompagnerai.

Encombré par sa taille, Gaspard a vécu avec son corps comme les armées avec leur intendance : il suivait. Il s'en préoccupait peu ; il avait des jardins à faire.

— *Retinitis pigmentosa*.

Incurable comme la vie. La vue se comprime graduellement. Le noir de la nuit est désormais impénétrable. Les distances sont faussées et le champ de vision se replie, peu à peu, à la manière d'un éventail. Se défier ; maladresses et trébuchements. Des jours inégaux : le monde devient mouvant. Gaspard n'est jamais certain de ce qu'il voit. La vie en pente raide et une déjà-mort en soi, inexorable, jour après jour, tel un cancer ou ces nénuphars dont la taille double tous les ans et qui finissent par étouffer l'étang. Et il faudrait sourire, sourire jusqu'au bout, d'un sourire tremblé, une larme au bord d'yeux sans cils, un sourire de vieux à sa fenêtre n'en finissant pas de dire au revoir à des gens qui ne se retournent pas.

De toute façon, son âme était déjà fêlée. Il devient aveugle au moment où il ne veut plus voir ce qu'il advient des paysages, même des siens. Les hommes en faisaient trop et lui n'en pouvait plus. Il se tient face au miroir de sa chambre ; il ne connaîtra pas son visage de vieillard. Il se dit adieu ; ses yeux sont noirs, profonds et brillants. Il s'interroge. Que cherche son regard ? Que veux-tu ?

Roi nu, homme dépouillé d'enfance, il ne comprend plus ce que chuchotent les arbres. En vain a-t-il parcouru et ses jardins et ce qu'il sait faire ? L'Érèbe a gagné contre l'Éden. Le mal a raflé la mise avec sa complicité à lui. Il n'en rit pas encore. C'est au moins cela.

Pour l'Yprée, était-il déjà trop tard ? Dès sa première visite, à l'automne 2001, il est tombé en amour pour ce petit coin du monde. D'abord, il s'y est refusé ; il ne croyait plus au désir. Les étoiles ne s'éteignent-elles pas ? Il se fâche ; cette maudite espérance a la vie dure. En maugréant, il s'est mis au travail. Il a vécu les mois de cet automne sur place, à la conciergerie. Fébrile, désespéré, timide, hautain, perdu, heureux, rêveur tour à tour. À grands pas il a arpenté ce parc brouillon, trébuché contre ses cailloux, insulté la pauvre terre calcaire qui n'en peut mais. Il voulait une œuvre qui soit une idée immobile et un jardin qui danse. Célébrer l'ordinaire et le rare, et la maîtrise et le laisser-faire. Son art redevenait une conversation amoureuse, des caresses et des colères. Le soin minutieux de l'homme révèle la nature comme l'amour véritable fait naître en l'aimée une autre femme et la même.

Oui, l'Yprée lui poigne le cœur. Il longe le canal bordé de peupliers, funèbres colonnes en ces jours dorés et brefs. Si peu de vent, et les feuilles rondes, jaunes, légers papiers de soie s'envolent, prodiges et sages. Tout chancelle. Il suffira d'une pluie. Pourtant, l'instant n'en finit pas de proclamer une splendeur inaltérable. Sans cesse, sans trêve les feuilles se dispersent : l'arbre est encore d'or, le gazon brodé et le canal habillé de jaune. Il y a un moment, Gaspard a trébuché. Il a failli tomber à cause d'une branche morte qu'il n'avait pas vue. Depuis, il rumine une colère et une humiliation. Bon, il va rentrer. Il est au verger, derrière la conciergerie. L'après-midi décline, une brume cuivrée monte du sol et s'accroche aux branches basses. Si diffuse est cette fraîcheur qu'elle semble venir de soi. Fugace, une ombre passe entre les troncs, se fige aussitôt : la fille des voisins. Elle s'appelle Claire. Elle habite à côté avec son père, un certain Fombeau. Ils ont l'habitude de ramasser les fruits que personne ne prend la peine de cueillir. La présence de Gaspard ne l'en a pas dissuadée. On raconte qu'elle n'a pas toute sa tête.

Lui s'est redressé et voit s'éloigner la jeune fille. Son regard est à nouveau tranquille, non celui de statue ou d'indifférent, non, celui des lointains, que l'on porte sur les amers, peut-être le signe du port, peut-être celui du récif. Mais, déjà, un point de reconnaissance.

Peu après, Maury lui demande les plans : allées droites, chambres de verdure successives ; le verger, un carré découpé en quatre. L'austérité de l'architecture originelle, la fuite rectiligne du canal, les terrasses dénudées, les funèbres buis en pyramides, tout a été conservé, à peine *actualisé* par un choix de plantes à massif semi-sauvages, graminées ou d'espèces que l'on appelle folles. Peu de couleurs ou de surprises ; presque tout est donné d'emblée. Il faut revenir, prendre son temps, consentir à ce presque rien pour approcher le dessein de Gaspard.

— Chiant, c'est chiant. Rien d'autre à dire, proteste Maury en repoussant les plans.

Davrière ne s'est même pas fendu d'une projection en 3 D.

— Vous avez montré ça à Luis ? Je ne vois pas où il va poser ses cadres vides dans ce terrain vague amélioré !

Merde ! Il coûte une fortune ce mec, quand même !

— Et le labyrinthe ? C'est bon ça, les *mazes*, les gens adorent et je n'en vois pas !

Il débarque un lundi matin avec son chargé d'affaires et un Luis plus narquois que jamais. Les travaux allaient commencer, les engins s'ébranlaient, déchiraient la terre brune.

Un corbeau crie dans le ciel rose. Toussaint.

Que le public en ait pour son argent ! Que l'on s'amuse ! Que l'on frémissse ! Que l'on s'égare ! exige Maury.

À leur surprise, Gaspard ne leur oppose pas de résistance. Il consent aux raisons de l'un, aux calculs de l'autre, aux vanités macabres du dernier. Il accepte tout pêle-mêle puis les raccompagne jusqu'à la grille. Il promet et il tiendra, réajustant les plans de l'Yprée, introduisant des chicanes, des boulingrins, des amusoires, des allées en courbe, des bancs sous des tonnelles et des jardins à thème – une préciosité déclinée sur le langage des fleurs, roses blanches, rouges ou jaunes suivant les amours pures, charnelles ou adultères ; fleurs à parfum et légumes maniérés. Ce n'est pas difficile ; il l'a déjà fait ailleurs. Copier-coller. Si cela les amuse.

Il accepte comme on se rend en rase campagne et c'est un mensonge, le va-tout d'un impuissant, le secret et grinçant plaisir du joueur qui perd pour aller au bout de lui-même. N'est-ce pas l'automne ? Les feuilles tombent et les jardins s'effacent. Il n'y aura pas d'œuvre non plus. Une seule faim le tenaille : le silence, la paix, ici, tout de suite ; rien de plus cher.

— J'ai quand même tenu bon contre le labyrinthe !

Après leur première rencontre au verger, Claire s'est apprivoisée. Chaque jour, elle le rejoint et il commence à l'attendre. Elle surgit d'un buisson, ne prétexte rien. Elle est là parce qu'elle en a envie, pas d'autre loi. Elle marche tout près de lui, un pas devant ou un pas derrière.

*Nous n'irons plus au bois
Les lauriers sont coupés.*

Quand elle est heureuse elle chante d'absurdes comptines qu'il ne reconnaît pas. Maintenant, elles grincent dans la tête de Gaspard et l'obsèdent, tel un air de manège, un accordéon qui danse et tressaute pour ne pas pleurer. À jamais absente. Heureusement ? Elle court devant lui, jette des feuilles mortes comme on s'éclabousse, le visage donné au ciel dans un rire éperdu. Il frissonne. Est-ce qu'on aime des gens comme elle ? Elle a glissé sa paume dans la main du jardinier, elle l'emmène au Paradis. C'est ridicule, pense-t-il. Il trébuche à sa suite. Elle lui a bandé les yeux ; le soleil pleut sur sa peau, il ne voit rien, il tombe, roule dans l'odeur des armoises. Et le rire de Claire répond au sien, longtemps, jusqu'au silence. C'est une histoire sans queue ni tête, comme ces chansons à marelle ; à peine une histoire, en fait. Il doit n'y avoir ni remords ni regrets. Une pauvre fille, pareille à ces arbres qu'il faut arracher aussi beaux soient-ils, parce qu'ils poussent au mauvais endroit.

Il a tant de mal à travailler qu'il en regrette sa solitude. Jamais il n'a voulu d'associé. Tout glisse à la nuit, à l'hiver. Férocement, il s'imaginait que le travail suppléerait aux défaillances de l'infirmité. Les dix-huit mois précédant l'ouverture au public et l'exposition, Gaspard tourmente les équipes, harcèle les pépiniéristes, refait dix fois les plans, détourne les allées, se prend de rage, efface tout. Il s'abîme dans les livres, calcule l'improbable, cherche des plantes si rares que cela ressemble à une quête. Seules le soulagent les heures à s'échiner au milieu des jardiniers, à creuser des trous, à praliner des mottes, à se casser le dos, se rompre les bras à force de taille et de bêche. Non, il n'a pas encore renoncé aux perspectives, aux vues échappées. Mais, dans le vent bleu d'automne, à genoux dans les massifs, les

doigts gourds dans la terre, il oublie, se retrouve.

Cent fois il s'est trahi ; les hommes soupçonnent des défaillances, imaginent une dépression ou quelque secret déplorable. S'entend leur patience trop patiente.

— Pardon, monsieur, mais dans cette direction vous aviez dit qu'on ne touchait pas aux *Taxus baccata*. La proportion en serait abîmée.

— Vous êtes sûr, monsieur ? Il faudrait tailler à moins d'un mètre pour ne pas boucher la perspective sur la droite. Vous voyez ?

— Monsieur ? Comme vous voudrez.

Et, sans insister, ils font à leur idée, désolés finalement d'avoir raison. Ont-ils noté que les yeux de Gaspard cillent constamment ? Il hoche la tête à petits coups comme un vieillard afin d'ajuster à la vision centrale le souvenir des côtés. Il coud à sa mémoire ce qu'il a sous les yeux. Il se trompe, il le sait, mais où ? Il s'apprête à faire le deuil du ciel. Plus d'horizon. Il ne peut y croire. Tout lui est honteux, il n'a jamais su être faible.

Il s'est longtemps persuadé que le courage suppléait à tout. Mais pas à la vision périphérique, à la perception du bleu puis du jaune. On s'imagine qu'il faudra mourir, pas que le monde va s'écraser sous nos yeux, se découper, se rétrécir dans un néant. Rêveur dans un labyrinthe, dormeur en son cauchemar, Gaspard craint ce qui existe, si dur sous la main, dérobé au regard : il redoute ce qu'il pressent, tous les égarements.

26 août 2003

La nuit tombe, ou plutôt des lumières s'allument. L'air bleuit, presque palpable et le crépuscule, pendant un moment, est une sorte de brume sur la nuit incertaine. C'est l'heure où l'on se hâte quand on est de banlieue. Des jeunes filles sourient aux mannequins sans tête des vitrines ; tout se désire puis se résigne. Après l'avenue, d'autres rues, leurs rumeurs, les froissements de voix déchirés de klaxons ; tant de bruits et de possibles.

Ce jour-là – et la veille, et le jour d'avant –, Gaspard n'a pas déjeuné, ni travaillé, ni ouvert son portable, ni consulté sa boîte aux lettres. Il est sorti, à cause du soleil par la fenêtre. Puis rien. Les rues sous ses pas. Des livres feuilletés dans une librairie. Il s'est assis sur les marches d'une église. Il a même voulu entrer dans un cinéma, par hasard, pour dormir dans un fauteuil rouge. Longtemps il est resté sur un banc à regarder danser la ville. Il ressemble à ces filles solitaires, immobiles au bord de la piste, et que la musique vient prendre quand même.

Rien à faire, la nuit tombe. Sur les places et les boulevards, on se presse et on flâne, on s'éclabousse dans des flaques de lumière orange ; on vibre aux prémices des mystères nocturnes. Le soir, c'est le temps arraché au nécessaire, la scène dressée, le rideau frémissant ; l'illusion et l'essentiel s'apprêtent. Gaspard s'en souvient. C'était avant que le temps ne se compte à rebours. En huit mois, l'héméralopie a progressé si vivement que, désormais, il craint les rues sans lampadaires, les restaurants mal éclairés, les minuteriers trop brèves dans un escalier inconnu. Il ignorait que les ténèbres étaient l'envers des choses. Il ignorait avoir tant de peurs.

Gaspard descend le boulevard. Il est vivant et voyant encore. L'excitation diffuse de la rue lui fait l'effet d'un alcool ou d'un alléluia. Il s'arrête devant les affiches d'un kiosque à journaux, se fige face à une pile de magazines. Depuis le printemps, il ne veut plus lire la presse. Des critiques se sont fichées dans sa mémoire comme des épines :

La carpe et le lapin : l'Enfer au Paradis

Luis est connu pour ses provocations radicales, ses confrontations dérangeantes entre l'horreur concrète et la « beauté » telle qu'on la rêve. Avec cette nouvelle exposition consacrée au concept de cadavre – à la dimension objet du corps mort –, il en fait à nouveau la démonstration éclatante, nous assène une leçon magistrale. Le rapprochement entre l'œuvre de Luis et le cadre enchanteur – trop enchanteur – d'un parc redessiné par le « jardinier des princes », Gaspard Davrière [...], révèle sa grammaire du paysage trop classique, vaguement pompière, sinon sentimentale [...] Cette simplicité écœure, tant le jardin semble naïf en regard des œuvres radicales de Luis...

Je n'ai pas tout vécu. Je n'ai pas voulu. J'ai cédé pour vivre la paix d'un automne.

Il s'était cru protégé par ce jaillissement secret qu'il s'autorisait tout bas à nommer son génie

créateur, ce démon fragile et tenace, pareil à ses jardins à venir, toujours recommencés, toujours menacés mais inscrits dans la chair de la terre. Il pensait pouvoir vivre comme un arbre, sans être jamais adulte ni vraiment vieux car il ne cesse jamais de croître.

On le bouscule. Les gens s'emparent d'un journal dont ils murmurent le nom tel un mot de passe. La kiosquière est une vieille femme obèse coiffée bizarrement d'une couronne de tresses grises. Pas un instant elle ne s'arrête de tricoter pour rendre la monnaie, les yeux baissés sur ses aiguilles, poussant les pièces dans la paume des clients. À ses pieds, Gaspard imagine un gros chien endormi. Jaune avec de la pelade, et qui sent mauvais.

Imaginer. C'est ainsi qu'il lui faudra vivre dans deux, trois, dix ans. Le diable grimace à son côté. Bientôt il ressemblera à ces vieillardes barbouillées de rouge, entortillées dans des soies usées. Et qui vivent dans leurs songes en faisant d'horribles œillades.

On le heurte, il laisse passer, fait mine de s'intéresser aux journaux exposés. Des enfants et des soldats devant un char, une femme blonde et très nue, une cuisine en béton ciré, une volaille rôtie, des fleurs au point de croix, des voitures rouges et un cycliste en larmes, des visages de toutes sortes, laids et célèbres, beaux et souriants, des lèvres entrouvertes et des corps satisfaits. Toutes les images jacassent la même chose ; elles ne peuvent plus rien pour lui. Il faut que je rentre. Dans sa poche, sa main caresse son téléphone. Depuis l'exposition, depuis l'accident aussi, voilà des semaines qu'il se terre, n'appelle plus personne, ne répond même plus. Je ne veux rien. Ni aide, ni pitié, ni qu'on me fasse du bien ni qu'on me secoue. Je ne veux pas qu'on fasse semblant ou qu'on ne sache que dire. Je ne veux plus rien ni personne. Ni Dieu ni homme.

Il a échoué, il a trahi ; à jamais impuissant. Et personne ne le sait. Sauf, à la racine de lui-même, l'enfant sous la pluie.

Cette pluie d'autrefois est venue avec le crépuscule. Une pluie fine, légère et soyeuse. Gaspard est un petit garçon. Ce sont ses premières vacances en France. Il avance joyeusement sur la route. L'ondée qui passe est une caresse de l'ombre. Il laisse derrière lui les dernières maisons du village. Serré contre son cœur, abrité par le pan d'un vieux blouson bien trop court – tous les vêtements sont toujours trop étriqués pour lui –, il tient un pot de fleurs.

— *Campanula sylvestris.*

Trois fois, la vieille dame a répété le nom latin. Gaspard a repris l'un après l'autre ces deux mots, soigneusement, avec la gravité d'un mauvais élève qui ferait des efforts. Et, à présent, il murmure une syllabe à chaque pas, pour bien se souvenir, ne pas en laisser tomber une ici, ou là, et la perdre à jamais.

— *Cam... pa... nu... la.*

À la fois cette fleur-là et tout son parage. Ainsi une princesse porte un nom déjà porté par d'autres dames, de chair et de vitrail, d'histoire ou de fable ; à la fois elle-même et le reflet d'icelles. Gaspard serre le pot contre lui, s'arrête parfois, lui jette un coup d'œil. Dans la montée du crépuscule, on ne voit pas grand-chose mais il devine les minces tiges droites, leurs minuscules panaches de feuilles vert tendre.

— Les fleurs ont de grandes vertus, répète la vieille dame.

Elle se relève péniblement en s'appuyant sur l'épaule du petit garçon. Mais son regard est si lumineux que l'âge n'a plus d'importance. De son poignet replié, elle écarte une mèche de cheveux ; ses mains sont terreuses. Elle a désherbé, ôté des fleurs sèches, rabattu un phlox fatigué. C'est la fin des œillets ; on célèbre le mariage des cosmos blancs et des bégonias roses. Toute la semaine, il a fallu diviser les iris.

— Oh, le temps passe ! Nous allons vers les anthémis.

Elle s'affaire, ronchon et félicite. Elle lui fait enlever cailloux et escargots, lui confie à peine le désherbage – sinon les jours où la terre est vraiment trop basse –, lui enseigne les lois et les humeurs des

végétaux et l'art naïf du plantement des annuelles. Et aussi comment l'amour vient au cœur à force de soin, et la joie à bout de patience. Gaspard a tourné à droite, il s'engage sur le chemin qui mène chez lui. Il fait très noir entre les haies. La campanule ne fleurira pas avant des mois, et la vieille dame sera morte quand il reviendra l'été suivant.

Il n'est plus certain de son nom. Son jardin s'ensauvage, des roses trémières y danseront encore quelques étés, les œillets fleuriront puis s'étoufferont dans l'herbe et le plantain. La peine est banale, *la chair comme l'herbe*, la fleur fleurissante déjà défleurit. Rien d'autre ?

Soudain il se décide, quitte l'abri du kiosque, gagne le flot de passants et descend le boulevard. Il appelle Maury. C'est la première fois depuis l'interview accordée par l'homme d'affaires à l'un de ces luxueux magazines qui savent le prix des choses – montres, cigares et savoir-vivre.

— Ah ! Gaspard ! En voilà une surprise ! Un revenant !

Une pause.

(Cette exposition est d'abord une rencontre, une histoire d'amitié entre deux hommes, deux artistes différents et exceptionnels, Luis et Davrière. Gaspard est un être délicieux, très fin, très sensible. Ce qui lui arrive est une tragédie, et son travail à l'Yprée un exploit. Je suis fier d'avoir pu lui donner l'occasion de s'exprimer ainsi pour la dernière fois. De son côté, Luis a parfaitement compris cet enjeu. Vous savez, cet homme est un tourbillon, un amoureux de la vie, un être protéiforme, incompréhensible pour la plupart d'entre nous ! Voyez-vous, on a amplifié son désaccord avec Davrière. En véritable professionnel, Luis a passé des heures à calculer les détails techniques, les distances entre les panneaux, leurs emplacements. Il était inévitable que ses objectifs s'opposent parfois à ceux des jardiniers. Ce sont les péripéties ordinaires. Mais la réussite a été complète. Luis voulait que le visiteur n'échappe à rien, et je dois reconnaître que l'impact est extraordinaire. Le plaisir, l'espèce de tranquillité que l'on ressent en se promenant dans un beau jardin – et Dieu sait si Davrière sait ménager ce genre d'atmosphère ! – sont fusillés à bout portant. C'est bouleversant, très profond, une sorte de charnier dans les fleurs. J'aime.)

— Les yeux, ça va comment ?

Gaspard se dit qu'il ne lui reste pas beaucoup de temps pour rentrer avant qu'il ne fasse trop sombre. Maury l'écoute avec un vague ennui. Il regrette de lui avoir donné son numéro personnel. C'est quoi, cette histoire de derniers ajustements à faire à l'Yprée ? De quoi lui parle ce type ?

— Attendez, Gaspard, on est d'accord : je ne paie plus rien. Vous avez bien reçu le solde de la dernière facture ?... Ah, bon. Le verger ? Oui, je vais être brutal, vous savez, je m'en fous. Entre nous, mon conseil d'administration et moi-même n'avons pas vraiment apprécié de voir notre nom associé à ces rumeurs.

(Luis fait encore parler de lui. La police s'interroge sur l'origine des corps mis en scène dans ses clichés – en particulier ceux exposés au domaine de l'Yprée, propriété de l'homme d'affaires et mécène Maury. Les réponses de l'artiste ont dû être satisfaisantes puisque notre médiatique nécrophile est rentré chez lui. À cette nouvelle, une de ses ex a porté plainte pour violences. Elle l'accuse de ne pas se contenter de photographier des sexes violés, mais de payer de sa personne – et de celle de ses partenaires. Faute de preuves, aucune enquête n'a été ouverte. L'avocat de la jeune personne a déposé un recours. Luis est parti en vacances.)

— Mais oui, Gaspard, je sais bien que vous n'y êtes pour rien ! Mais comprenez-moi, actuellement j'ai surtout envie d'enterrer cette histoire. Ce n'est plus d'actualité, tout simplement. Vous savez comment vont les choses ! Cela dit, si ça vous amuse d'aller là-bas et de travailler pour vous sur le verger, les bassins, la glacière ou je ne sais quoi, faites, mais je ne veux pas le savoir. Prenez les clés chez Émile, comme d'habitude. Comment va-t-il depuis l'accident de sa fille, comment s'appelait-elle, déjà, cette gamine ? Claire ? Oui, c'est ça. Encore un coup de Jarnac, ce truc, la seule jolie fille du coin et elle a le chic de se faire tuer... Ça fait de la presse, vous me direz, mais enfin on aurait pu s'en passer. Comment dire ? C'était une mort un peu trop fraîche. Une mauvaise interférence, si je puis me permettre... Donc ce n'est pas encore trop dur pour vous, si je comprends bien ? La canne blanche n'est pas pour tout de suite ! Oh, ne me remerciez pas ! D'ailleurs, je dois passer là-bas aussi, dans quelques jours. Il faut prendre une

décision, mon cher. Les temps sont durs pour tout le monde. Allons, on se croiera peut-être ! Ou pas.

Gaspard remonte la rue avec prudence et rentre chez lui, dans cette chambre de louage où des étrangères remuent les draps où il dort. Paris n'existe pas s'il ferme les yeux. Ce n'était pas un mensonge. À moins que tout le soit, et le jardin et l'œuvre, ce qui traverse son cœur et ce que voient ses yeux malades. Nous n'avons pas le choix. Oh, ce n'est pas ce que je voulais... Et pourtant j'ai fait semblant, j'ai joué, j'ai accepté d'être dérangé, troublé et de me convaincre que la perte me donnerait à vivre plus. Ah, que la somme des mensonges fasse une vérité ! Que vire le manège, morts et vivants, et que l'on joue aux dés avec la vanité et l'ignorance ! Qui a le temps d'autre chose, de toute façon ?

Dans la chambre, pas de lampe allumée. Gaspard se tient debout face à la fenêtre, il appuie son front contre la vitre froide, comme il chercherait la pluie dans le tressaillement d'une flaque. La nuit monte, anxieuse curiosité, telle la plus grande marée. Soudain, l'homme pressent une joie qu'il ne comprend pas. Elle flotte autour de lui, le pénètre et l'environne. Il se laisse glisser à terre et se met à rire, oui, à rire, pareil à un voleur têtu qui force des volets, déjoue des ruses, se hisse et pénètre dans une grande maison, une enfilade de vastes pièces, une demeure immense et parfaitement vide, et rit, rit, seul, le corps tout entier secoué, la bouche ouverte, les yeux plissés, il rit de sa défaite et de sa victoire.

III

26 août 2003

Une heure de trajet, on ne peut pas appeler ça un voyage, a pensé Marie avant de s'endormir. À présent, le car tournicote entre les villages et les lieux-dits. Les gens, en habitués, s'installent le plus loin possible de la porte et des courants d'air. Deux femmes se retrouvent, s'embrassent quatre fois et s'assoient côte à côte avec un soupir d'aise. Elles posent sur leurs genoux des cabas en toile cirée. Il s'y trouve sans doute un déjeuner de sandwiches et de pommes, une trousse avec de l'aspirine, une brosse à cheveux et un livre qu'elles ne liront pas, car, aujourd'hui, elles font route ensemble. Dans le fond, des grappes de gamins, tout en noir. Ils ont une acné farouche, des sacs à dos barbouillés de symboles obscurs, de grands rires et les yeux qui se dérobent.

— Je vous ferai signe, a déclaré le chauffeur à Marie.

Sa casquette sur le crâne, il a pris de l'importance, bien calé derrière le grand volant. Elle a hoché la tête, remercié. Il aimerait bien qu'elle sourie comme tout à l'heure. Marie sent le regard de l'homme dans le rétroviseur. Elle a coincé son sac sous le siège, s'est assise près de la fenêtre, somnole. Il faut attendre encore. Des gens serrent la main du chauffeur en passant. Le moteur ronfle. Voilà. On y va. On continue.

Défilent une zone d'activité, des terrains vagues avec de grandes pancartes prédisant des immeubles fleuris, des ciels clairs, un avenir radieux sur les pelouses. Mais en réalité il n'y a que des choses laides, inachevées, criardes : camions à l'arrêt tels des soldats fourbus, cubes de tôles, petites maisons perdues, concessionnaires automobiles et lignes à très haute tension. Un arrêt toutes les dix minutes, du remue-ménage, le chuchotis des portes qui s'ouvrent et se ferment. De nouveau, Marie a fermé les yeux. Elle a toujours sommeil. Elle ne rêve pas. Elle dort comme ces noyées tranquilles, vêtues de fleurs, qui descendent le cours des rivières et s'échouent dans les roseaux.

On gagne la campagne. Le chauffeur roule vite, en homme qui connaît son affaire. La jeune femme rouvre les yeux. Elle distingue des touffes de bruyères, un fossé moussu, des bouquets de châtaigniers. Cela ne veut rien dire. Ce n'était qu'un petit bois déjà perdu, happé par la vitesse et la distance. De toute façon, elle n'a pas de billet retour. Hier, à la ferme – hier ? vraiment ? –, rien n'était plus nécessaire que ce retour à Beuvron-la-Mercy. Mais, à mesure qu'elle s'approche, cette nécessité se dissipe, le dessein se brouille ; une avancée dans le brouillard, chaque pas esquissant la possibilité du suivant.

— Allez, bon courage !

— À ce soir !

Sans doute a-t-elle encore somnolé. Le car à l'arrêt halète sur un terre-plein fermé par de grands bâtiments aveugles. Un gigantesque tas de fumier exhale une chaude vapeur. Il ne reste presque plus personne quand le chauffeur redémarre. Ici, beaucoup de gens travaillent aux champignons.

Ensuite, la route traverse des vergers voilés d'immenses filets verts.

— C'est la prochaine, jolie mademoiselle.

Le chauffeur la gratifie d'une grimace complice. Marie agrippe son sac, se redresse en vacillant et gagne la porte.

— Merci beaucoup !

— Plaisir. Et merde pour le boulot, hein !

Le car s'ébranle. Marie le suit des yeux jusqu'au bout de la rue, du tournant. Elle est à l'entrée du village, près du panneau annonçant Beuvron-la-Mercy. Elle remonte la grande rue. Des maisons basses, chapeautées d'ardoises, une place solitaire ponctuée de tilleuls, un café, une pompe à essence rouillée et, là-dessus, un silence à couper au couteau. Son pas s'alentit. Où aller ? À quoi s'attendait-elle ? À un rendez-vous ? Il y a, pense-t-elle confusément, un lien indissoluble entre le meurtrier et sa victime, une espèce de mariage forcé. Non, elle ne désire pas d'autre chemin, si dangereux soit-il. Elle vient au-devant de la vengeance ou du pardon, de l'inconnu certainement. Elle aurait trouvé à peine étrange qu'un ange l'attende sur la place, qu'une sorcière bossue la conduise là-bas. Là-bas ?

Mais non. Le désœuvrement du village éparpille l'intime certitude de Marie. Un linge oublié sur une corde, les claquements d'un volet, un remous de feuilles et de poussière suffisent à réduire les rêves. Le cœur, non pas indécis, mais semblable à cet endroit vide. Mais même cela ne dure pas tant la tristesse ou la joie sont mobiles, et si tenace l'habitude de vivre.

L'annonce. Le reflet des lunettes du chauffeur. « Ça vous irait bien. » Peut-être un signe, peut-être une illusion. Puisqu'il faut commencer par quelque chose, elle ira se renseigner au café. Comment s'appelait ce jardin ? L'Yprée ? Oui, c'est ça.

26 août 2003

Trois routes bordées de maisons sages rayonnent à partir du *carroir*, la place devant l'église, puis s'enfuient vers d'autres villages semblables. Le soleil de fin d'été tape aux carreaux de fenêtres indifférentes, voilées de rideaux immobiles. Pas de fleurs sinon municipales ; il doit y avoir des fanions tricolores le 14 Juillet, une guirlande électrique à Noël. Le silence épais comme une soupe. Ce n'est pas un pays où l'on s'attarde sur le pas des portes, avec des enfants qui jouent dans la poussière et des femmes qui bavardent et s'embrassent quatre fois plutôt qu'une. Ici, on a le pas lourd, il ne pleut jamais assez, et l'on ne sait pas trop ce qui peut arriver. Alors on suit du regard les voitures, et frissonnent les voilages.

Marie trouve la porte du bistrot entrouverte et la salle déserte. Une tasse traîne sur le comptoir près d'un linge humide. Cette odeur sombre de café, d'alcool de fruits mêlée à celles de la sciure et du tabac a déjà la saveur d'une habitude.

— Y a quelqu'un ?

Elle crie cela sans conviction, parce qu'elle a entendu appeler ainsi dans des vieux films.

— Ça vient. On arrive.

L'homme a des pantoufles de feutre qui glissent sur les tomettes rouges. Sans bruit, il meut un grand corps mou et blanc. Il porte un tee-shirt douteux et un vaste tablier en toile bleue, de jardinier ou de caviste, sur un vieux pantalon de survêtement. Il reste là dans le contre-jour et laisse la jeune femme dévider son histoire.

— Ah ! L'annonce ! Pouvez dire que vous êtes vernie...

Il remue les mots dans sa bouche, lentement, en morceaux juteux. Il n'explique pas. Il la regarde. Ce n'est pas une femme mais un écureuil. Elle se tient immobile, et nerveuse, semblable à ces petites bêtes filant au plus haut d'un pin pour y observer, le cœur battant et l'œil vif, l'intrus et peut-être le danger. Mais lui a tout son temps pour la voir venir avec son mystère. Il a un instinct d'affût, le goût de la peur d'autrui et la curiosité du sang.

— M. Maury est justement à Beuvron. Il avait à faire à la mairie. Vous devriez l'attendre ici, il fait toujours un saut au café avant de repartir, c'est lui le propriétaire de l'Yprée. Il vous renseignera. Pouvez poser votre sac à dos si vous voulez. Il va pas s'envoler.

Il désigne l'objet du menton. Docile, Marie s'en débarrasse.

— Merci.

L'homme passe derrière le comptoir. D'un mouvement inutile et rituel, il essuie le zinc. Des verres tintent. Comme l'attente se prolonge, Marie tire une chaise et s'assoit, se laisse tomber plutôt. Il fait chaud et obscur ; rien n'est très propre, tout est assez laid. Des bouteilles d'apéritifs s'alignent sur

l'étagère. Elle s'oblige à déchiffrer leurs étiquettes. Paresseuse la lumière, lente l'heure qui coule, immobile la procession de verres mis à sécher. Les tables sont en bois foncé et poisseux. Sur les murs ni jaunes ni beiges, des affiches annoncent des matchs et des fêtes passés ou non. Une dizaine de petits tableaux appliqués avec bouquets, enfants roses et femmes nues. Une porte s'ouvre dans le fond sur un couloir avec des portes fermées et, sans doute, tout au bout, une petite cour, un jardin, un potager, enfin un carré de ciel. La jeune femme se repose dans cette intimité toute faite, l'attire à elle, s'y blottit très vite.

— Des mille et des cents qu'il a mis dans l'Yprée, M. Maury. Il a payé un paysagiste qui travaille pour des ducs et des princes. Ils ont tout retourné. Maintenant, c'est beau, y a pas à dire. Pareil qu'avant et en même temps différent, vous voyez ? Les arbres et le reste, ça n'a pas changé, mais c'est en ordre. Le genre de différence qu'il y a entre quelque chose qu'on dit et la même qu'est écrite.

— Il paraît qu'il y a une exposition de photos ?

— C'était fin mai. Grandes comme des affiches, les photos. Y en avait partout dans le parc. Ça a fait venir du monde. Paraît que le photographe aussi était célèbre. Il y aura un livre et à la télé, au vingt heures, ils en ont parlé. Pas seulement sur France 3. Depuis le type qu'avait tué la gamine à sa sœur à Dissay, personne ne parlait plus de notre coin. Et cette histoire, elle date bien de douze ans !

L'homme a posé ses coudes sur le comptoir, le torchon jeté sur l'épaule. Il parle sans vivacité, avec des syllabes traînantes.

— À l'Yprée, il y avait le canal pour attirer les gamins. On y allait pêcher la grenouille. Enfin, on essayait, avec des chiffons rouges. Y avait le petit Chevin, Jean-Marc qu'il s'appelait, il est mort le pauvre. En ce temps-là, je vous parle d'y a trente ans, peut-être trente-cinq, son père était adjoint au maire. Eh bien, le gamin, un jour y s'est faufilé dans la mairie, et il a découpé toute la bande rouge du drapeau pour les grenouilles de l'Yprée. Une idée de gamin, quoi. C'est bien loin, tout ça. Enfin l'Yprée c'est chez nous quoi. Lieu-dit La Mercy, commune de Beuvron. Vous êtes pas d'ici ? Remarquez, ça me regarde pas et... bon, je dis ça, je dis rien, moi, comme vous me voyez, mon père il est de Château-Diard. C'est vous dire...

— Je m'appelle Marie, lui lance-t-elle tout à trac.

L'homme hoche la tête mais ne se présente pas, c'est inutile. Son nom s'inscrit au-dessus de la porte : *Chez Canot*. Pas une étincelle dans son regard, sinon des mouvements obscurs, ceux des poissons pâles des grands fonds.

— Tiens, le voilà, M. Maury.

Marie voit arriver un personnage vêtu en gentilhomme campagnard. Maury affecte de porter des guêtres et une veste cintrée comme s'il revenait d'une petite chasse, d'une course informelle, à cheval, et non d'une consultation du cadastre. Il est attendu à déjeuner chez des amis à dix kilomètres de là – un adorable manoir ^{xvi^e}, un joli nom allongé et pas du tout d'argent, enfin ce qui s'appelle de l'argent. Ce sont des amis comme ces actions que l'on garde sur de petites entreprises improbables et qui, un jour, à la faveur d'un brevet ou d'un coup de chance, rapportent d'excellents dividendes. De l'inutile hobereau, Maury espérait surtout un bouton dans un équipage. Il rentrera ensuite à Paris. Ce lundi matin au village, c'est une escapade, un temps pour rire. Cela le met dans l'humeur joyeuse d'un écolier un jour de grève des profs.

— L'annonce. Ah oui ! L'annonce !

Cette histoire de gardien est une vraie poisse. L'arrangement avec les Fombeau était parfait. Leur ferme jouxte l'Yprée, le père gardait les clés, la fille tenait la caisse et guidait les visiteurs pendant l'exposition. Simplette mais suffisamment jolie. Après l'accident, le père n'a plus voulu en entendre parler. Les gens sont compliqués.

Mettre quelqu'un à demeure dans la conciergerie serait plus simple. Des frais inutiles, proteste le comptable. S'est présenté au début de l'été un gamin un peu sourd, un peu de prison, beaucoup de DDASS et tant de malchance que le conseil général subventionnait son embauche. Ce qui plaisait à la

compta, bien entendu. Mais Maury trouvait le garçon aussi déprimant qu'une épicerie discount et ne l'a pas gardé.

Cette jeune femme n'est pas mal, malgré ce bleu sur la pommette. Elle parle vite, avec une aisance inattendue. Elle a su le retenir à ce bout de comptoir. Non, elle n'a pas de références. Elle avoue de longues études assez inutiles, un mariage précoce et raté, peu d'expérience professionnelle. Divorcée, sans ressources, elle prétend aspirer à la tranquillité de la campagne. Ce serait un départ, une nouvelle vie. Non, elle n'a ni enfant ni attaches. Aucune famille.

— Je suis seule.

Maury lui sourit. Un grand sourire à l'abri duquel il gagne du temps.

— Vous connaissez les conditions ? Quatre cents euros net, logée plus les pourboires. Vous pouvez commencer maintenant ?

— Tout de suite.

Un instant sa vivacité alerte Maury. Une seconde fois, il note les meurtrissures du visage et je ne sais quoi de flottant dans son regard – non une irrésolution, mais la fatigue d'une longue douleur. Une femme battue, se dit-il, qui s'est enfin décidée à partir. Des ennuis en perspective ?

Maury est un snob d'autant plus convaincu que sa réussite est récente. Mais c'est aussi par commodité qu'il réduit les gens à leur existence sociale, à leur utilité. Si l'extrême pauvreté le touche autant qu'un exotisme, l'humanité ordinaire lui est à la fois indifférente et indistincte. À ses yeux, la valeur de l'être et des sentiments augmente avec les revenus. Un tourment amoureux, la mort du père, une dispute conjugale, un cancer ou un repas de fête s'affadissent quand il s'agit de ces gens-là. La laideur des papiers peints, l'étroitesse des chambres ou les vêtements mal coupés amoindrissent l'expérience humaine. Bizarrement, la médiocrité de ses propres origines renforce ce dédain trop mou pour être méchant sinon par inadvertance. Ainsi, les probables malheurs de la jeune femme n'éveillent pas sa curiosité, ne l'intéressent que dans la mesure où ils se trouvent être une affaire. Cette fille est évidemment intelligente ; bonne présentation ; probablement énergique ; et peu exigeante dans l'immédiat.

— Tout de suite ? Attention, je vous prends au mot. Je vous emmène, là, maintenant. Je vais prévenir Émile Fombeau – c'est le voisin, il a les clés –, il vous montrera comment ça se passe. Dans la semaine, mon chargé d'affaires viendra vous voir pour les papiers, le contrat. Il réglera tous ces détails. Vous vous appelez comment, déjà ?

— Marie. Je m'appelle Marie.

26 août 2003

Désormais, Émile Fombeau se débrouille seul pour les courses. Quand la petite dort, il descend à Beuvron-la-Mercy sur son vélo jaune, un vélo de facteur qu'il a eu pour pas cher. L'autre, le rouge, était foutu. D'ailleurs, les gendarmes l'ont gardé comme pièce à conviction.

Il pédale lentement, et c'est une espèce de regret. Émile a soixante-quatorze ans ; la petite va sur ses neuf mois. Il est seul avec elle et ne doit pas faire de bêtises, sinon on viendrait la lui prendre. Il se méfie du village, on le regarde par-dessous, il n'est pas d'ici.

Dans la vie, il a tout fait. Enfin, tout ce qui se fait avec les mains et la force. La petite pêche avec son père quand il était gamin, puis la morue. Pas longtemps. Un coup de sang, un peu de prison. Bon, encore les bateaux, et puis les ports. Il aimait sa liberté ; des engagements sur les chantiers, la glaise jaune de la région parisienne, la pluie sur les baraques et l'odeur des gamelles qui chauffent sur un feu de palettes. La bougeotte le prenait vite ; à cette époque-là on changeait facilement, et les patrons ne regardaient pas trop qui vous étiez, à condition de bosser dur. Ensuite, il a essayé l'usine puis les pépinières, en Normandie. Il aimait bien. Il est resté. Trop longtemps. Il s'est marié, pour faire une fin, à cinquante-trois ans. Une fin ; ça aurait dû être un début. En fait, une commodité. Cette femme ne lui déplaisait pas, et puis c'était son idée d'avoir un jardin à lui. Voilà, il a épousé un jardin. Car cette femme-là était riche. Enfin, riche pour lui. Elle avait hérité un bout de terrain avec une rivière au milieu. C'était une terre douce, brune, où la bêche s'enfonçait amoureusement. Des traits de sa femme il se souvient à peine : trop molle et trop blonde, le visage large et les yeux pâles, encore enlaidie par une grossesse tardive. Heureux ? Est-ce qu'on est heureux ? Ce furent sept années tranquilles. Il travaillait durement, il avait de l'argent, une maison, la femme, et Claire. Et le jardin. Un jardin de paradis, avec quatre allées et autant de fleurs qu'il est possible. Il semait, il bouturait, il repiquait, il éclaircissait, arrosait, désherbaît. Claire le suivait des journées entières. Elle câlinait un chiffon, chantonnait et ramassait des corolles flétries dans son petit panier. Il était heureux, oui. Aveugle. Il a divorcé comme il s'était marié : sans espoir, sans regret. Sa femme a repris le jardin et l'enfant mais la maison était à lui. Il est resté encore un peu. Puis il s'est ennuyé. La pépinière a été absorbée par un centre commercial. Il a vendu la maison, cherché ailleurs, acheté pour rien cette bicoque à Beuvron, lieu-dit La Mercy. Elle est méchamment isolée, il ne connaissait pas le coin, il n'avait presque plus d'argent, sinon cette retraite de misère qui le nourrissait seulement jusqu'au 20 du mois. Mais il sait faire n'importe quoi ; les légumes, les patates, les poules, on s'arrange toujours...

Claire est venue habiter avec lui juste après son dix-neuvième anniversaire. Son ex-femme avait un ami, elle n'en voulait plus, n'en pouvait plus de la gamine. Son enfance durait trop, un printemps définitif.

Clairette n'a jamais été bien forte de la tête. Elle voyait des choses qui n'existent pas pour vous et

moi. Et puis il y avait ces douleurs dans le crâne comme des coups de marteau. Parfois, elle ne pouvait pas se lever tant elle pleurait, et puis toutes ces nuits sans sommeil, ou alors à l'aube, une heure ou deux volées parce que la maladie baisse la garde à l'heure où passent les mourants. N'importe qui serait devenu fou pour de bon, à vivre de cette façon-là sans repos et le cœur à rien.

L'autre malheur c'est qu'elle était belle. Pas comme les filles d'ici. Une vraie femme à quinze ans. Belle, vraiment, malgré son innocence et son tourment. Une de ces créatures qui semblent toujours marcher dans la lumière, dont le moindre geste dessine d'inaccessibles énigmes. On la regardait à la dérobée, ainsi un autre pays au-delà d'une grille. Je l'ai gardée, le plus longtemps possible, ici, sans la laisser sortir seule. J'avais peur. Moi, son père, je voyais bien la courbe des hanches, la douceur, et cet éclat métallique dans le regard des hommes. Et puis elle avait besoin d'amour, comme tout le monde, surtout ceux qui lui ressemblent. Alors, je la faisais travailler quand elle allait mieux, pour qu'elle oublie, qu'elle ne pense pas à ce qu'elle n'aurait jamais.

« La première année, nous avons cultivé notre jardin. Le bonheur du souci jardinier ? Pas assez d'eau, des cailloux, des limaces, les mauvaises herbes, toutes les salades à repiquer en même temps. Et la gelée quand il ne faut pas et trop de soleil et les arrosoirs dès six heures du matin en juillet. Elle s'enthousiasme, ne quitte plus les plates-bandes, s'accroupit, s'agenouille, sarcle, bêche, émonde, désherbe, arrose. Elle fait du bien ; les plantes s'étirent, les bourgeons s'ouvrent. Il y a un soupir d'aise autour d'elle. Elle tâte les feuilles, mâche les fleurs et lèche la rosée. Et cela pousse à miracle. Je n'y comprends rien, moi qui ronchonne tout le temps parce que, n'est-ce pas, la terre est basse, et n'est jamais ce qu'il faut – trop d'argile, de calcaire ou d'humidité. L'année des pucerons, celle des pommes de terre pourries, les poireaux qui vont mais les glaïeuls qui crèvent. Elle rit, ma Clairette, de mes grommellements, avec ses corbeilles de petits pois, ses paniers regorgeant de tomates rouges à cœur et ses fraises de bonheur.

« Mais, dès novembre, elle se replie sur elle-même. Être en douleurs, disent les vieux d'ici quand les rhumatismes les prennent. Cela lui va bien. Je suis triste aussi. Je vais marcher au bord des champs vides, le long des venelles de terre nue. J'aime bien les pierres. J'en ramasse, rondes et lisses ou grenillées d'éclats de silex. Je les lui rapporte. Elle en fait des tas dans la cour. Cela devient des tours éboulées, des châteaux à histoires. Voilà comment j'ai commencé. »

Dieu écrit dans son cœur. Est-ce qu'on peut dire cela ? Pourtant, c'est la vérité. Dieu a dessiné le Paradis dans sa tête de pauvre homme et a demandé à lui, Émile Fombeau, de le construire ici. Juste avec ce qu'il avait appris dans l'aventure des jours passés, avec ses forces déclinantes, et l'énergie rêveuse de l'innocence.

Il a une vision de terrasses ornées d'amas de pierres, de colonnes faites en ciment incrusté de débris colorés. Il sème des plantes de jachères fleuries et des pâturages, bouture des églantiers, chaparde des arbustes à l'Yprée toute proche et encore abandonnée, puis les repique au gré du hasard et des envies.

Au début de l'année suivante, le docteur donne un autre médicament. Les migraines de Claire diminuent, elle dort mieux, elle a moins peur ou moins mal, parce que, au fond, c'est du pareil au même, la peur et la souffrance. Elle va ramasser des pierres. Je la laisse partir le matin avec la brouette. À nouveau, elle est gaie et forte.

C'est à ce moment que Maury achète l'Yprée. Claire est promue gardienne, ouvre et ferme les grilles, passe tout son temps là-bas. Gaspard, lui, lance les gros travaux. C'est un bouleversement : le village est ébranlé par les allées et venues de camions transportant la terre et le gravier, le bulldozer pour creuser l'étang, les machines à essoucher, la dameuse et d'improbables élagueuses entre autruche et girafe mécaniques. Les grilles ont été ôtées, et le dimanche les gens rôdent en famille autour des engins

endormis. Le parc est devenu un champ de bataille incompréhensible, labouré de tranchées, soulevé de remblais et de talus, déchiré par des forces contradictoires, le terrain de jeu d'un dieu fou.

La beauté du domaine patinée de pluie et d'abandon, l'échevellement des rosiers en taillis, c'était hier et c'est fini ; les terrasses inégales ont abdiqué leurs mystères.

Le vieil homme et sa fille font le tour du canal qui a été vidé et curé. Les chenilles du bulldozer ont écrasé un massif où subsistaient des broderies de buis. Des éclats de bois jonchent la pelouse, un carré d'herbe drue piqué en son centre d'une tonnelle en fer branlante, mangée par la rouille. Elle est envahie de ronces et d'une renouée exubérante. Des centaines de petites grappes laiteuses exhalent le parfum résigné d'une femme laide qui a fait toilette.

Gaspard a prévu ici un moutonnement savant de topiaires – *Buxus* et *Loceria* – autour d'un échiquier de galets et de gazon. Mais, ce soir, il n'y a que le désordre du chantier, la renouée en sursis et le cœur serré d'Émile. Dérisoires ses mains nues et sa naïveté pour construire le Paradis. Ici, il mesure toute son ignorance, sa pauvreté, et finalement, le pire, sa révérence pour l'esprit du lieu et les forces cachées des pierres et des plantes. Ce paysagiste, un « artiste », traite le domaine, le passé, la terre, les végétaux comme une glaise brute. Il est libre. Il n'a pas peur. Alors que lui...

— Papa ? Papa ? Papa ? Regarde-moi.

Claire, Clairette, ma petite. Elle ramène sur elle le rideau de renouée. Elle enroule les guirlandes de fleurs. Liane et femme.

— Ne fais pas ça. Allez, viens, on s'en va.

Elle éclate de rire. La plante volubile l'enserme étroitement, Claire se dégage, tire les longues tiges, et cela fait un haillon et un voile. Si belle et sans raison. Ils s'en vont ensemble, sans un regard pour la tonnelle saccagée. La renouée flotte dans ses cheveux, bat ses talons, glisse de ses mains. Elle fleure le miel et le lait, l'enfant et la sauvagine.

— Papa ? Papa ? Tu me regardes ?

Au passage, ils ont volé quelques galets bleus, les beaux galets destinés au jardin de topiaires. Ils les mettront dans la troisième chambre du Paradis.

L'angoisse et la jalousie s'oublie, sinon comment vivre ? Fombeau construit son rêve en s'efforçant d'omettre ce qui se met à l'œuvre derrière le mur de l'Yprée.

Le foisonnement le console. Jamais il ne se reprend. De la confusion et de l'abondance surgira ce *quelque chose* qui lui brûle le cœur et résiste aux mots. Il ne cherche pas la beauté. Il dessinerait avec de l'eau. Il amasse des pierres, des rochers, de la peinture, du ciment, ce qui se jette à la décharge, la ferraille et le bois de construction ; le tout-venant, l'inutile et le laid. Le printemps arrive sans crier gare. Il maigrit, ses mains tremblent, il parle seul. Il casse des cailloux, il construit une cathédrale. Le potager est envahi de mauvaises herbes et de chenilles. Il s'en fout. Il brûle tout entier de ce dernier désir, avant que l'âge ne lui dérobe à la fois la passion et la force. Il n'a plus le temps de la patience.

Émile pose son vélo à côté de la porte du café. Elle est ouverte, le patron campe sur le seuil. Derrière lui, la salle paraît sombre comme une grotte.

— Tu viens pour l'épicerie ?

Émile hoche la tête. Ils ne se serrent pas la main.

— Salut Canot. Elle va bien la patronne ?

— On fait aller. Elle arrive.

Le cafetier ne bronche pas, ne fait pas mine de s'effacer pour que le vieux pénètre dans la salle. Canot est un homme indéchiffrable aux traits fondus dans une chair blafarde. Des cheveux rares et trop longs, plaqués sur le front dans un simulacre d'apprêt, les joues molles et le menton hésitant. Ses traits ne sont pas indécis, mais dissimulés, un visage de vassal félon ou de marais en automne. Et pourtant il n'inquiète pas vraiment ; les lignes douces des lèvres pleines, l'arrondi robuste des épaules, le laisser-

aller d'un ventre de bon vivant sous le tablier ont l'air de corriger ce masque de traître, le ramènent à une mauvaise plaisanterie de la nature ou de l'hérédité.

— La petite ?

— Ça pousse.

Ils se taisent mais ne sont pas ensemble. Canot entend sa femme ouvrir le volet de la boutique servant d'épicerie, de poste et de relais pour les achats par Internet.

— Tu vas avoir une voisine à l'Yprée.

— Si tu le dis.

— Elle fera le boulot de ta Claire. Sauf qu'elle sera logée à la conciergerie. Le Maury lui a dit d'aller te voir.

Merde ! Il n'en aura jamais fini avec ces gens.

— Elle a débarqué tout à l'heure du car, elle n'est pas du coin. Elle aurait vu une annonce à la gare routière. Bref. Le Parisien l'a engagée. Un joli brin de fille. Quand on aime le genre maigrichon. Mais elle n'était pas bien épaisse ta Clairette non plus. Et ça n'empêchait pas l'affection paternelle, hein ?

Canot éclate de rire, bourre l'épaule du vieil homme d'un coup de poing.

— Vieux cochon, va ! T'en fais pas avec moi. Tu connais les gens, ils ne sont pas méchants mais à force de parler... Moi, je dis toujours, quand on sait pas, on se tait. Et puis c'est pas parce que tu vivais tout seul avec ta fille...

Enfant, Canot attrapait les grosses sauterelles de l'été, arrachait leurs antennes, leur enflammait l'extrémité de l'abdomen et regardait voler leurs agonies. Le vieux ne sourcille pas plus. Il a enfoncé ses poings dans les poches du vieux treillis qui lui sert tour à tour de chemise et de veste, et fixe son interlocuteur. Le regard est une pointe cristallisée de silence, le masque du fusillé qui refuse le bandeau.

— Pour ce que j'en dis ! C'est pas la peine de te frapper. Y en a toujours qui ont des choses à cacher. Ta fille, ce qu'elle taisait c'était le nom du père de la gamine, je me trompe ? Et toi, c'était un peu plus... sinon pourquoi tu serais venu dans ce pays où tu connais personne ? Hein ?

— J'suis là pour l'épicerie, grogne Émile. Viens pas m'emmerder.

26 août 2003

Là où a vécu Marie, on n'a pas le temps. Les heures gonflées d'importance filent et rebondissent. On s'en empare pour les lancer plus loin, plus haut, emporté par leur élan même. Cette vie précipitée et machinale ne l'a pas préparée à cet autre temps, la durée enclose des jardins.

L'Yprée, c'est d'abord le mur interminable que longe la voiture de Maury. Ils se taisent. Toujours à l'oreille de la jeune femme tinte et sonne le nom que cet homme lui a lancé tout à l'heure : Fombeau, Fombeau, Fombeau ? Battement noir dans sa poitrine. Elle se tient droite, les mains sur les genoux, aussi sage que son profil contre le paysage.

— C'est ici.

À travers la grille, si haute et savante, Marie voit de grands arbres, de vastes ramures bercées par les brises, les fûts de quelques chênes, la fuite d'une allée. Au-delà de l'enceinte, il lui semble que le ciel forme un dôme protecteur au-dessus du parc.

La grille s'ouvre et se referme par quelque ruse photoélectrique. La voiture glisse, Marie se retourne. Est-ce possible ? En deçà du mur s'abolit la furieuse confusion du monde. Le parc se donne à lire, page écrite en une langue maternelle oubliée. Au promeneur, l'ordre du jardin est aussitôt intelligible, familier même, et tout à la fois caché. Sans cesse le sens se dérobe. Un chemin s'ouvre et s'arrête, on revient sur ses pas sans le savoir, on se perd et l'on ne comprend rien au bonheur qui nous prend tout entier.

Ils longent de sombres haies ponctuées d'ifs. Au-delà, Marie reconnaît la grâce pendulante des bouleaux. Puis une étendue verte, ourlée comme un tapis, avec en son centre un miroir d'eau où filent les grands nuages d'été. Boqueteaux fragiles. On devine derrière la rigueur taillée des buis des chambres secrètes, des enfilades, des escaliers, et soudain des bouquets de buissons et de fleurs.

— Que c'est beau ! murmure-t-elle.

— Ça a coûté cher, approuve Maury. Gaspard Davrière a été notre jardinier, au sens anglais du terme. *Gardener*. Vous avez entendu parler de lui ? Non ? Ah bon. Il est plutôt célèbre.

Écoute-t-elle ? Fraîcheur mousseuse des pelouses, cascades de petits arbres tondus et façonnés en formes de pierres rondes.

— Vous m'excuserez de ne pas vous faire le tour du propriétaire.

Au pied des terrasses, le regard de la jeune femme accroche trois vasques où s'épanouissent des fleurs blanches et inconnues. Elle se retourne une seconde fois comme elle suivrait des yeux la mariée dans la bousculade des invités. Là, le parc s'ouvre sur l'étang. À gauche un verger en déshérence, à droite un petit bois sage et, plus loin, une grande étendue de campagne, un fond de tableau, improbable dans sa perfection – ni lignes électriques, ni silos ni éoliennes. Marie sursaute quand la voiture s'arrête.

— Désolé, je suis déjà en retard. Bienvenue chez vous !

La portière a claqué. Maury négocie un impeccable demi-tour en lui décochant un sourire ad hoc.

— Il est parti, murmure-t-elle.

Elle ne bouge pas tout de suite, concentrée sur cette confusion heureuse dans son cœur ; on croirait un enfant portant un moineau dans sa main.

La conciergerie est une bâtisse étroite et charmante, dont le toit d'ardoises descend si bas qu'elle peut en toucher le bord sans lever le bras tout à fait. Davrière l'a engloutie sous les chèvrefeuilles et les rosiers. Marie pousse la porte, elle entre. À la maison. Refermer. S'appuyer le dos au battant, la paume contre le bois. Fermer les yeux. Gagner la nuit bienveillante à l'abri des paupières. Le bois s'écaille sous les doigts. Une fraîcheur humide touche son front. Marie ne bouge pas encore. Le froid la pénètre peu à peu ; c'est un froid pour rire, un froid de neige gardée entre les doigts rougis d'un enfant. Ça pétille, mordille, éveille et, quand on n'en peut plus, on le lance très haut en éclats de rire.

Comment pourrait-elle ne pas soupçonner les mouvements et les forces qui s'unissent pour retrouver la fugitive et remettre de l'ordre ? Elle a peu de temps ; en venant ici, en suivant cette pente, en quelque sorte elle presse le pas. Pour Marie, désormais, le vrai danger serait de manquer sa rencontre avec elle. Elle ?

Il n'y a qu'une pièce au rez-de-chaussée, d'où part une volée de marches raides vers l'unique chambre et la salle de bains. Les volets sont ouverts, mais le plafond est si bas que la pièce en est continuellement assombrie. La jeune femme s'avance de quelques pas dans cette paix timide. Sa main glisse sur les meubles, laisse une trace dans la poussière. À l'appui de la fenêtre, l'ombre et le soleil jouent dans un verre vide ; l'émail jaune d'un pot est tout sourire sur l'étagère.

Ici, dans la conciergerie, rien ne participe de son histoire. Cela en fait un lieu hors du temps, une nostalgie et un ravissement. Les objets tour à tour s'endorment et s'éveillent à son regard. La maison se tient coite. Marie ne sait plus rien sinon la fuite d'une araignée le long du mur et sa toile déserte à l'entre-poutres. La jeune femme tourne le robinet au-dessus de la vasque ébréchée. Un coup dans le mur, le tuyau râle et crachote. L'eau coule, très froide. Marie trouve un verre et boit lentement face à la fenêtre.

Un moment si doux qu'il ressemble à un souvenir. Jusqu'à ce goût de poussière et de métal dans sa gorge. Longtemps, elle reste à contempler l'étroite perspective découpée par la fenêtre où, derrière des buissons encore verts, s'offre un peu de ciel. Elle tourne la tête et son regard ne se détache plus d'un grand arbre dont elle ignore le nom. La douce chair verte de chaque feuille frémit continûment. On ne sait plus ni ce qui est brise ni ce qui est lumière, ainsi, en de rares amours, les lèvres touchent tout ensemble le corps, l'âme et son secret.

Un peu plus tard, Marie promène son agitation autour de la pelouse au bassin rond. C'est si beau, se répète-t-elle avec désespoir. Ce n'est pas juste. Un royaume presque vide en dehors des misères de l'histoire. À quoi sert-elle, cette beauté enfermée, cachée derrière les murs, accordée à quelques-uns seulement ? Et elle-même, qu'en fera-t-elle ? Elle s'arrête, interdite. Une pie s'en va, empesée et tranquille, à travers l'allée. Ma vie gâchée.

— Alors c'est vous ?

Elle a un geste de surprise. L'homme lui fait face. Il porte un treillis militaire sur un jean épuisé. Sa face est étroite à force d'être maigre, mangée de barbe grise et de rides, un vieux poids coq, musculeux et farouche.

— C'est vous, répète-t-il.

Ce n'est plus une question. Il la fixe sans ciller, mais on ne sait pas ce qu'il voit.

— Vous êtes...

Le père de Claire.

26 août 2003

Son crâne comme les voûtes d'une cathédrale où résonneraient les paroles du premier homme à l'Éternel : « J'ai entendu ta voix dans le jardin et j'ai pris peur. » Pourtant, Marie ne s'enfuit pas, ni ne se « cache entre les arbres ». Muette. Si elle parlait ce ne serait qu'un mot, *Claire*. Un gémissement, la mauvaise photo du journal puis une sœur secrète à force de la porter en elle. La réalité, la seule, vient la gifler à toute volée : Claire Fombeau était la fille de ce petit homme ravagé. Dont elle ne sait rien. Comment apercevoir son reflet dans les traits figés du père ? Marie passe une main sur ses yeux comme pour dissiper la dernière trace de son sommeil et du songe.

Lui ne s'autorise ni chagrin ni deuil. Il ressemble à un voyageur des siècles passés qui devrait traverser à pied un pays de marécages. Le soleil disparaît. Un seul chemin, malaisé, se faufile, presque invisible entre des herbes jaunes. L'heure presse. Il s'y engage malgré la nuit noire autour de son falot. Parfois des cris obscurs et des ombres soudaines : peut-être des bandits, un sabbat ou son propre cœur. Qu'importe l'ennemi, il s'avance. Il n'aura pas d'autre salut que sa résolution à passer de l'autre côté.

Son cœur bat si fort ! Il semble impossible à Marie qu'Émile Fombeau n'en perçoive pas la pulsation. Une sueur froide l'inonde d'un coup, se retire, colle son tee-shirt entre ses épaules ; elle sent des gouttes de sueur jaillir aux plis du corps. La parole a fait un nœud dans sa gorge. Désormais, tout ce qui précède l'aveu tourne au mensonge, et non plus au jeu, à l'escamotage, à ces petits trafics d'à peu près et de vraisemblables. Oui, le mensonge se met à vivre. Il possède sa propre réalité, une monstrueuse énergie qui entraîne Marie où elle n'aurait pas imaginé aller.

— Les jardiniers téléphonent quand ils viennent. Vous ouvrez la grille, vous fermez. Point. C'est pas bien compliqué. Ma fille y arrivait, et chez elle y avait pas la lumière à tous les étages.

— ... ?

— J'veux dire, elle était pas bien forte de la tête.

— C'est votre fille qui... faisait ce travail ?

Est-ce la force de la surprise qui défait toute émotion ? Les mots avaient été lus, ils n'étaient pas oubliés. *Claire Fombeau, la victime de la collision, était employée au parc de l'Yprée* ... et tout à l'heure, encore, le chauffeur : « Oui, ça vous irait bien. La gardienne a eu un accident. » La rencontre attendait son heure. Non, c'était elle, Marie, qui l'avait suscitée.

— Oui. Mais elle couchait à la maison. Elle pouvait pas trop se débrouiller toute seule, surtout après la naissance de la petite.

Il y a ce soir de juillet, l'année dernière. L'ombre tiède de la cour. Que fait-il, lui, le vieil Émile ? Il

ne sait plus.

— Papa ?

Il se voit revenir sur ses pas, avec impatience ; il n'a plus envie que de solitude. Il s'en souvient aussi précisément que si ce moment avait été le dernier entre eux. Claire se tient debout dans la lumière irréaliste du couchant. Si lasse, les joues si pâles. Il se dit que l'arc des sourcils rappelle les ailes ouvertes d'un papillon épinglé. Elle a croisé les mains sous la poitrine, elle est belle bien sûr, mais d'une beauté qu'il ne lui connaissait pas, un feu adouci, une clarté sourde. Elle a soupiré, son corps se dilate, s'arrondit, et ce geste, soudain, cette caresse à son ventre.

— On va manger ? Papa...

Clairette. Il pleure et son poing se projette si violemment qu'elle manque tomber à la renverse. Il la rattrape. Elle sanglote et rit, alors c'est vrai ? Tu crois, papa que c'est vrai ? Un bébé pour moi toute seule ? Elle tape des mains et va chercher le miroir, y contemple son profil.

— Il est si petit. On voit presque pas.

— Tu vas me dire ? Tu vas me dire ?

Elle secoue la tête et ses cheveux ruissellent. C'est à l'Yprée, sûrement. Elle y passe le plus clair de son temps, grimpe sur les tracteurs et chaparde des pierres, des plessis, des graviers, n'importe quoi. Oui, c'est bien ça, elle ramène n'importe quoi. Ça le fait rire. Un méchant rire, qu'elle écoute attentive, étonnée, sérieuse, comme un professeur découvrant une virtuosité inattendue. Il serre les poings, les rouvre, compte sur ses doigts, mars ou avril. Oui, les plantations de printemps. Un autre ricanement.

— J'ai faim. On va manger. Papa ?

— Qui t'a fait ça ?

Elle s'étonne, elle sourit. Elle a un bébé, et le pommier des pommes. Papa. Il l'empoigne aux épaules et la secoue de toutes ses forces. Elle tombe et se relève aussitôt tel un petit cheval après l'obstacle. Mais elle ne pleure plus.

— Tu dois me dire. C'est lui ? Hein ? C'est l'échassier, hein, le beau Davrière ?

Il a passé une semaine fin mars à la conciergerie en compagnie de l'Espagnol, le photographe. Claire rougit, ses joues, son front s'enflamment et ses yeux brillent. Elle ne dit rien. Ce serait heureux, n'est-ce pas ?

Gaspard n'a-t-il pas déjà pris au vieil homme sa fierté de bâtisseur d'éden ? La beauté de l'Yprée désespère Émile, dévoile de façon implacable ses incapacités. Le talent facile et éclatant du célèbre jardinier le blesse honteusement. Fombeau n'est pas jaloux ; il est détruit. Pendant cette semaine de jeune printemps, il s'est caché. Claire tenait Gaspard par la main. D'abord, il la suit avec cette réticence des grandes personnes qui ne jouent plus. Elle l'a emmené voir le Paradis, ils s'attardent dans la grotte, elle rit dans l'allée aux chimères. À l'abri d'une haie, presque à plat ventre, Fombeau regarde Davrière sortir son carnet, prendre des notes, faire un croquis de son œuvre à lui, Émile. Une seconde cela lui fait plaisir, et c'est une humiliation de plus. Il voudrait le regard du jardinier. Il souffre comme un diable. L'homme remet son carnet dans sa poche. Il sourit. Et c'est indéchiffrable.

D'abord Gaspard lui a volé son âme, et maintenant, Claire, sa secrète féerie. Qu'elle est belle, sa fille, l'éternelle enfant qui est sienne ! Ses jambes toujours nues, les épaules rondes et la bouche entrouverte, elle court vers le jardinier, un bouquet fou dans la main – sénéçons et pâturins, fléoles et coquelicots. Elle a sept ans, elle a vingt ans.

— Attends-moi !

Gaspard la regarde, il a eu un grand geste, comme s'il ouvrait les bras. Elle s'est jetée contre lui.

— Il t'a fait mal, c'est ça, hein, le salaud ? Moi, je t'aime, je t'aime, ma petitoute, ma Clairette, mon ange. Tu ne voulais pas, il t'a fait mal, tu dois me dire. Je vais le tuer, il ne te fera plus mal. Je te le jure.

Elle a baissé la tête et balance son buste doucement. Cela fait peur, cette berceuse, cette innocence, ce langage inconnu. Il écarte ses cheveux poissés de larmes et de poussière, cherche les yeux. Le regard qui s'absente, la lune dans le puits. Elle tremble. Elle tremble à n'en plus finir.

Toute une saison sans paroles. Gaspard ne revient plus, même pour les plantations d'automne. Seule son équipe de jardiniers entretient l'Yprée. Claire leur ouvre la grille, grimpe dans leur camion, les suit comme elle en avait pris l'habitude au printemps. Longuement, elle les regarde creuser des trous immenses où ils érigent des chênes et des érables. Ils dénudent les massifs, mettent à l'abri les vivaces et les dahlias. De grands feux de feuilles et de branches coupées s'allument et fument jusqu'au soir. Elle reste là. Son gros ventre intimide les gars. Elle ne court plus, ses bottes de chasse s'enfoncent dans la terre humide. Elle est amoureuse, lui disent-ils. La terre. Pas elle. On dit cela quand l'humus colle à la pelle. Sourires. Ses cheveux balaient son visage dans le vent. On lui parle moins. Si humaine et soudain tellement lointaine.

Le soir, elle ferme la grille sur le camion et rentre à la maison. La séclusion du jardin est fragile au coucher du soleil ! Le brasillage des érables, la flambée jaune des hêtres et des trembles disparaissent en quelques minutes, tombés en cendres. L'herbe se grise. Claire suit les haies, coupe à travers les prairies pour gagner La Feuillaume. Elle s'arrête parfois pour prendre souffle. À l'horizon noir des champs, les tiges de maïs, à demi broyées, oubliées par l'ensileuse, ressemblent peut-être dans la lumière qui s'éteint à des os blanchis, des vestiges de bataille.

Fombeau remet à Marie le trousseau de clefs. La grille, le pigeonnier, les remises. Un nounours rose est suspendu à l'anneau du porte-clefs de Claire.

— Voilà une bonne chose de faite.

Ils se font à nouveau face. Elle ne bronche pas sous son regard. Brusquement, ce qu'elle y lit la libère.

— J'ai vu qu'il y avait du thé à la conciergerie. Vous en prendrez ?

— C'est pas que j'aime le thé. Mais je ne dis pas non.

L'enfant est née à Noël. Il n'y avait pas de neige. Claire s'est débrouillée seule. Dans la douche. Ce n'est pas quelque chose à raconter. Le médecin a quand même voulu la transporter à l'hôpital, avec la petite. On les a regardés de travers. Puis Émile est allé la déclarer à la mairie de Beuvron. Il n'a plus de colère. C'est Canot le secrétaire qui tient le registre de l'état-civil.

— Pomme ? Tu vas l'appeler Pomme ? C'est une blague ?

— C'est Claire qui veut. Moi, je veux rien.

— Remarque, c'est pour la gamine... Tu mets quoi en deuxième prénom ? Boskoop ? Reine des reinettes ?

Émile lui montre comment allumer la chaudière. On peut faire du feu dans la cheminée aussi. Marie rince deux bols pendant que l'eau chauffe dans la bouilloire. Elle a trouvé des biscuits au gingembre et du sucre de canne dans un placard. Le thé vert vient d'une maison de luxe. La jeune femme laisse la fatigue l'envahir, la paix des pauvres gens. Au moins un avant-goût d'oubli.

Ils se sont assis de part et d'autre de la table.

— C'est à vous tout ça ? demande Émile.

— Non. C'était dans le placard.

— Je me disais aussi. Ce doit être à Gaspard Davrière. Ou au photographe. Ils ont logé ici, au mois de mars de l'année dernière.

L'information lui est indifférente. Elle hoche la tête, les mains en coupe sur le bol brûlant d'où monte

une vapeur amère.

— On m'a dit que vous construisiez une sorte de palais, comme le facteur Cheval.

— Qui vous a dit cela ?

Marie se sent rougir. Elle avale une gorgée de ce thé qui la fait tousser.

— Le journal.

Les yeux du vieil homme la scrutent avec intensité, se plissent. Il repousse le bol, il ne boira pas. Que cherche-t-il à lire sur le visage de la jeune femme ? Puis il se détend sans qu'elle puisse savoir ce qu'il a déchiffré ou ce à quoi il a renoncé.

— C'est vrai.

Elle étend la main sur la table, la paume contre le formica rouge.

— J'aimerais bien le voir. Je...

Il l'interrompt :

— Vous avez de quoi ?

Sourcils interrogateurs.

— Le Maury vous a fait une avance ?

— Non.

— Il vous déclare ?

— Il va envoyer quelqu'un.

— C'est ce qu'il dit. On l'a jamais vu, nous, le quelqu'un. Et puis Maury est dur à la détente. Il paye quand il vient. Et quand il y pense. Et quand il a du liquide. Vous allez faire comment ?

— J'ai de l'argent. Un peu...

— Combien ?

Une hésitation, et puis elle lâche, impuissante :

— Quarante-trois euros et quarante centimes.

— Faut bouffer. Et changer la bouteille de gaz. Elle est presque vide.

— J'peux me débrouiller.

Haussement d'épaules.

— Fais pas semblant. On va s'arranger tous les deux.

1^{er} septembre 2003

Cette fois-ci, la mère ne lui dira pas ce qu'il faut faire.

— C'est pour ton bien. T'es un timide. Un naïf.

Tous pareils, les pas-encore-vieux. Ils ont cassé la baraque et continuent à donner des leçons. Trente-cinq ans de pesticides et de farines, d'agriculture moderne. Grâce à nous la bouffe n'est pas chère, répètent-ils. À la ferme, ils ont installé le congélateur et de belles salles de bains. L'enfance de leurs pères, le tas de fumier à la porte, les ouvriers à dormir dans la paille et les nielles ôtées à main nue sont inimaginables. Leur temps est allé à toute vitesse. Encore cinq ans et ils se construiront un pavillon dans un lotissement. Propre avec tout ce qu'il faut. Juste un gazon devant et pour les légumes il y a le supermarché. Ils sont contents. Ils ne s'en font plus, c'est une autre façon de s'en foutre, maintenant que leur partie est jouée. Ils ont quitté la table avec leurs gains et leur vie pas si mal.

Je ne suis pas juste, pense Alain. Le père n'était pas tout à fait comme ça.

Pourtant, c'est bien le père qui avait voulu la grande étable, après avoir touché l'héritage de ses parents. Voir grand ou crever. Il est mort de sa belle mort, lui, juste à temps. Son fils en crève, bien avant son heure. Alain manœuvre son chariot à coups secs. Le contremaître lui lance un ordre qu'il n'écoute pas. Sa colère fait trop de bruit. Ce truc de son père n'était que la peur d'être en retard sur son temps, une peur de vieillissant qui en fait trop. Et quand le temps vient, c'est un deuil.

Même au lycée agricole, Alain ne savait pas ce qu'il voulait, il ne connaissait que son mécontentement. Les copains passaient du temps sur l'ordinateur à calculer au plus juste leurs apports de nutriments et les aides de Bruxelles ou de Paris. Plantes et bêtes obéissantes, machines à viande, à huile, lait et farine. Tant de carbone, tant de comestibles, tant de déchets.

Ils seraient des gestionnaires intelligents. On leur confiait la nourriture et les paysages ? Ils répareraient ce qui devrait l'être, inventeraient une nouvelle ruralité, aussi confortable que la banlieue. De braves gamins gonflés à bloc, ricane Alain. Je m'en fous, grogne-t-il.

Il s'en fout et le déclare à tout-va. Il peut imaginer si peu de chose : labourer toujours le même champ, semer parfois du blé, parfois du maïs. Une dizaine de vaches. Un travail qui trouve salaire, médiocre et certain. Juste dévider le fil d'une existence monotone. Une conversation avec son tracteur et le cours des saisons. Ce n'est même pas une nostalgie, rien qu'un vertige et le goût du refus. Au-delà, il cache des choses impossibles à avouer, honteuses quand les chiffres vous coupent la parole et qu'il faut nourrir les gens. En lui survit un monde bien plus vieux que son père, où la taille d'un champ se calculait à la journée de travail d'un homme. Son angoisse lui rappelle un âge d'or cruel où la nature existait encore, où la terre se rebellait contre la blessure de la charrue. Il fallait alors offrir des prémices et des rogations, redouter le soleil et les bêtes invisibles qui dévoraient les plantes. On craignait que le ciel

tombât, que la nuit et l'hiver fussent à jamais. Mais au moins l'inquiétude s'apaisait grâce aux gestes magiques et anciens qui finalement faisaient bien lever le soleil et tomber la pluie. Désormais, l'homme est seul avec toute la science. Alain espère les désastres qui viendront justifier ses ruminations, emporter sa médiocrité, mettre son destin d'aplomb.

En attendant ce catastrophique triomphe, il choisit de mâchonner le quotidien, de sommeiller sa vie, de gagner ce qu'il faut. Foutez-moi la paix. Tel est son premier et son dernier mot.

Le dimanche, il va voir son frère aîné. Lui, il fait des œufs. Sept mille pondeuses. De l'artisanat par rapport aux gros producteurs. Six poules par cage d'un mètre carré. Nourries à outrance mais, quand même, au bio. Un enfer de plumes et de fientes. Il paraît que c'est indigne ; la loi ordonne le remplacement des cages pour un modèle plus spacieux. Les subventions sont insuffisantes, bien sûr, sans compter la perte d'exploitation. Bon, le frère commence à faire du poulet en plein air. Tous les poussins arrivent ensemble des couveuses, jetés du camion en cartons pépiants. Ils n'ont jamais vu le jour, ni une poule adulte. Rien que des tapis roulants, du noir et des lampes à éclore. Tous à courir pendant cinquante-deux jours sur la même aire vide, à s'empiffrer de blé et de granulés. Le cinquante-troisième jour, ils passent au « laboratoire », où son frère officie en tablier de caoutchouc, masque et bottes. Alain aime y donner un coup de main. C'est con, les poulets et la mort, une pas grand-chose, mais la vue du sang et l'exercice du couteau lui font du bien.

Alain revient à vide, tourne dans l'entrepôt. Pause déjeuner. Ils sont tous partis, tant mieux. Il n'aime pas les gens, ni ce que les gens aiment. Il passe son temps à se soustraire, se faufiler, se faire une petite vie à côté. Ainsi est-il devenu un morose, un taiseux comme on dit dans ces romans du terroir que sa mère emprunte à la bibliothèque.

Marie est venue. Et repartie.

Il attend la pénombre de la chambre, une espèce de rendez-vous. Dès lors, il devient intarissable. Il dessine les lèvres, les fesses et les seins de l'absente à force de mots, des phrases chuchotées qui inventent l'amour et fantasment une nouvelle étreinte. Pour dire vrai, il ne se souvient pas de son corps, sinon un mouvement contre lui, une patience aussi. Il avait bien trop peur de ne pas être à la hauteur. Il avait envie, rien à faire, désormais ; ce qui le trouble, ce sont les conversations qu'ils n'ont pas eues, ce qu'il rejette dans son silence. Dans les draps emmêlés, il parle, parle à perdre haleine, et s'épuise de caresse solitaire. Pourtant, la Marie de son désir n'est pas une de ces filles trop nues aux yeux de verre dont il a longtemps goûté les photos écartelées dans de vieux magazines porno. Ce sont les mots qu'il ne lui a pas dits qui le font jouir maintenant.

— Il faut que je lui parle.

— Et tu lui diras quoi ?

La mère hausse les épaules.

— Trouve-toi une petite copine à la laiterie. Ça te coupera tes envies. Elle n'était pas claire cette fille.

Denise mange ses pommes de terre bouillies arrosées de vinaigre. Elle sauce l'assiette, le pain s'imbibe de rouge clair. Il faut bien qu'elle lâche ce qui s'est passé ce matin.

— Je suis passée à la gendarmerie, à midi. Pour les pièges.

— Qu'est-ce que tu veux que ça me fasse ?

— J'ai vu un avis de recherche là-bas. Une fille qui ressemblait à ta Marie. J'ai dû faire une déclaration. Il y a eu procès-verbal.

(Je crois que c'est elle, cette jeune femme qui a passé quelques jours chez moi début août, à partir du 2 ou du 3. Des gamins l'embêtaient sur la route de Vérize. Elle m'a fait l'effet d'une pauvre fille, pas bien épaisse, pas trop solide, j'ai eu pitié, je lui ai proposé de l'héberger. Elle m'a dit s'appeler Marie, juste Marie. On s'est mises d'accord pour le dédommagement.

C'est pas illégal, quand même ? Le 26, elle annonce qu'elle part, qu'elle rentre à Paris pour chercher du travail. Mon fils l'a conduite à la gare. Elle nous a rien dit de plus. Pourquoi on aurait posé des questions ? À mon idée, c'est une paumée. Elle payait cinq euros par jour, c'était pas grand-chose. On ne va pas me faire des histoires pour si peu ?)

Alain lève les yeux vers la fenêtre, la tache pâlie du géranium. On ne l'arrose plus.

— Dimanche, je prendrai la Peugeot.

— Quand ça ?

— Le matin. Pour la journée.

La mère repousse son assiette. La chaise grince. Elle se lève et c'est pénible. Chienne de douleur dans les reins. Qui peut arrêter la course des jours et la folie de ceux qui se croient amoureux ? Elle n'a pas besoin de jeter un coup d'œil à son fils pour voir son front buté, les poings crispés sur un petit morceau de bonheur.

— Tu sais où elle est allée, c'est ça ?

Du bout de sa fourchette, Alain piquette les fleurs bleues de la toile cirée. Comme c'est étrange cette mer qui va et vient en lui, fluide et douce, noire et vertigineuse.

— Elle...

Il ne dit jamais Marie, seulement « elle ». Et cela dessine une silhouette de femme, ouvre un sillage.

— Elle a parlé de Beuvron-la-Mercy à l'employé de la gare. J'ai écouté.

Comme d'habitude, la mère l'a débusqué et à présent il boude. Denise a ouvert la porte et lui tourne le dos. Les hirondelles virent et crient, entre ciel et cour, enivrées des lointains à venir. Huit heures du soir et la lumière se penche déjà. Fin de l'été. C'est une saison qui ne consent pas aisément à sa défaite. Les arbres s'obstinent dans leur splendeur verte et l'herbe repousse dru à chaque pluie. Les colchiques prennent des grâces menteuses de primevères. La vieille femme reconnaît une violence printanière en la sève qui ne veut pas descendre, en cet élan qui ne décroît pas. Mon petit gars. Je l'ai eu trop tard. Un sang clair et comme le vin des étés sans chaleur. L'entêtement au lieu de force. Mais celui-là est bien à elle ; son corps l'avait voulu. Ah ! La colère du père ! Furtivement souriante, elle passe une main talée sur son ventre.

Lui arracher ses rêveries, une à une, chiendent, séneçon, fétuque. C'est pour ton bien. Il la repousse, il crie, il pleure, elle vient, elle connaît, elle, toutes les couleurs de ses chagrins. Allez, t'es un homme. Elle ne te mérite pas, celle-là. Et dans sa gorge, cette grosse boule de joie qui gonfle et ne lui fait même pas honte. Est-ce que je ne suis pas sa mère, après tout ? Avant elles.

— Il faut que je lui parle, répète Alain. Je me sentirai mieux après.

Non, ce soir, Denise n'a pas le courage. L'indifférence l'envahit avec la fatigue. Elle ne pourra pas toujours être derrière son fils.

— Alors, je la prends la voiture dimanche ?

Cette enfantine violence qui réclame l'approbation maternelle pèse lourd ce soir. Doucement elle referme la porte, donne un tour de clé, la suspend à son clou. La nuit rejoint la terre.

Ensemble, ils débarrassent la table, sans mot dire. Denise plie les serviettes, les range dans le tiroir. Celui des couverts est juste au-dessous.

— T'allumes la télé ?

Chez eux, l'écran n'est pas allumé toute la journée, commère et compagnon. Ils pratiquent la télé comme l'onanisme, un plaisir glouton, à demi secret, dans la pénombre. Jusqu'à la télécommande et son surnom obscène. Ils s'assoient côte à côte, en suçant des bonbons. Les ombres qui s'agitent ouvrent une chambre close, les absentent de leur vie. Parfois, ils rient ou pleurent, seuls, pareils à des hommes ivres ou des femmes caressées. Denise ne répond pas, n'a pas bronché, bien droite devant la télé morte.

— C'est d'accord pour la voiture dimanche. Mais demain, toi, tu iras voir les gendarmes.

(Je ne sais pas. Je ne peux pas dire. Ses cheveux sont plus longs. Elle est trop petite d'ailleurs la photo. On ne voit pas grand-chose, c'est pas net. C'est vrai qu'elle s'appelle Marie aussi, mais ça ne veut rien dire. J'ai plusieurs copines qui s'appellent Marie, et même la mère à ma belle-sœur. C'est courant, Marie. Je ne la voyais pas beaucoup, je vais au boulot, moi. Elle restait dans la chambre ou bien elle allait se promener. Oui, le 26, je l'ai ramenée à la gare. Je ne sais pas où elle allait. J'ai pas fait attention. Je ne me souviens même pas si je l'ai accompagnée jusqu'au quai. Vous dites qu'elle aurait fait quoi ?)

1^{er} septembre 2003

Émile sait. Au premier regard il a reconnu en Marie cette jeune femme dont la photo est dans son portefeuille. Il n'a même pas eu besoin de la déplier une fois de plus pour s'en assurer. Peut-être l'attendait-il ? Voilà pourquoi il lui confie Pomme. C'est invraisemblable. Émile n'est pas un homme ordinaire.

Chaque matin depuis leur arrangement, il lui dépose la petite à son réveil. C'est une drôle de course au long des haies vives, piquetées de mûres et de baies rouges, avec le bébé ensommeillé dans les bras. Quand Marie ouvre la porte, elle aperçoit derrière le vieil homme l'aube ouatée, et vers l'est les déchirures bleues et froides du matin. Le bébé chouine, un biberon chauffe au bain-marie.

— J'prendrais bien du café.

Il boit lentement, debout, une épaule contre le mur, comme pour soutenir la maison. Le bol en arcopal lui brûle les doigts. Il les regarde. La petite tient bien le biberon toute seule, elle y concentre toutes ses forces et son plaisir. Ses joues gonflent et dégonflent. Ça donne envie de rire. Marie s'est assise bien droite et sérieuse, peu à peu ses bras s'encorbellent, son relâchement s'accorde au bien-être de l'enfant. Il la regarde. Entre eux, le silence est celui d'une plaine blanche ; la neige retient encore la bataille, la fumée des bivouacs se fond à la brume. Une rumeur telle une mer nocturne va d'un camp à l'autre. Peut-être l'ennemi, le destin, la peur ou le bruit du sang au frêle du poignet.

Émile ne rince pas le bol. Il le pose sur la table.

— À ce soir.

Parfois, il se tient un instant sur le seuil, repousse sa casquette grise sur la nuque et se gratte le crâne. Longuement. Il attend. Marie sourit.

— Merci pour les légumes.

Il a apporté un panier avec une salade terreuse, des pommes de terre jaunes, et ces tomates d'automne, gonflées de rosée, qui ne rougissent plus mais dont la chair translucide a la fragilité de certains fruits exotiques. Elles mûrissent à l'appui de la fenêtre avec une mélancolie tardillonne. Il ferme la porte. Pomme s'agite dans un relent de lait caillé. Marie s'attarde dans la tristesse du ciel gris découpé au carreau. Les pleurs du bébé l'agacent puis emplissent le vide des heures. Peu à peu, elle consent aux jubilations de la petite fille, tente d'y dissoudre le chagrin et la crainte.

Oui, Émile sait. Il attend. Il ne pense pas aux gendarmes. Peut-être plus tard, pour que justice soit faite, les choses ordonnées. Il veut comprendre tout seul pourquoi elle est venue ici, à la place même de Claire. À la recherche de sa colère, sinon de la vengeance. Alors, il la regarde. Avec Pomme. Il attend. Elle parlera, il devine qu'elle est venue pour ça.

Il passe ses journées au Paradis, content d'être déchargé du souci de la petite. La grotte est inachevée, on verra au printemps. Il n'aime plus y entrer ; Claire y passait trop de temps. Désormais, Émile est un vieil homme qui se souvient.

Après la naissance, il y a des mauvais jours. Claire ne supporte pas les pleurs du bébé. Ils lui transpercent le crâne, vrillent son sommeil, elle se met à crier elle aussi, secoue l'enfant. Elle hurle des choses que l'on ne peut pas dire, des obscénités insoupçonnables, un entrebâillement de cauchemar. Ou bien elle ne se lève pas, refuse de nourrir la petite. Ses seins gonflent douloureusement. Elle en presse le bout, le lait sourd puis coule. Pas pour toi, lui murmure-t-elle. Le bébé geint, son petit corps s'agite de spasmes de sanglots et de faim. Il s'endort, épuisé, en gémissant encore. Elle le presse contre son ventre, se love autour de lui, ne quitte plus le lit. Une fois, elle mord la main de son père jusqu'au sang ; il tentait de lui prendre l'enfant.

— Tu vas l'étouffer.

Elle éclate de rire.

— C'est le mien, mien, mien...

Devant la grotte, Émile a déversé des brouettes et des brouettes de sable de chantier. Il y dessine au râteau des vagues, une houle immobile. Il a choisi sept pierres, les dispose suivant un invisible courant. Chaque jour, il faut ratisser, ôter les feuilles une à une, les escargots enlisés, effacer ses traces et celles des oiseaux. C'est un paysage d'éternité qu'une averse suffit à défaire. Rien ne lui a donné autant de mal, même la profusion des terrasses à colonnes, ciment et galets, niches, traverses bordées de cailloux colorés. L'attention qu'il porte à chaque pierre, à chaque mouvement de sable dévoile d'insoupçonnés silences, milliers de pages écrites à l'encre invisible. Il se tient au bord, sans penser exactement, comme un chasseur s'arrête à côté d'une source et, levant la tête, suit le cri et le sillage des oiseaux vers le nord. Il sait. Il attend.

L'après-midi, Marie le suit au potager. Il s'y est remis ce printemps. Des pommes de terre, les courgettes, cinq plants de tomates, une rangée de carottes. Pomme se tient à califourchon sur la hanche de la jeune femme, appuie son front contre sa joue. Elle sourit. Il se retourne et la regarde. Si clairs sont les yeux de celle qui a tué sa fille ! Marie a rassemblé ses cheveux derrière les oreilles, mais des boucles s'en échappent. Dégringolent sur les épaules. Elle a été blonde autrefois, dans l'enfance, il en reste une lumière emprisonnée dans une couleur muette, mêlée, mouchetée telle une aile de perdrix, d'oiseau de terre et de chaumes. Le front est étroit, les joues immenses, une douceur excessive dans les lèvres trop grandes. Elle accroche le regard d'Émile, et quand ses yeux pétillent le bleu s'en éclaircit.

— C'est beau.

— ...

— Les salades, en rangées. Toutes droites. On dirait qu'elles sont fières.

— Ah ! Oui.

— Comme au défilé, un 14 Juillet de laitues.

Non, elle ne se moque pas. Émile le voit bien. Il rit brièvement, cela rappelle l'éclat tranchant d'un tesson dans l'herbe.

— Tu as bien le droit.

— De quoi ?

— D'aimer les militaires. Et la salade.

Avec Claire, il gagnait seulement du temps. Rusait, s'aveuglait. Doublait les médicaments pour qu'elle dorme beaucoup. Sans conviction, le médecin évoquait un choc post-partum. Claire passait plusieurs fois dans la journée d'un insensé désespoir à une exultation sans cause. Elle détestait l'enfant et

l'étreignait dans un amour sans frein. Malgré tout, le père aimait l'éclat fêlé de ses bonheurs. Son innocence rappelait la première aurore, le sourire de Dieu, la seule joie pure d'être. Il contemplait ce mystère, quelque chose en lui rendait grâce et le faisait espérer, non la guérison mais qu'elle passe sa vie à l'abri.

Il ne l'interrogeait plus sur le père de Pomme. Quelle importance, finalement ? Même sa propre rancœur contre Gaspard était morte. Lui ou un autre... Il en tirait juste une amère satisfaction à s'imaginer ce *grand homme, cet immense artiste* profitant d'une fille diminuée. Jamais lui, le pauvre type, le raté, n'aurait fait un truc pareil. Le médecin avait prescrit un contraceptif, c'est tout, pour éviter d'autres accidents. Est-ce qu'il y a de l'amour pour les gens comme elle ?

Avant-hier, une nouvelle fois, il secoue la tête devant la photo que lui présentent les gendarmes. Ils insistent. Il remet ses lunettes, se penche. C'est bien Marie, la transparence muette du regard avec un sourire convenable. Désormais, ils ont d'autres photos. Ses cheveux sont plus courts, elle porte un tailleur-pantalon noir et des boucles d'oreilles. Les clichés datent du pot de fin d'année de son entreprise. Oui, elle est là, au milieu d'un groupe, les bras croisés, une expression énergique sur le visage, en commerciale pleine d'avenir, dynamique.

Claire est morte dans le fossé. Toute seule. Ou presque. Une heure après les pompiers l'ont retrouvée inconsciente. C'était trop tard. Mais sans doute une heure plus tôt aussi. L'impact avait été trop violent. Ce n'est plus important, puisqu'elle est morte. Émile n'a pas besoin d'en savoir plus pour faire son deuil. Foutez-moi la paix. Quand il dit ça aux gendarmes, ils ne comprennent pas. Surtout la jeune. Elle a ôté sa casquette d'uniforme ; ses cheveux lissés, tirés en chignon, brillent au soleil. Elle a l'âge d'être sa fille, peut-être même sa petite-fille.

— Vous dites ça mais ça vous ferait du bien de connaître les circonstances du décès. Il parle d'or et doucement, le gendarme Adeline Gondret.

Émile hausse les épaules. Ça fait mal, oui. Vivre fait mal. Pauvres cons.

Poignée de cendres jetée sur des braises, le soir tombe. L'incandescence des feuilles jaunies disparaît la dernière. Entre chien et loup, le parc se résout en quelques lignes, masses noires, puits d'ombre et traits de lune. Il fait presque froid. Désormais la nuit se souvient de l'automne proche. C'est l'heure où Marie vacille. Enfin, la souffrance. Elle referme la grille, retire la clef et la douleur arrive. Elle en est presque soulagée. Ainsi une femme enceinte, quand son terme est dépassé, accueille avec reconnaissance la première contraction. Elle avait étouffé le pur remords par la haine de soi. Et maintenant ce remords, dans un violent retour, la frappe et l'empoigne. Elle marche à côté du vélo jaune que lui prête Émile pour ses allers-retours entre l'Yprée et la ferme. Elle ne l'a pas prévenu de sa visite. Au creux du ventre, une bête féroce déchire et dévore une chair inépuisable. Elle marche. Des chauves-souris volettent dans l'ombre, l'effleurent, l'évitent, reviennent. Ce sont des mensonges qui passent, de fausses alouettes, des ailes nues. La jeune femme ferme les yeux pour traverser l'espace de leurs voltigements.

S'il lui ouvre la porte sans vraiment sourire. Si Pomme dort. S'il a mangé et qu'il rêve et dessine sur la table de la cuisine, comme tous les soirs, les plans du Paradis. Si Dieu veut enfin, ce soir, elle parlera.

Rien de tel. Pas de lumière ; les volets de La Feuillaume sont fermés. Elle peut imaginer la salle ténébreuse, le poêle dans la cheminée, et le fusil accroché sur le manteau. Elle s'en retourne. Demain, ce sera pour demain. Ou le jour d'après.

IV

7 septembre 2003

Gaspard s'est installé dans un gîte à sept kilomètres de l'Yprée. Il est arrivé en train puis a loué une voiture à la gare de Saint-Freux. Il ne conduit plus beaucoup mais il conduit encore. Les victoires de la maladie sont indécises et le terrain conquis par elle est à jamais perdu pour lui. Pourtant ses résistances ne sont pas tout à fait inutiles : il gagne du temps, il dure, ce qui, au bout du compte, est toute l'occupation de l'existence. Vanité de la plainte. On l'a exhorté pour son bien puis aimé à distance. Désormais, Gaspard Davrière, jardinier des princes et des villes, aimable amoureux, ami loyal, amant attentif et convive souriant s'en va seul, assurément seul, vivre ce qui lui reste de lumière.

Dimanche. Le murmure gris de l'aube quand il s'éveille. Il pleut. Il prend son temps. Pourquoi retourner à l'Yprée, au bout du compte ? Parcourir, comme un roi vaincu, le champ de sa défaite ? Au début, tout était simple en ce désir de jardins, comme s'il faisait des enfants à la nature. L'œuvre était là, il n'avait qu'à la mettre au monde. C'était une image rêvée, évidente et lumineuse dans le sommeil, mais qui, à l'orée de la conscience, se transformait en visions toujours précises mais fuyantes, non pas incolore ou impalpable, seulement intraduisible dans les termes de l'arc-en-ciel, les données de la vie éveillée. Curieux comme les choses d'importance – le bonheur, l'amour ou l'horizon – passent leur temps à foutre le camp...

Il est sorti. La pluie le dispense du paysage. Il prendra la voiture, roulera presque au hasard, vers l'Yprée ou le village. Qu'importe, sa nuit gagne. Désormais, la vie est à contre-jour. Le mur du parc n'en finit pas. Au-delà, son œuvre si fragile, éphémère : un poème difficile en une langue morte. Qui saura la garder ? La part de Maury fut celle de ces bourdons qui dispersent le pollen et ne font pas de miel. Ils suscitent et disparaissent très vite, attirés ailleurs, vers d'autres fleurs, d'autres hasards.

L'indifférence de l'homme d'affaires à l'inachèvement du parc le blesse encore. L'exposition de Luis a empêché les travaux au verger. Gaspard avait prévu trois chambres de verdure, des plessis en châtaignier, un *giardino segreto* pour l'amour et un cloître en laurier-tin pour la paix de l'âme. Plus bas, un encadrement en buis, rythmé de fleurs blanches, roses de Damas, roses de Provins et roses galloises. Maury, lui, insistait pour un labyrinthe. On aime à s'égarer, paraît-il. À quoi bon être ironique ? La vie s'en charge toute seule.

Gaspard ne se décidait pas à toucher au verger, qui le mettait en garde contre l'excès de talent, la tentation du parfait. L'herbe y était moussue, étouffée de liserons. Deux douzaines de pommiers, leurs branches tordues, à jamais souffreteuses s'épuisaient en d'inutiles fructifications. Il se dit que personne ne cueillera cette année les reinettes véreuses, les pommes du Canada en robe de bure, d'autres encore, d'une espèce locale dont il n'a pu retrouver le nom, des fruits horribles, jaunâtres et tavelés, pas plus

gros que le poing d'un enfant endormi.

Claire ramasse tout, même en avril, les fruits verts dans un pan de sa robe relevée.

— Dis, ça ne t'ennuie pas ?

Cet enfantillage l'agace, il se détourne. Elle s'éloigne alourdie par son fardeau, d'un pas sérieux de petite fille jouant à la grande, pour mettre sa rapine à l'abri. Affalé au pied d'un pommier, lui n'a pas bougé. Il part tout à l'heure. Les préparatifs de l'exposition se feront sans lui. Il s'en va honteux, blessé à l'avance par le sourire de Luis, l'inattention des visiteurs, la commisération des amis jardiniers. Il a jeté ici ses dernières forces, ce qui restait de talent et de savoir. Rien n'y fait. L'Yprée sera en deçà, un triste amour d'impuissant, le poème de trop. Secrètement, tel un croyant infidèle se souvenant d'éclairs de certitude, il a cédé à l'improvisation, aux jeux de la nature, bien des parts de son travail. Que le temps accomplisse ce qu'il ne verra pas, que la nature débrouille ce qu'il a essayé.

À son retour, Claire lui tend une poignée de cerises à peine mûres. Il se contente de secouer la tête. Sans bruit, elle se glisse à son côté, dans une odeur de foin remué, de fruits et de sueur douce, une odeur de poulain au pré et d'enfant excité.

— Tu ne devrais pas en manger. Ça va te rendre malade.

En un geste de petite fille elle a ramené ses genoux sous son menton, enlacé ses jambes nues. Il s'est tourné pour bien la voir. La maternité n'a pas altéré son corps. La courbe des hanches n'est pas plus pleine, ni l'arc des lèvres adouci. Toujours vierge comme l'avril est jeune, pense-t-il. Comme il voudrait ne pas voir, dans le regard levé vers lui, cette fixité qui dit une douleur sans répit !

Cela remonte à son premier printemps à l'Yprée, en 2002. Luis a insisté pour l'accompagner. Claire accueille Gaspard avec un ravissement puéril qui l'aurait ému s'il avait été seul. La beauté de la jeune femme fascine le photographe. Tu as vu cette peau ? Elle prend la lumière comme un fruit. Il ne quitte plus son appareil, l'approche et se retire, tourne, danse, murmure, applaudit, grimace, sautille et recommence. Elle s'appriivoise à contrecœur.

Pour Gaspard, ce sont les derniers temps de travail intense, l'énergie des commencements, les jours trop brefs, les plantations à faire, les plantes qui brusquement font défaut, les courses chez les pépiniéristes, des plans à modifier au dernier moment. Il s'écroule le soir, épuisé, heureux, à la conciergerie. Luis a préparé des tapas et boit des bières brunes en retouchant les photos prises dans la journée. Des pluies telles des colères amoureuses s'abattent au milieu de la nuit. Les deux hommes se parlent peu. Gaspard décide que cela ne se passe pas si mal, tout compte fait.

— Tu as vu Claire, aujourd'hui ? demande-t-il la veille de son départ, un de ces soirs de giboulées où le chuchotement de l'eau sur la gouttière fait croire à une intimité.

— Oui.

— Des photos ?

— Oui, mon salaud.

Comme Gaspard s'est approché, Luis éteint son écran.

— Non.

Dans la pénombre de la pièce basse, il ne peut échapper au défi du regard de Luis. On pénètre auprès de lui dans un champ électrique, son inquiétude fiévreuse de tout connaître, de posséder avidement les choses et de les vider. Il disperse, gâche, détruit. Il voit l'excrément dans la nourriture, la viande et le boyau dans la chair, l'obscène ou le grotesque dans l'amour. Pas d'autre vérité que celle du cadavre véreux, gluant. Il se hait, en ricane et saisit l'autre dans cette jouissance et son vertige.

— Pas pour toi, coco.

— Pas de mon âge ?

— Tu l'as dit, coco.

Je suis fatigué, pense Gaspard. Pourquoi l'ironie moqueuse de Luis, son sadisme et le cynisme mécanique de ses propos le contraignent-ils au silence, et parfois à une complicité railleuse ? Pourquoi se soumet-il à son effroyable dérision, à l'aberrante séduction de la pourriture ? Il déteste aussi cette bière que l'autre lui tend, il la boit, pourtant, au goulot. Comme il fait noir, déjà.

— Fais attention à Claire, tente-t-il avec effort. Elle n'est pas tout à fait normale. Elle est fragile.

— Gentil cœur, va, mon petit chou. Je ne lui fais pas de mal à ta jolie nymphe. Je l'instruis. Je la retouche. Tu ne la reconnaîtras pas à ton retour.

Gaspard ferme les yeux. Ici et là-bas. C'est à peine nécessaire tant est profonde l'obscurité qui l'environne et le pénètre. Si j'avais su. Je savais.

« Je ne suis pas le gardien de mon frère. » Se souvenir qui a dit cela. Gaspard se tait toujours. Le vide de la parole introuvable l'habite tout entier. Figé, fixé dans cette défaillance.

Il revient au cours de l'été 2002. Le privilège du jardinier est d'arpenter son œuvre, ainsi consacre-t-il deux ou trois jours à parcourir le parc, à s'imaginer un verger idéal. Il y a peu à faire. La première année d'un jardin est celle de l'attente ; les arbustes grandissent, tout est trop jeune et son cœur malaisé. L'été est dur et ne va pas bien à ces provinces en demi-teinte. Est-ce la lumière qui blesse Gaspard ? Les feuillées noires des trembles miroitent au bout des terres moissonnées, les herbages secs et jaunes.

À nouveau, Claire vient à sa rencontre, plus négligée, ébouriffée, souvent les pieds nus. Son rire abolit la torpeur de juillet. Elle le cherche à l'aube, impatiente de sa compagnie, de jeux absurdes, de courses à boire le vent. Mais elle a changé. Elle ne fredonne plus, s'exalte trop fort, s'excite jusqu'au chagrin. Elle a des cris aigus, des ébriétés de joie et des larmes soudaines sous les paupières. Et puis lui viennent de brusques indécentes : son corps devenu béance, ses yeux collés à ceux de Gaspard, et ses gestes, soudain tristes, soumis à une faim inépuisable. Il la repousse. Non. Non Claire, tu es un bébé. Je ne veux pas. Viens, je te ramène. Elle l'entraîne, l'aspire dans son désir, se frotte contre lui, rêveuse et violente. Combien de fois ? Il ne sait plus, a voulu oublier. Elle relève sa robe, s'agrippe à ses hanches, se déchaîne toute seule. Maintenant, il peut se dire que cette métamorphose lui faisait peur – le répugnait aussi. Une fois, il la gifle, une autre fois la jette à terre. Il voit sa souffrance affamée ; il ne cède pas. Il s'enfuit et quand il se retourne, elle enlace de tout son corps le tronc lisse et blanc d'un jeune bouleau, les yeux exorbités, ouverts sur un irrésistible abîme. Quand s'apaise sa tempête, elle n'a pas une tendresse ou un regret, semblable à une possédée après l'exorcisme.

Gaspard n'en dit rien à personne. À regret, il cherche à l'éviter. Il réussit, mais ne parvient pas à échapper aux ragots des hommes d'équipe. Pas un, à les croire, ne se refuse à saisir l'occasion des étreintes de Claire. Aucun ne semble prêter attention ni à sa grossesse ni à cette folie neuve. Cela lui fait honte et tristesse. Il se tait, comme si le silence pouvait dissoudre la peine. Il aurait dû la mettre à l'abri, prévenir Émile, chercher à comprendre ce qui avait affolé l'innocence de la jeune femme. Mais tant de choses se dévident ; il n'a pas le temps, il n'arrive plus à travailler, le chantier en retard, les migraines successives, les couleurs emmêlées, que sais-je ? Il rentre plus tôt que prévu à Paris.

À la fin de l'année, Maury lui apprend la naissance de Pomme avec une excitation ironique.

— Le jour de Noël ! La crèche vivante au Paradis ! Émile en Joseph, vous voyez le tableau !

Gaspard a pensé à elle. Souvent. Oui, il peut le jurer. Il a voulu envoyer une carte, un cadeau, appeler au moins. Il n'en a rien fait et cela l'occupe plus que de raison. Le temps qui passe rend les choses plus gênantes, puis impossibles ? D'ailleurs il a des soucis. Qui pourrait le nier ? Il laisse passer l'hiver et le mois de mars. Inutile désormais d'aller sur place. Je fais confiance au chef d'équipe, déclare-t-il à Maury lorsqu'il s'inquiète.

Gaspard revient à l'Yprée juste avant l'exposition, courant avril. Tout a le goût des dernières fois.

La lumière est retenue, voilée de grands nuages alanguis. Pas de vent. À peine, ici ou là, de brusques

pépiements, des froissements d'ailes et de feuilles.

— Tu t'en vas.

La voix de Claire se traîne, n'affirme pas, à jamais impuissante. Elle s'accorde à ce soleil étouffé, cette jeune tristesse de printemps inaccompli. Il s'est penché pour l'embrasser, très vite, sur la joue, peut-être au coin frémissant des lèvres.

— Oui, jolie douce.

Il a dit cela. Il lui a donné des mots doux comme des bonbons, des paroles pour qu'elle les saisisse et les serre très fort contre son cœur. Enfin pour qu'elle soit heureuse, un tout petit peu. Il n'est jamais sentimental et pourtant à elle, pauvre fille, il lui a dit des choses comme ça.

— Mon travail est fini, mon innocence. Je m'en vais. Ils n'ont plus besoin de moi. Je suis content que tu sois une maman sage. Tu as une jolie petite fille.

Il lui sourit. Comment est-il parti ? Avec un signe de loin ? Une main posée sur l'épaule ? Elle n'a pas bougé, tout unie à l'immobilité douce et chagrine du jardin sans soleil. Elle répète :

— Tu t'en vas.

Nul ne demeure jamais auprès d'elle, dans ces Paradis où l'on va ignorants et nus. Seule et bientôt morte.

— C'est dommage. Une si belle gosse.

Luis étale sur la table des photos de Claire. Gaspard recule. Il ne se souvenait pas de ce regard résigné d'enfant malade à qui l'on promet le ciel à tout hasard.

— Tu n'as fait que ces portraits ?

— Ce ne sont pas des portraits mais des agrandissements. Je les envoie à son père.

L'enveloppe est déjà prête, une belle enveloppe ivoire avec LUIS en gravure.

— Tu me surprends, parfois.

— Pas autant que je m'étonne moi, coco.

Soigneusement il referme l'enveloppe en cartoline épaisse puis va s'asseoir derrière son bureau, à l'abri de l'écran.

— Tu viens me dire au revoir, hein, coco ?

— Oui.

— On ne se reverra pas.

— Non.

— C'était du bon boulot... même l'accident... on aurait dit que c'était fait exprès. Oui, une belle gosse, quand même.

Jamais Luis n'est plus sincère que lorsqu'il est distrait, se dit Gaspard. Il lui vient des pensées ironiques alors qu'il lui semble être prisonnier d'un sarcophage de silence. L'écran absorbe entièrement l'attention du photographe. Une gorgée de thé vert. Une longue minute.

— Je vais faire un truc pour cette fille et son père. Il n'y aura pas d'autres images que celles-là, que j'envoie au vieux. Je n'en garde pas de doubles. Et maintenant j'efface devant toi, mon petit ange, ce qui restait de la dernière séance.

Il a tourné l'écran vers Gaspard. Les icônes du diaporama sont minuscules. Clic. Le jardinier se penche et des lignes tremblent sous ses yeux, fugitives, emmêlées et pourtant si précises :

Windows : licence d'utilisation Luis Casarés

Poste de travail

Disque E

Mes documents

Mes photos

Portfolio 34

L'Yprée

— Voilà, nous y sommes.

Elle (Claire F) : 12 éléments. Date de création : 25 mars 2002

— C’était le jour où il y a eu cette énorme averse, presque un orage Tu te souviens ? Il avait fait une chaleur incroyable pour mars.

Gaspard hoche la tête. Ses yeux brûlent.

— Tu es sûr que tu ne veux pas de thé ?

— Si... excuse-moi. Mal au crâne.

Il considère l’écran de loin, boit une gorgée. Passe sa main sur ses paupières une seconde abaissées. Les lettres se détachent assez bien pour qu’il puisse éventuellement les lire, même à cette distance, même pour lui. Une autre gorgée, plus lente. Il sait le doigt de Luis posé sur la souris et, à l’abri de ses lourdes paupières d’homme vieillissant, ce regard jaune de chasseur en embuscade.

Au jardin de son père.jpg

Innocence ? Innocence !.jpg

Herbes et cheveux.jpg

Les cuisses.jpg

Elle ne dort pas.jpg

Elle ne veut pas.jpg

Le rire et mon couteau.jpg

La peur dans la bouche.jpg

Non.oui.non.jpg

Sexe 1.jpg

Sexe 2.jpg

Sexe 3.jpg

Les larmes ou la bave. jpg

Ce qui est déchiré.jpg

Elle pleure.jpg

Supprimer

Souhaitez-vous vraiment supprimer tous les éléments sélectionnés ?

Luis a levé un doigt une seconde – le temps de la lecture ? – et l’abat sur la souris. Gaspard passe sa main sur ses yeux. Des larmes montent entre les cils. Cela lui arrive. Un effet de son affection, probablement.

Oui

— Oh !

Gaspard s’est levé brusquement.

— Désolé, j’ai renversé mon thé.

Sa voiture a dépassé le mur de l’Yprée. Les essuie-glaces effacent sans trêve le gris et l’eau. Ses mains sont crispées sur le volant. Il ne voit pas grand-chose. Autant s’arrêter un peu, à Beuvron, par exemple.

— Un café me fera du bien, décide-t-il à voix haute.

Nuit du 7 au 8 septembre 2003

Le gendarme Adeline Gondret ne dormira pas. Ses cheveux blonds brillent dans le cercle de la lampe. Un papillon de nuit se heurte à l'ampoule, s'y brûle les ailes et le corps. S'écarte. Son vol frémit, désolé. Il se cogne aux vitres, aux murs, et cela fait un bruit feutré et brusque. Il n'a de désir que pour cette lumière qui le ravage.

Sur son bureau, le gendarme Gondret a posé sa casquette d'uniforme. Son rapport est rangé dans une chemise bleue. Il est ouvert à la première page. Elle va le relire maintenant. Non, elle n'ira pas se coucher. Elle s'assoit au bord de la chaise pivotante, droite, un peu raide. Elle n'a pas vingt-cinq ans ; à sa gauche, une enveloppe en cartoline crème. À sa droite, un portefeuille usé, un couteau de poche, une vieille cartouche. L'ordre se fait peu à peu.

Un crayon à la main, elle peut commencer sa lecture.

La gendarmerie de Nivers (Indre) nous a transmis le 1^{er} septembre le témoignage de Denise et Alain Méry (PJ 1). Ce dernier a affirmé avoir conduit Marie Lesbre à la gare le 25 août. Un billet aller pour Beuvron-la-Mercy (train et car) a été émis le même jour (PJ 2). Une femme ressemblant à la suspecte a été aperçue à la gare routière, mais l'identification n'est pas formelle (PJ 3). Cependant, il ne nous a pas été possible de recueillir le témoignage du chauffeur de bus qui avait assuré le service matinal du 26 août. Il est actuellement en congé.

La lectrice relève la tête. Elle contemple sans rien en voir le mur devant elle, la rangée de chaises tubulaires. Elle croit à la force de sa vigilance. Elle entend la nuit entière se taire alors que s'apprêtent les réparations, que se noue ce qui doit l'être afin que le monde se ressemble.

7 septembre 2003

Il pleut toujours. Il y a messe à Beuvron-la-Mercy ce dimanche. Alain gare sa voiture tout près de l'arrêt de bus, un abri en ciment où flotte une odeur de patience et d'ammoniac. Une affiche accroche son regard : le signalement de la jeune femme recherchée, les faits qui lui sont reprochés. Il contemple son visage sans sourire. L'accident a eu lieu tout près d'ici. La pluie opportune bat la mesure sur l'ardoise des toits, occupe tout le silence.

Du portail entrebâillé de l'église filtre une rumeur de vieil orgue et de répons. Le café est ouvert, sans doute en souvenir du temps où les femmes étaient à l'église et les maris au bistrot. À la cloche, les hommes sortaient tous ensemble, goguenards, à peine grisés de vin blanc et de politique, et se campaient sur le parvis pour voir sortir leurs épouses avec le curé et les bourgeois.

La salle où pénètre Alain est très sombre. Le patron est au comptoir, dans une saveur mêlée de vin, de café et de mouillé. Des hommes jouent au 421. Les bruits feutrés dans le cornet se confondent avec le comméragé de l'averse contre l'étroit carreau.

— Salut.

Canot hoche la tête. Il sort ses mains de l'eau mousseuse où il rince les verres, s'essuie au linge qu'il porte constamment sur l'épaule.

— Qu'est-ce que ce sera ?

Le jeune homme n'est pas d'ici, mais pas de très loin. Le patron le connaît d'avance. Un de ceux qui ratent toujours le coche, un timide avec des malheurs et les idées lentes.

— J'sais pas.

Alain ne va jamais au bistrot. C'était le domaine du père, ça. Il allait y faire sa partie, remuer des idées, se réchauffer à l'alcool et aux paroles inutiles. Le jeune homme hésite, gêné de se sentir à son âge comme un gamin en fraude.

— Alors ce sera le verre de bienvenue, tranche Canot.

Il pose un ballon sur le comptoir, y verse un vin rouge clair.

— C'est un chinon. Le propriétaire est un pote. Vous n'allez pas le regretter.

— Merci.

Alain boit d'un trait, sans s'appuyer au zinc, pour échapper au regard interrogateur du cafetier.

— Alors ?

— Il est bon.

— Hein !

Canot a gardé sa fillette à portée de main et verse aussitôt un second verre ; Alain n'ose pas protester. La pluie ruisselle sur la fenêtre. Une flaque d'eau noire se forme sous la porte. Avec un soupir,

le patron se décide à tourner la lumière. Le vieux néon du plafond clignote, papillonne, et fige dans un jour jaunâtre l'étroitesse de son domaine.

— Pas trop tôt, lance un joueur de dés.

— C'est pas sur toi qu'EDF fera son lard.

Ça fait sourire le jeune homme. Le cafetier hausse les épaules avec l'indifférence des pingres aux moqueries. Et, toujours, ce chant de l'averse qui enferme les gens ensemble et rappelle toutes les pluies mêlées de l'enfance, les soirs à l'abri, les bruits de fontaine sur les toits, les goûters et les devoirs, la quiète joie des cuisines quand pleurent les vents humides de l'automne. Alain est rassuré ; il se détend, le vin devient joyeux. Canot pousse vers lui une soucoupe avec des chips et des olives noires.

— J'suis de passage. Je viens de l'Indre.

Il ne bronche pas, le cafetier, il fait sa vaisselle bruyamment. Les timides, faut les laisser venir à leur train.

— C'est joli par ici.

Une pause.

— Y a des choses à voir dans le coin ?

— On se promène ?

— On peut dire ça. Je viens voir une copine. Vous pouvez peut-être me renseigner...

Ah, oui ? Une Marie qui serait arrivée en début de semaine ? Il a du pot, le gars de l'Indre, parce que lui, Canot, il a vu une Marie. Même que c'est lui qui...

— Elle bosse à l'Yprée. Dimanche, c'est jour de visite. Il suffit de sonner. Marie viendra. Tu verras bien si c'est la tienne. Hein, tu vois, tout s'arrange... Je compte sur toi pour m'inviter à la noce !

La messe est finie. Les gens s'égaillent, voûtés sous l'averse, avec des gestes qui prennent congé. Puis les pneus des voitures chuintent sur la route. Une femme est entrée et commande un café. Bruit de percolateur – claquement et vapeur. Elle s'assoit au fond ; d'autres sont partis. La porte est entrouverte sur un soyeux rideau de bruine.

— J'ai vu qu'il y avait eu un accident chez vous. Ils en ont parlé aux infos. Sur France 3.

— Ça a secoué tout le monde ici. Une jolie fille à vélo. Elle venait d'avoir un bébé. C'est pas une pitié quand même ? Mais les gens roulent n'importe comment. Les radars, y sont pas dans notre coin...

Les mots se dévident sans effort, à leur train.

— Pour le papa, ça doit être dur. Tout seul avec un bébé...

Le rire du cafetier rend un son ébréché qui déconcerte Alain.

— Le papa du bébé, il serait dur à trouver.

— Il n'y en avait pas ?

— Il y en avait plutôt trop. Je ne trahis pas un secret : la Claire, elle était pas farouche. Comme on dit, à part le Paris-Tours, tout le monde lui était passé dessus.

— C'est triste, insiste Alain. Pour l'enfant.

— Oh ! Les chiens font pas des chats. La mère était simplette, la fille sera pareille. C'est le grand-père qui s'en occupe. Un vieux fou aussi. Il s'est construit une espèce de jardin avec des machins en ciment. Il ramasse tout ce qui traîne, il plante des mauvaises herbes et dit que c'est le Paradis. Je vous en sers un autre ?

Alain dit oui. Pour occuper ses mains. Il ne reste plus grand monde, sinon un homme de très haute taille, très immobile, qu'il ne remarque pas, bien qu'il se trouve juste derrière lui.

— Allez, le vieux n'est pas un vrai méchant. Bon, savoir ce qu'il trafiquait avec sa fille, c'est une autre histoire... Elle n'aurait peut-être pas eu besoin de coucher avec n'importe qui si son père l'avait laissée tranquille. Bon, je dis ça, j'en sais rien. Il est pas d'ici, on le connaît pas, et il s'est toujours tenu à carreau. Mais il a pas versé une larme à la sépulture de sa gamine. Y en a qui disent c'est le choc ; moi j'y crois pas trop. On aime ou on n'aime pas. Il a même dit qu'il s'en foutait que les gendarmes retrouvent

celui qu'a laissé sa gamine crever comme un chien dans le fossé. C'est pas bizarre, quand même ?

— J'ai... j'ai vu l'affiche, en passant, sous l'abribus.

— Ah ! Ouais ! Moi, c'est drôle, je l'ai pas encore vue. C'est tout récent. Les gendarmes sont passés ici montrer une photo alors que j'étais à Saint-Freux. C'est ma femme qui les a reçus. Faudra que j'aille voir. Mine de rien, tout le monde finit par passer chez Canot. Je vous parie que la bonne femme c'est une de ces névrosées sous médicaments. Autrefois, on les enfermait. Il y avait moins de dégâts. Allez, on prend le dernier. On trinque l'amitié et puis je ferme.

Alain est parti à jeun, dans une hâte confuse, comme s'il était en retard à un rendez-vous.

— J'avais vu la même affiche à la gendarmerie de Nivers, chez nous. Ils m'ont interrogé.

L'œil de Canot s'allume tout à coup.

— C'est rapport à ma copine. Elle s'appelle Marie aussi. J'vais t'expliquer. C'est parfois braque, les gendarmes, ils pourraient croire que c'est elle, tu imagines. Y en a plein des Marie. Je voulais lui dire de faire gaffe. C'est compliqué, tu vois.

Des larmes montent aux yeux d'Alain. L'amour, pense-t-il, lui fait mal et bien. Il va à tâtons ; un exilé qui cherche l'espoir. L'eau fuit entre les doigts des mains jointes. Canot a tout arrangé. Il bourre l'épaule du garçon : qu'il ne s'en fasse pas. Sa copine n'a sûrement rien à voir avec tout ça. Les gendarmes ici connaissent leur boulot. Maintenant, c'est pas pour te mettre dehors, mais on va déjeuner chez la mère à la patronne et je vais mettre le volet.

Alain se retrouve étourdi sur le trottoir. Les rues seules. Les portes fermées sur les tables mises. Où est sa voiture ? Il n'a pas faim. Le vin et la tristesse l'ont assez nourri. Quand il est assis derrière son volant, il se rend compte qu'il ignore dans quelle direction se trouve l'Yprée. Il tente une route, roule tout droit, s'arrête après une dizaine de kilomètres. Un silo se dresse à l'entrée d'un village dont le nom ne lui dit rien. Il s'arrête. Il faudrait demander à quelqu'un. Il n'y a personne. Il reste là à contempler, le cœur épuisé, un champ de maïs. Les tiges sèches, brisées, comme des épées vaincues, remuent dans le vent. À l'horizon demi-mauve chavirent des nuages de pluie. Tout renonce et c'est assez doux.

Est-ce que c'est elle ? Le visage de Marie s'absente tel un mot au bout de la langue. Ou bien c'est la photo des gendarmes qui prend sa place.

Marie n'est pas là-bas à garder ce domaine dont il ne trouve pas le chemin. Non, Marie n'ouvre pas de grandes grilles mystérieuses. Marie ne vit pas une vie qu'il ignore et jalouse ; son passé n'est pas dangereux. Elle ne remonte pas ces allées qui font semblant d'aller au ciel. Non. Non. Marie l'attend dans l'obscurité froissée de son lit, dans l'ébriété et le désir. Marie n'est pas une femme, ni la chance d'Alain. Marie est un secret, son rêve docile, une main de plaisir, la pente intime de son oubli. Finalement, mieux vaut s'aimer tout seul, ça fait moins de complications.

Il a peut-être couché avec une fille que la police recherche. C'est excitant mais ça peut faire du vilain. Son téléphone sonne dans sa poche. Sûrement Denise qui s'inquiète ou fait semblant.

— Je m'en fous.

Que ferait-il de cette fille ? Il regarde le paysage étranger, les champs plus étroits que chez lui, la lumière un peu plus jaune, je ne sais quoi d'imperceptiblement différent. C'est joli. Oui, pas mal. Mais qu'est-ce que ça peut me faire ? C'est qu'une fille, un trou et des emmerdes. Et puis j'ai pas les moyens. Il ricane avec mépris, jouit de sa défaite. Il a dit ce qu'il savait aux gendarmes. Point. Qu'on ne vienne pas le chercher ! Il fait demi-tour au milieu de la route et se fait peur. Manquerait plus que de verser dans le fossé ! Il roule lentement, reste longtemps en troisième, puis accélère, vite, plus vite et met la radio. C'est la musique qui conduit, qui remplit son vide. Lui, il file, il fuit. C'est fini. Rien ne se passe. La D 24 est déserte. Même pas un cycliste. Il rejoint sans encombre la nationale.

Cette histoire n'est pas la sienne, sinon comme l'heur d'autres destins.

4

J'étais de garde à la gendarmerie aujourd'hui, dimanche 7 septembre. À 12 h 21, j'ai reçu un appel : un anonyme prétendait qu'une femme ressemblant à Marie Lesbre se trouvait actuellement à Beuvron-la-Mercy, qu'elle était employée au domaine de l'Yprée comme gardienne. Quand je lui ai demandé de décliner son identité, mon interlocuteur, un homme, a aussitôt raccroché.

Après étude il s'est avéré que la communication avait été faite depuis la cabine publique de Beuvron, à côté du café Chez Canot.

Adeline Gondret tourne la page. Il n'y a rien à corriger.

7 septembre 2003

Ce même dimanche, à midi, la pluie cesse et le ciel est d'angélus. Dans la brise s'envolent les feuilles de tremble comme autant d'oiseaux jaunes. Marie déjeune chez Émile pour partager le poulet rôti. Puis ce sont les heures lentes, que certains appellent le tantôt. Pomme s'est endormie. Le vieil homme et la jeune femme sortent et se tiennent ensemble sur le seuil. Une compagnie de corbeaux vogue au loin, c'est l'automne qui passe en fumée.

— On y va ?

— On y va.

Émile veut lui montrer le Paradis. Ses fatigues se dissipent ; il se redresse, s'enfièvre. Ses discours sont à perdre haleine. Car, en son jardin, rien n'est donné seulement à voir, mais tout s'explique, s'insère dans des suites arithmétiques où les nombres sont d'or et les plantes symboliques. Des allées tordues mènent à des bassins vaseux, contournent des massifs de fleurs et des parterres d'objets entassés. Ici des arcs de défaite, plus loin des mannequins de vitrine en guise de statues, des colonnes de pierre, liées au ciment, rehaussées de peinture. Un banc en bois gris rêve devant un faux tombeau. Les distances sont courtes, les traverses étroites. Ni repos ni trêve ; tous les désirs fauchés tentent de s'épanouir et s'étouffent pêle-mêle.

Marie suit le vieil homme pas à pas, troublée, le cœur étreint par le silence. Il lui semble visiter l'intérieur, l'âme inquiète, avide de savoir et indemne de vanité d'Émile Fombeau. Son extravagance a l'étrangeté malade d'une plante forcée. Ainsi soliloque un enfant qui s'ennuie tout au long des jours brûlants de grandes vacances vides. On lui demande de se taire car son propos inquiète autant qu'un dessin de fou, une poupée de sorcier.

Quand ils finissent le tour du jardin, la pluie menace à nouveau et le vent entasse à l'ouest de grands nuages ardoise. Marie n'a encore rien dit. Elle n'a même pas pensé à s'extasier sur l'ampleur du travail accompli par le vieillard solitaire. La lumière se grise, prend l'intensité intime et dramatique de l'orage proche. Un rayon de soleil perce brusquement la nuée, et le jardin s'empoussière d'or et d'argent. En deçà de la beauté se trouvent le lieu et le temps où nous n'étions pas séparés de la Création. Ce que nous cherchons à reproduire dans l'obscurité de nos cœurs et le chaos des jours.

— Mon nom est Lesbre. Marie Lesbre.

Quand elle se tourne vers lui, sait-elle ce que murmurent ses lèvres ? L'aveu – car son nom seul est un aveu – est pareil à la chute consentie d'un fruit mûr.

Émile hoche la tête.

— Je sais. J'ai lu plusieurs fois ce nom, avec ta photo.

Elle ne cille pas. Ni ne soupire. Dans un souffle, elle ajoute :

— C'est moi.

Émile répète :

— Je sais. Je t'ai reconnue.

Ils se font face et lui se sent très las. Il aimerait s'asseoir. Ses traits se creusent, le teint de cendres, le corps amenuisé. Sans réfléchir, Marie lui tend le bras. Il s'y appuie.

— Tu n'as rien pu.

— Si. Après.

Cela jaillit.

— Après... le choc. Je suis descendue. Je l'entendais.

Le vieil homme ne bouge pas, la dévisage en prenant son temps. Marie poursuit à mi-voix :

— Dans le fossé. Je savais qu'il y avait quelqu'un. Il y avait du bruit. J'ai enlevé le vélo de la route.

— C'était le mien. J'aimais pas qu'elle me le prenne. Elle m'écoutait pas. Jamais. Elle pouvait pas.

— Rouge. Un vélo d'homme.

Émile hoche la tête, son menton tremble. Soudain des larmes giclent. Il détourne le visage, retire son bras, se penche, arrache n'importe quoi et grommelle :

— Saleté de liseron ! Putain de saleté !

C'est la première fois qu'il pleure. Les larmes ne servent à rien.

— J'ai appelé. Il n'y avait plus de bruit. Je suis allée dans la voiture pour téléphoner. Je ne l'ai pas fait. Je suis partie.

Tout à coup, il se souvient de la sépulture, c'est le mot ici pour enterrement. Tout le village était là. Des gens dont il ne connaissait pas le nom, à peine le visage. Ils lui serrent la main, lui pressent l'épaule ; des femmes l'embrassent. Ça lui répugne un peu et l'étonne autant.

— Toutes nos condoléances, monsieur Fombeau.

— Elle était bien belle ! Si jeune !

— Si ce n'est pas malheureux... Un pauvre-petit-ange sans maman...

Eux n'ont rien soupçonné de ses démenes. En Claire ils voyaient seulement la jolie fille qui venait montrer son bébé. Émile avait récupéré un vieux landau anglais et y avait ajusté des roues de vélo d'enfant. Quand Claire allait bien, elle faisait la route pour se faire admirer au village. Pomme était toute rose, toute fine, des paupières froissées, fragiles comme des pétales. Les gens se penchaient et s'extasiaient sur les petites mains endormies. Une jeune mère si heureuse, si fière ! Elle aimait le monde entier, et aussi son enfant-miracle.

Le jour des obsèques, son ex-femme n'est pas venue. C'est trop dur, disait-elle. Émile s'en fout. D'ailleurs, il ne met jamais les pieds au cimetière. L'entrepreneur a fait la fosse, lui s'occupera de la pierre tombale. Il n'a pas commencé. Il en rêve sur un cahier. Pour le moment, il y a juste une croix de bois, comme celles des soldats tombés à la guerre. Que sèchent les fleurs, se délitent les rubans.

Cela fait un long moment qu'Émile se souvient, un grand silence qui dure. Comprendre, bon Dieu !

— Tu n'as rien pu, dit-il à nouveau avec un grand effort.

Marie a un geste désarmé. Elle ouvre les mains, découvre ses paumes, les laisse retomber. Que veut-il dire ? Elle a fait de son mieux pour s'expliquer. L'accident était un accident, mais pas l'abandon. Elle le répète avec une assurance affermie par l'aveu. Elle se penche au bord noir de ce fossé, de son aveuglement.

— Je ne la voyais pas. Je ne voulais pas l'entendre. Si j'avais appelé, elle aurait été sauvée.

— Non. Elle était foutue. Ou alors tellement cassée qu'il vaut mieux pas le souhaiter.

Quand la pluie a-t-elle commencé à tomber ? De gros nuages roulent dans un ciel terne. Le vieil homme et la jeune femme sont près de la fontaine. La vasque est vide, feutrée de mousse ; Émile y a entassé des brocs de toilette en émail ébréché. Cela serre le cœur, toutes ces intimités abolies. Mille et mille gouttes y rebondissent. Flic et floc. Cloches et carillons. L'averse bavarde et chuchote ces menus riens qui rendent joyeux. Marie se tient toute droite et l'eau ruisselle sur ses joues.

— Tu n'as rien pu, répète-t-il encore.

Il remonte un labyrinthe ; entre ses mains ce fil cassant, emmêlé, qu'il doit dévider pour sortir ou se perdre.

— Ta vie, c'était comme la voiture. Soi-disant tu la conduisais, mais au bout du compte c'est son inertie qui a décidé. Tu ne pouvais rien. Tu faisais avec. Un jour, il y a eu l'accident. C'était ta faute et pas tout à fait. C'était celle de tout le monde aussi. Peut-être les freins qui n'étaient pas bons, peut-être Claire qui ne roulait pas où il fallait. Et puis le vélo n'avait pas de lumière. Ce n'est vraiment pas à moi de te dire ça. C'est triste mais ce sont des choses qui arrivent tous les jours. On t'aurait enlevé ton permis, les assurances auraient payé, il y aurait eu une enquête. C'était convenable, bien réparti. Juste, quoi. Mais toi, tu n'as pas voulu. Il y a quelqu'un qui s'arc-boute en toi, qui refuse tout ça. Je crois que je comprends.

Ils s'en retournent dans le tintamarre de l'averse, les épaules voûtées contre le vent, les yeux baissés pour éviter les flaques. Parfois, des paroles chuchotées, parfois, ce qui serait silence : le vol à regret des feuilles arrachées et le chuintement des pas dans l'herbe mouillée.

Parfois Marie ferme les yeux. Et les mots se fraient un chemin telle une eau vive à travers la rivière débâclée. Jamais elle n'a voulu tuer personne. Pourtant, rien n'a été plus nécessaire : soudain, la vie s'est dépouillée. Elle a cessé d'être Marie Lesbre, une image faite d'autres morceaux d'images, sans cesse corrigée, stylisée par l'exigence du monde. Et prise dans un piège invisible.

Reste la peur du sang, de la punition ; la peur tout court, de la mort ténébreuse, du Mal entre ses mains ; et aussi sa puissance quand elle s'est penchée sur le fossé. L'accident détruisait sa vie antérieure ; elle y a vu la possibilité d'une évasion. Il lui fallait toute cette honte, ce crime de salaud derrière elle pour ne pas revenir sur ses pas. Il lui fallait connaître le poids de cette horreur pour accéder à la vérité, disparaître de la société des hommes pour entrer dans un pays de silence. C'est ça. Il lui fallait la solitude, les arbres peints contre le ciel, les pas, la route. Une ombre qui ne soit ni celle de l'oiseau sur le mur ni celle du chêne sur le pré ; rien que la sienne, et qui lui apprenne de modeste façon qu'elle existe.

Claire, elle, la passante, l'innocente, a payé tout, au plus haut prix. Un gémissement échappe à Marie, ses ongles s'enfoncent jusqu'au sang dans ses paumes.

Chez lui, Émile n'a pas fermé la porte. L'eau glisse en rigoles dans la cour, une causerie de fontaine. Et le ciel déjà bleu à merci. Marie s'en va écouter de loin le rêve gazouillé de Pomme endormie. Puis elle tord ses cheveux trempés dans une serviette de toilette et revient dans la salle. Le vieil homme a sorti des photos d'une grande enveloppe et les étale sur la table. Ce sont des clichés en noir et blanc, des portraits de jeune femme.

— C'est le photographe espagnol qui les a prises. Celui qui a fait l'exposition à côté. Il me les a envoyées après... je n'imaginai pas qu'il avait vu Claire comme ça.

Jamais Claire ne sourit. Juste offerte, livrée comme le blé sous l'orage. Sa beauté balbutie un mystère qui se désire et ne se résout pas. Les photos n'accordent que le visage, mais l'on devine une nudité. Marie ferme les yeux. Rire d'enfant derrière les grilles, fruits écrasés, bouquet tombé sur le chemin, fleurs blanches.

— Clairette, elle n'était pas d'ici. On ne sait pas ce qu'est l'innocence. On la croit tendre. Elle est

seulement fragile. Et brutale. Elle est à douleur. Mais toi aussi tu es une innocente, d'une autre sorte. Toi aussi tu as fait le mal et tu ne le subis pas, il ne t'abîme pas. Au contraire. Drôle de rencontre. Elle et toi.

Les photos sont rangées à nouveau dans l'enveloppe.

— Je sais pourquoi t'es venue ici. Je comprends maintenant. J'ai lu ça dans un livre. C'était dans les lois d'avant, des Francs, enfin des barbares.

L'étonnement de la jeune femme pourrait être comique ou blessant mais le sérieux d'Émile n'en est pas ébranlé.

— La loi chez eux disait que si on tuait on devait payer. Plus ou moins cher suivant le rang et l'âge, soit en argent soit en esclaves, soit en se mettant au service des parents de sa victime un certain temps. Bon, tu n'es pas à mon service, mais en venant ici c'est un peu ça que tu cherchais, non ?

La jeune femme ôte la serviette et ses cheveux mouillés tombent sur ses épaules. Elle prend son temps, le cœur touché, presque heureuse.

— Oui, c'est ça, c'est exactement ça.

Ils se tiennent face à face, immobiles comme ceux qui vont s'aimer. L'émotion de l'un ébranle l'autre. Leurs vies se touchent. L'enfant perdue et retrouvée.

Maintenant, qu'allons-nous faire ?

6

Si elle tendait l'oreille, si elle prenait garde, il y aurait au-dehors des remous de brise qui annonceraient la fin de la nuit et son bruissement exténué si proche.

Suite à cet appel nous signalant la possible présence de Marie Lesbre à l'Yprée, le major Holder a décidé une intervention immédiate afin de vérifier l'identité de la personne occupant le poste de gardien au domaine et de procéder le cas échéant à son arrestation.

L'intervention a été programmée pour 18 h 30. Les officiers de gendarmerie Duvalet, Montbros et Cohen ont ainsi été rappelés. Une réunion de travail s'est tenue à 16 heures sous la direction du major Holder.

7 septembre 2003

Il n'est pas quatre heures quand Gaspard arrive au Paradis. Le soleil étincelle sur le gravier mouillé, les herbes des champs sont guillerettes dans la lumière neuve d'après l'averse. Il s'arrête interdit. Je suis heureux. Scabieuse, moutarde, pimprenelle et mélilot. Une à une, il reconnaît et nomme avec joie les menues plantes sauvages qui poussent familièrement entre les colonnes de ciment et les pierres peintes. Je les avais oubliées. À quoi tient son bref ravissement ? À la lumière, sans doute. Le bonheur passait, et j'ai su le voir.

Bien sûr, Émile ne l'attend pas, bien sûr il ne bronche pas. Il a sorti une chaise dans la cour. Il nettoie son fusil. Les faisans d'élevage ont été lâchés. Même avec une main peu sûre, difficile de manquer ces poulets à queue dorée qui piètent sottement au bord des fossés.

— Bonjour Émile. C'est beau chez vous. Vous devez être fier...

Le vieux hausse les épaules, mais Gaspard ne le remarque pas, trop absorbé à chercher les mots justes.

— Vous avez de la chance, vous n'êtes plus en exil. Oui, c'est cela. Vous êtes arrivé.

Le vieux vise le ciel à travers son canon. Ce qu'il voit ne le satisfait pas et il retourne à son astiquage. Gaspard s'est tourné vers l'horizon désordonné du Paradis. On pourrait croire qu'il parle seul.

— Je n'ai pas veillé sur Claire, vous savez. Je ne la regardais pas. Sinon de cette façon dont on suit des yeux un chevreuil au gagnage. Un oiseau rare dans le ciel. Je ne voyais que sa différence et sa beauté, ça me suffisait. Elle prenait ma main, j'étais heureux et gêné. Je ne savais pas penser à elle.

Le fusil repose sur les genoux d'Émile. Le chiffon gît sur le sol.

— Maintenant je sais que l'innocence nous enseigne, poursuit Gaspard. Elle ébranle notre dur orgueil ; elle dévoile notre inconnu, nos balbutiements sans mémoire. Nous en avons peur. Et elle finit toujours par être tuée. Le pire, c'est que ça nous soulage.

Le vieux s'est levé, en repoussant sa chaise, il tient le fusil le canon vers le bas. Le jardinier ne lui semble plus si grand, mais il n'a toujours rien à lui dire, aussi le laisse-t-il suivre le fil de ses pensées.

— Pourtant, vous savez, j'ai détesté cette exposition. J'ai cru que je pourrais conjurer cette fascination. J'en ai seulement été complice. Les gens n'ont regardé que le sang, les cadavres, ce qui choque. Et en plus ils nient être choqués. Et moi...

— Ils n'ont vu que leur peur, intervient brusquement Émile. Ils se jettent dans l'horreur pour oublier leur peur. C'est comme ça. Mais c'est beau l'Yprée, ne vous en faites pas. Ça durera longtemps. Regardez la petite gardienne, elle a été toute retournée par votre jardin. Ça lui a fait du bien. Elle est heureuse. Qu'est-ce que vous voudriez faire de mieux ?

La gardienne, songe Gaspard. J'étais venu prendre la clé pour éviter de faire le tour par les champs,

éviter d'arriver à l'Yprée par la conciergerie. Je ne veux voir personne. Je veux me taire. Que m'est-il arrivé ? Il fallait que je lui parle de Claire.

— Je n'ai plus la clé, reprend Émile. Mais n'ayez pas peur d'aller voir Marie. Elle me garde la petite ?

Pourquoi le souvenir de l'enfant est-il si pénible ? C'est ça : les travaux de printemps, Claire et Luis. Ce type est un salaud. Aveuglé par lui-même, enivré par sa propre détresse, incapable d'être surpris par autrui, Gaspard a laissé faire. Et sur ses lèvres, encore et encore, résonnent les mots de Caïn : « Suis-je le gardien de mon frère ? »

— Marie..., poursuit distraitement Davrière. Au café, tout à l'heure, j'ai entendu qu'on parlait d'elle. Un type qui voulait la voir. Il craignait qu'on ne la prenne pour celle qu'on recherche...

Il réalise l'énormité de ce qu'il allait dire... *pour la mort de Claire.*

Mais Émile semble ne pas l'écouter. Il a ramassé le chiffon qui traînait par terre et attend que l'autre s'en aille. Il n'est pas bon de trop en dire.

— Je vous laisse, Émile. Je vais dire au revoir à l'Yprée. Je ne reviendrai pas. C'est convenu avec Maury. Mon travail est fini. Je deviens aveugle, vous savez ? C'était mon dernier jardin.

Ils se serrent la main. Quelque chose se rédime.

Voilà, elle y arrive. À partir de ce moment, elle doit faire très attention.

L'entrée principale du domaine de l'Yprée est une grille donnant sur le C 23. Afin de créer un effet de surprise, il a été décidé d'intervenir en traversant le lieu-dit La Feuillaume, pour parvenir au domicile de la suspecte par l'arrière. Cette portion du parc est la seule à ne pas être fermée par des murs hauts de plus de trois mètres, ce qui facilitera l'interpellation et rendra inutile toute tentative de fuite de la part de la suspecte lors de l'intervention des forces de l'ordre.

Les deux véhicules ont quitté la gendarmerie de Saint-Freux à 17 h 45.

7 septembre 2003

Après le goûter de Pomme, Marie sort étendre le linge. Il règne dans l'air cette paix en suspens des heures déclinantes de l'arrière-saison. La chaleur est douce, rayonnante. L'enfant assise dans l'herbe se balance imperceptiblement en avant, en arrière. Elle chante des choses très douces, très belles dont personne n'a plus connaissance. Parfois, son rire fuse comme un vol d'hirondelles, parfois comme le bruissement presque désolé de feuilles lasses.

Marie la contemple. Tout cela est étrange. Elle est ici pour suspendre des draps, et des vêtements minuscules. Le moment fait songer à une clairière. Le bébé joue avec ses mains, lève ses petits bras au ciel et toute sa chair en transparence. En deçà, au-delà, le temps à tâtons, les jours errés, le prix à payer, la peur, la mort et le fil de l'eau qui recouvre, répare et recommence.

Un mouvement ? Un glissement de lumière ? Gaspard a brusquement levé la tête, soudain accordé à ce quelque chose qui va surgir. Sans doute un chevreuil ou un cerf, une de ces bêtes gracieuses dont la rencontre l'émeut toujours malgré les dégâts qu'elles infligent aux jeunes pousses. Il aime cet instant posé, au bout de la *distance de fuite*, ce long regard échangé, grave, déconcerté. L'homme y voit la singulière nostalgie d'un langage commun, l'histoire d'un long malentendu.

Mais non. Rien, toujours rien. Il est simplement parvenu au bout du jardin anglais, là où les perspectives savantes s'ouvrent sur la bonhomie de la campagne, où le mur se coupe de sauts-de-loup, derrière la conciergerie et sa remise. Une femme y étend des draps avec un geste d'oiseau qui prend le vent. Un tout petit enfant rampe à ses pieds, s'assoit et babille. La femme rit tout bas en secouant la tête. Gaspard reste un moment à les regarder sans comprendre, sans s'expliquer leur présence, dérouté de n'être plus seul. Il se rappelle ces histoires où le temps se plie, où le promeneur rencontre des gens venus d'un présent qui aurait pu avoir lieu. L'enfant tombe, la jeune femme le rattrape, le pose sur sa hanche et, alors qu'elle se détourne, aperçoit cet homme saisi.

— Oh !

Il semble au jardinier qu'elle serre plus étroitement le petit corps. Pourtant, elle s'approche et, derrière elle, le grand drap blanc frémit et claque avec une naïve fierté d'étendard.

— Vous êtes un visiteur ? Comment êtes-vous entré ? Je n'ai pas entendu sonner à la grille.

La voix est douce mais rauque, comme enrouée par une habitude de silence.

Émile a chargé de petits plombs la carabine. Il s'agira de ne pas se casser les dents dessus quand on mangera le faisan. Le garde-chasse passe ses dimanches après-midi à ronfler le rosé du déjeuner. Tranquille comme Baptiste, le vieux tirera son coup dans les bois, derrière l'Yprée. Ce ne sera pas un

détour de passer à la conciergerie pour prévenir Marie de la visite de Gaspard Davrière. Il y a aussi cet homme au café dont a parlé le paysagiste. C'est peut-être du vilain. Il chasse cette idée, il ne veut pas y penser, pas maintenant. Il a besoin d'un peu de temps à lui pour savoir ce qu'il est juste de faire.

Gaspard s'avance encore vers la jeune femme. Et, soudain, il la voit. Il reste immobile et la fixe avec un étonnement d'enfant. C'est cela : l'étonnement. Il la voit sans la voir, ne détourne pas son regard comme si elle lui était paysage, musique ou parfum. Sa solitude s'élargit sans s'altérer. Est-ce une beauté jusqu'alors inconnue qui se révèle et le retient ? Non. Il ne la juge ni ne la nomme. Elle lui est intelligible et mystérieuse. Ainsi, tout petit, a-t-il regardé la mer une première fois. Il a vu l'infini vague, le flot mouvant, a ouvert les mains et tendu les bras. On le presse de questions, on s'amuse de son plaisir et de son sérieux : C'est de l'eau, dit-il à la fin.

Marie a le cœur qui bat. Le cœur qui bat. Pas maintenant, pas aujourd'hui. C'est absurde. *Cela tombe mal.*

10

Le crayon a roulé sous son bureau, elle ne l'a pas ramassé. Il fait froid, lui semble-t-il. Elle enroule ses jambes, son pied gauche blotti contre la cheville droite, et reprend sa lecture.

Nous sommes arrivés sur les lieux à 18 h 10. Les gendarmes Chabert, Cohen et Montbros se sont postés à environ trois cents mètres du domicile de la suspecte. Le brigadier Duvalet, le major Holder et moi-même nous sommes avancés afin d'établir un contact visuel.

À 18 h 20, nous étions en vue de la maison désignée comme la conciergerie. Aucune réponse n'a été donnée à nos appels. La porte était ouverte. Le brigadier Duvalet et moi-même avons effectué une inspection rapide des lieux. Le domicile était visiblement occupé mais vide. Le brigadier Duvalet a été laissé sur place.

Le major Holder et moi-même avons commencé une rapide investigation aux abords immédiats de la maison. À cent cinquante mètres environ, nous avons distingué la silhouette d'une femme qui étendait du linge. Elle n'a pas semblé consciente de notre approche. Un bébé se trouvait à ses pieds. Nous sommes restés à l'observer.

À 18 h 34, un homme a débouché d'un buisson. Il a fait face à la suspecte, puis après un certain temps lui a parlé. Cette conversation s'est prolongée.

7 septembre 2003

— Vous êtes toute seule ? demande Gaspard en désignant la maison.

On dirait qu'il s'attend à en voir sortir un homme, un mari, un compagnon. Un géant, un nain difforme, un dragon velu, enfin ce genre d'individus à terrasser.

— Oui, bien sûr.

L'enfant s'agrippe à la façon d'un petit singe, enfouit son visage dans le cou de Marie.

— Et lui ?

Sa propre brusquerie lui fait honte. Il regarde la jeune femme poser une main apaisante sur la nuque du bébé. Son poignet est frêle. Que serait le cercle de ses doigts autour de ce poignet ?

— Elle. C'est une petite fille. Elle s'appelle Pomme.

Soudain, toute la colère de Gaspard tombe. Il se souvient qu'Émile lui confie l'enfant de Claire. Il se souvient de la conversation au café. Et l'oublie en même temps. Il est absurde, il est jaloux. Il ne sait pas, ils ne savent pas. Il aimait les femmes avec un tendre respect, et cette sorte d'admiration émue que l'on a pour certaines îles lointaines. Il parlait de leurs mystères ; il faisait l'amour avec reconnaissance et fascination, il goûtait sincèrement leur plaisir. Il ne voyait dans le jeu amoureux ni victoire ni défaite, mais un pays bienheureux, un moment de grâce. Il s'en allait ou elles le quittaient, il ne savait pas trop ; il y aurait d'autres jardins clos, d'autres arrivées, d'autres cœurs donnés, d'autres instants à part. C'était ainsi. Autrefois. Ailleurs.

— Je la garde pour un voisin. Pour rendre service.

Une ancienne gaucherie envahit le jardinier. Une peur oubliée, celle de ne pas séduire, d'être éconduit. Pourtant, on l'a toujours aimé. Le fils unique. Le gentil garçon. L'homme à succès. L'amant habile.

— Oui. C'est la petite-fille d'Émile, n'est-ce pas ? Et vous vous êtes la gardienne ?

Marie ne répond pas, hoche la tête. L'étonnement. Ainsi se nomme l'éclatement du silex sous la flamme. Plus rien ne vaut. L'habitude, l'expérience, toutes les règles connues sont abolies. Il la suit du regard. Une seconde elle a fermé les yeux pour mieux le voir. Chaque mouvement de son corps répond à quelque chose en lui, en elle, au cœur secret de leurs êtres.

Toute droite, presque raide, elle ne tend pas la main. Elle arrive, et déjà elle prend congé. Oh ! Pourquoi maintenant ?

— Je m'appelle Marie.

Sa voix s'étouffe sur la dernière syllabe, les mots sont anodins mais elle ne le regarde pas

exactement, comme si elle tentait de voir quelque chose derrière son épaule, quelque chose au-delà de lui. Une sorte de sanglot qui déjà lui fait mal. Alors Gaspard s'avance, lui tend la main pour serrer la sienne, non pour la toucher mais pour l'empoigner, la saisir, s'assurer qu'elle ne va pas se dérober, disparaître, pour conjurer tout ce qu'il ignore et pourrait les séparer.

— Et moi, Gaspard.

— Gaspard, c'est votre prénom ?

— Oui...

— Vraiment ?

— Vraiment.

— Gaspard... comme Melchior ?

— C'est ça, comme Melchior.

C'est la première fois qu'ils rient ensemble.

Elle a mis de l'eau à chauffer dans la bouilloire. Quelle heure est-il ? Elle s'est tenue face à la fenêtre, a espéré quelque chose comme de la pluie, puis s'est rassise. Elle avait encore froid. Une mèche tombait sur sa joue, elle l'a enroulée sur un doigt. L'eau ne chantait toujours pas. Elle n'avait pas remarqué que la bouilloire était débranchée.

À 18 h 47, le brigadier Duvalet nous a signalé la présence à l'orée du petit bois d'un individu venant du lieu-dit La Feuillaume.

À 18 h 50, le brigadier Duvalet nous a avertis que l'individu était armé d'un fusil de chasse ou d'une carabine, et qu'il se dirigeait vers la conciergerie.

À 18 h 54, le major Holder a décidé de procéder à l'interpellation de la suspecte. Nous nous sommes avancés. La suspecte et son interlocuteur n'ont pas remarqué notre présence.

À 18 h 57, nous étions à portée de voix. Nous leur avons ordonné de ne pas bouger et nous avons continué à avancer.

À 18 h 58, nous avons entendu un appel : « Marie ! Marie ! » La femme s'est retournée et nous avons vu en même temps qu'elle, à une distance d'environ cent mètres, l'individu armé qui nous avait été signalé.

Les brigadiers Cohen et Duvalet sont alors intervenus à revers. Ils lui ont ordonné de ne pas bouger et de poser son arme.

La suspecte s'est alors mise à courir vers l'individu. Celui-ci a crié son nom à plusieurs reprises. Il n'a pas posé son fusil, et s'est retourné vers le gendarme Cohen. Le major Holder a renouvelé l'ordre de ne pas bouger. Ni la suspecte ni l'individu n'ont obtempéré. Le bébé s'est mis à pleurer. L'homme qui parlait avec la suspecte a pris l'enfant dans ses bras. Il a crié quelque chose. Au même moment, la suspecte et l'individu se sont rejoints derrière un buisson. Le major Holder a tiré un coup de sommation. La visibilité de l'individu et de la suspecte était amoindrie par les feuillages et l'ombre. L'individu semble avoir mis en joue. Le gendarme Cohen s'est senti menacé et a tiré deux fois. L'individu a été touché dès la première balle, il est mort sur le coup.

La suspecte s'est laissé arrêter et conduire au poste de gendarmerie sans résistance. Elle a reconnu son identité et son implication dans l'accident du 12 juin 2003. Elle a été déférée au parquet à 23 h 45.

Une enquête administrative a été ouverte pour connaître les circonstances exactes du décès d'Émile Fombeau. L'arme de service du gendarme Cohen lui a été retirée selon la procédure habituelle.

Le gendarme Adeline Gondret attend le gris, le pâle, le jour. Elle s'est finalement préparé un café, a levé le volet métallique pour le boire face à la fenêtre. La lampe allumée le dispute à l'ombre brumeuse. Mais, au-dehors, on peut voir la lune et d'autres astres. Quand le papillon se jette dans le brasier de la lumière, se cogne, se consume, tombe sur le bureau et se convulse, brûlé par son désir, Adeline s'approche. La pièce entière vibre à cette agonie. Ça meurt comme tout le monde un papillon de nuit. Tout à l'heure, avec soin, elle le jettera à la poubelle. À peine verra-t-elle cette poussière dorée au bout de ses doigts.

28 mars 2005

Gaspard ouvre les yeux. Les ténèbres sont aussi profondes que celles de ses paupières. Il ne dort plus. La nuit règne sur les jardins, leur ordre savant et les pauvres rêves. Elle emplit la campagne, les routes qui partent, les villages et même, malgré les projecteurs et les lampadaires, les villes, les rues, toutes les plaines cimentées et les déserts humains. Tant et tant de chambres fermées, de lampes éteintes et de sommeils. Les corps meurent un peu, l'inquiétude fait trêve. Bien sûr, pendant les heures nocturnes certains s'aiment, naissent ou travaillent, mais, tout compte fait, chacun aura son partage de nuit.

La nuit oublieuse est nécessaire ; même éveillés, au midi de nos forces, nous dormons notre vie, se dit Gaspard. Moitié songeurs, moitié dormants. Vivre à demi, ne pas trop souffrir, un peu de plaisir, d'amour et de vin. Est-ce que nous ne sommes pas contents ? Peut-être dans nos poings fermés un fragment d'étoile, tenu serré, et qui nous blesse précieusement.

Est-ce au même moment ? Marie ouvre les yeux. Elle flotte dans une obscurité moelleuse où ne filtre plus la lueur violente et blafarde du couloir. Pas de bruits. Ni le souffle de sa compagne, qui ronfle ou marmonne telle la vieille femme qu'elle est déjà à cinquante-six ans. De l'autre côté de la porte, il y avait hier encore un univers métallique et vide où tout résonnait. Les pas des gardiennes, le roulement des chariots, clic et clac des grilles et des clefs ; ce qui appelle et crie d'une cellule à l'autre ; rires et colères qui avaient pris possession d'elle. En prison, elle était une chambre d'échos, un corps inhabité, le cœur désert.

C'est fini.

— Deux ans ferme. Six ans de sursis. Trente mille euros d'amende. Cinq ans de suspension de permis.

— Vous avez de la chance, lui a murmuré l'avocate en lui serrant le coude.

C'est fini. Le temps a passé. Elle a payé ce qui lui a été demandé. Cette première nuit libre, au moins délivrée, à la mesure du monde des hommes. Elle s'est levée, va à la fenêtre, les volets sont ouverts sur la nuit qui persiste. Son reflet dans la vitre.

Gaspard sait aussi qu'il ne dormira plus. Il en est souvent ainsi à la veille des grands jours. Il reste cependant immobile, dans la tranquillité de la veilleuse de son chevet. L'enfant dort à côté. Elle a peur souvent, il ne prendra pas le risque de l'éveiller.

— Mais, enfin, Gaspard, tu es *malade*.

— Merci de me le rappeler. Je risquais de l'oublier.

— Tu n'obtiendras jamais l'autorisation !

— C'est pour me dire ça que tu m'appelles ?

Pauvre Gaspard. Il décroche, non il dévisse. C'est presque dommage qu'il ait de l'argent. Cela lui donne les moyens de ses conneries. Adopter une petite fille alors qu'il risque la cécité à court terme ! Ces maladies dégénératives évoluent de façon imprévisible. Stabilisation, rémission, tu parles ! Un nouveau traitement ? Ce n'est pas ça qui lui rendra la vue qu'il a déjà perdue. Pour dire vrai il doit se sentir coupable de la mort du grand-père, tu sais, le fou avec ses entassements de bidons et son jardin en détrit. Gaspard a cru le voir mettre en joue, il a crié, le gendarme a tiré par réflexe. Bon, être coupable ça reste une façon de ne pas être mort, bien que Gaspard soit fini. Au fond, est-ce que sa réputation n'était pas un peu surfaite ? Vous vous rappelez cette exposition ? Sa mièvrerie ? Bon, on peut dire ce qu'on veut de Luis, mais, voilà, celui-là n'est pas un tocard. Tu sais qu'il expose au château de Versailles ? Le dernier jardin de Davrière, comment cela s'appelait-il, déjà ? Va savoir. Un feu de paille. C'est Maury qui avait tenté ce truc, il s'en est vite débarrassé.

Début mars, Gaspard est revenu au Paradis. Au long des bordures de pierres peintes, il a vu renaître les jacinthes grasses et frileuses dans la terre brune. Elles se tiennent avec la même gaucherie qu'une fille de seize ans aux épaules pleines et blanches dans sa première robe de bal. La main de l'enfant glisse parfois de la sienne. Désormais, il aime les fleurs, leur beauté livrée. Ç'a été un printemps tardif, les arbres semblaient à bout de forces. Le vent a cassé des branches qui gisent mortes au pied des troncs. Mais au bout des rameaux les bourgeons bruns et poisseux s'étirent vers la lumière. Pomme s'est blottie dans ses bras. Elle ne bouge ni ne parle. Ils voient le soleil s'élever par-dessus la brume dans un éblouissement pâle et candide. Oui, les oiseaux de l'aube en lançant leurs trilles liquides ne s'y sont pas trompés : la journée sera belle.

Sa vie s'arrête ici. Commence ici. Il a racheté l'Yprée et le Paradis. Il n'en fera qu'un seul parc, le jardin de Mercy. Il vivra dans la maison d'Émile. Il ne sait pas comment. Voilà ce qu'il a décidé, on verra bien. Le sourire de l'enfant se confond avec celui de Claire, une même promesse tenue. L'innocence et le jour renaissent sans cesse. Dieu fait feu de tout bois.

— Vous dites que le père de la victime, Émile Fombeau, vous aurait pardonné après que vous lui auriez avoué avoir abandonné sa fille grièvement blessée dans le fossé, en pleine nuit, sur une route déserte ?

Pour Marie, l'issue du procès ne tient qu'à cette question de la juge. Une question sans objet, lui souffle son avocat. Quand même, il faut répondre.

— Il savait pourquoi j'ai fait cela... enfin pourquoi je me suis enfuie. Il le savait mieux que moi. Comme si nous avions partagé quelque chose de très secret. Une faute commune.

— Vous voulez dire qu'il se sentait un peu coupable ? D'avoir été absent ce soir-là, par exemple ?

— Ce n'était pas aussi net. Claire était innocente. Ceux qui la connaissaient ne pouvaient pas l'aimer, comment dire, avec *exactitude*. Pleinement. Comme elle le désirait. Comme il le fallait. Elle troublait les gens, elle les gênait. Jusqu'à sa beauté incompréhensible, fatigante en somme. Personne, pas même son père, n'était à sa mesure, à la mesure du débordement excessif de sa grâce. C'était cela qu'il ressentait comme une faute.

La juge n'a pas répondu tout de suite. Puis, brutalement :

— En d'autres termes, la mort de sa fille handicapée mentale a été une sorte de soulagement pour Émile Fombeau ? Et c'est pour cela qu'il vous aurait « pardonné », comme vous dites ?

— Oh ! Je n'ai pas dit cela. Nous n'avons pas eu beaucoup de temps. Et puis il ne pensait pas à Claire comme à une charge. Elle était là. C'est tout. C'était un homme spécial... il a compris que... l'accident était insurmontable pour moi. Pas à cause de la... victime, mais à cause de moi. Parce que je ne vivais pas vraiment. Il fallait que je disparaisse, que je sois en danger. C'était une occasion... pour...

vivre. C'est horrible, mais... mais...

— Vous rendez-vous compte de ce que vous dites ?

— Oui. Maintenant je me rends compte. Émile, vous savez, il pardonnait, à moi ou à n'importe qui... vous comprenez, le pardon... il savait qu'*il n'y a rien d'autre à faire*.

Désormais Marie se taira.

Pourtant Émile avait compris sa détresse, cette souffrance si muette qu'elle ne l'avait même jamais soupçonnée avant l'accident. Émile savait ce que dormir sa vie signifiait. Être content tant bien que mal et ne rien saisir de soi ni du monde. Sentir le temps s'écouler comme d'une blessure. La brusque présence de Claire sur la route a éveillé Marie à jamais. Elle est enfin devenue capable d'autrui. Elle a cessé d'être au centre des choses, éteignant la réalité de son ombre portée. Après cela, elle devait fuir les jours communs. Obscurément, maladroitement elle a cherché une autre voie, dans l'errance ou dans cette vie qu'elle s'était imaginée, cœur et corps figés auprès d'Alain. Elle ne savait pas, elle ne savait rien sinon qu'elle ne pouvait plus vivre à peu près, comme avant. Claire l'avait appelée.

Claire. Le mystère d'une vie bredouillée et lumineuse qui contenait le secret de sa mort. L'archaïque nécessité de l'oiseau blanc égorgé. Du nouveau-né enterré aux fondations de la maison. La souffrance de l'innocence. Pourquoi ? Rien ne répond, sinon un silence effrayant, le noir des espaces infinis. Le souvenir de Claire est une définitive douleur. Mais il ouvre la porte. Il protège de l'arrogance, des certitudes, délivre du mensonge, retient la vengeance, la colère, toutes les formes de suffisance. Il rappelle perpétuellement l'économie des amours sans exigence.

L'innocence transforme ce que la justice ne peut changer. Elle détient en elle-même sa fin et la réponse. Elle brûle, se consume et se transmet sans que l'on puisse savoir où elle est. Elle ne disparaît jamais tout à fait. Elle est la première et la dernière chance, non l'oubli, ni même la réparation, mais la mise en place d'autres forces qui elles feront bien ou, tout au moins, éviteront un autre mal. Inlassablement, l'innocence suscite l'heur de l'amour.

Gaspard n'est sûr de rien. Marie devrait prendre le train puis le car et descendre là-bas, sur la petite place aux tilleuls en têtard. Elle non plus ne peut plus conduire. Elle n'a pas donné de détails. Elle n'a rien promis non plus. Le jour est maintenant tout à fait dégagé de la nuit. Pomme appelle, il sourit.

Ce n'est pas le chauffeur qui l'avait emmenée la première fois. Une vieille femme se plaint à côté d'elle de douleurs dans l'épaule et des petits-enfants qui ne viennent pas. Marie lui dit des paroles au hasard en menue monnaie consolante. Soudain, elle ferme les yeux et se souvient qui l'attend. Elle se souvient de Claire qu'elle ne connaissait pas et du ciel en haut du coteau de l'Yprée qui, à cet endroit, emplit tout le paysage. Elle se souvient du regard d'Émile, du corps endormi de l'enfant. Le cœur battant, elle se souvient.

On pourrait dire que l'enfant joue mais on ne peut en être certain. Elle voit des grains d'or dans la poussière et la couleur du silence ; cela fait rire et fatigue. Donc elle s'endort n'importe où, par terre, derrière un fauteuil, sur un bout de tapis. Gaspard s'est assis, il ne bouge pas, il la regarde. Que dire du temps qui veille ?

Nue la lumière du printemps. Comment voir le désir de vivre dans cette herbe encore jaunie par l'hiver et ce qui est à l'œuvre dans les champs tout juste touchés par la charrue ? Marie a froid sur la route, et le soleil ne monte pas encore très haut. Il fait grand silence.

Il a ouvert la porte, il se tient sur le seuil. Des étourneaux dorment au bout des branches. Puisqu'il ne

peut voir loin, Gaspard écoute ce qui vient.

Marie a quitté la route et pris le chemin. Elle longe la haie de ronces et d'aulnes. Toute seule encore, une aubépine prévoit bien d'autres roses. Devant la maison, Marie reconnaît l'érable, toujours nu, où sont perchés des oiseaux presque noirs tels des fruits oubliés.

Comme au premier jour, il perçoit d'abord un mouvement.

Et, quand s'envolent les oiseaux, ils sont ensemble aux marches de leurs silences.

FIN

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue et être tenu au courant de nos publications, vous pouvez consulter notre site internet :

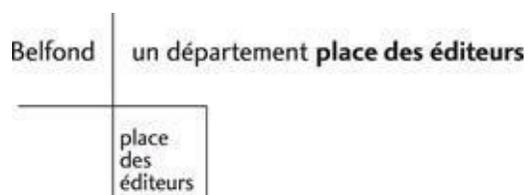
www.belfond.fr

ou envoyer vos nom et adresse
aux Éditions Belfond,
12, avenue d'Italie, 75013 Paris.
Et, pour le Canada,
à Interforum Canada Inc,
1055, bd René-Levesque-Est,
Bureau 1100,
Montréal, Quebec, H2L 4S5.

EAN 978-2-7144-5403-4

© Belfond 2012.

En couverture : © Ocean/Corbis



Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#)